

LA BIGOTE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois, le 21 octobre 1909, à l'Odéon.

PERSONNAGES

MM.

MONSIEUR LEPIC, 50 ans..... BERNARD.

PAUL ROLAND, gendre, 30 ans..... DESFONTAINES.

FELIX LEPIC, 18 ans..... DENIS D'INÈS.

MONSIEUR LE CURE, jeune..... BACQUÉ.

JACQUES, 25 ans, petit-fils d'Honorine..... STEPHEN.

Mmes

MADAME LEPIC, 42 ans..... KERWICH.

HENRIETTE, sa fille, 20 ans..... MELLOTT.

MADELEINE, amie d'Henriette, 16 ans..... DU EYNER.

MADAME BÂCHE, tante de Paul Roland..... MARLEY.

LA VIEILLE HONORINE..... BARBIERI.

UNE PETITE BONNE..... BARSANGE.

LE CHIEN ... MINOS.

Les deux actes se passent dans un village du Morvan, dont M. Lepic est le maire. À table, fin de déjeuner. — Table oblongue, nappe de couleur, en toile des Vosges. — M. Lepic à un bout, Mme Lepic à l'autre, le plus loin possible. — Le frère et la sœur, au milieu, Félix plus près de son père, Henriette plus près de sa mère. — Ces dames sont en toilette de dimanche. — Silence qui montre combien tous les membres de cette famille, qui a l'air d'abord d'une famille de muets, s'ennuient quand ils sont tous là. — C'est la fin du repas. — On ne passe rien. — M. Lepic tire à lui une corbeille de fruits, se sert, et repousse la corbeille. — Les autres font de même, par rang d'âge. — Henriette essaie, à propos d'une pomme qu'elle coupe, de céder son droit d'aînesse à Félix, mais Félix préfère une pomme tout entière. — La bonne, habituée, surveille son monde. — On lui réclame une assiette, du pain, par signes. — La distraction générale est de jeter des choses au chien, qui se bourre. — Mme Lepic ne peut pas « tenir » jusqu'à la fin du repas, et elle cause à Félix, dont les yeux s'attachent au plafond.

LA BIGOTINO

DUAKTA KOMEDIO

Unua prezentado, la 21-an de oktobro 1909, en pariza teatro « Odeono ».

PERSONOJ

S-oroj

SINJORO LEPIKO, 50-jara

PAŬLO ROLANDO, bofilo, 30-jara

FELIKSO LEPIKO, 18-jara

SINJORO PASTRO, juna

JAKOBO, 25-jara, nepo de Honorino

S-inoj

SINJORINO LEPIKO, 42-jara

HENRIETO, ŝia filino, 20-jara

MAGDALENO, amikino de Henrieto, 16-jara

SINJORINO BAŜO, onklino de Paŭlo Rolando

LA MALJUNA HONORINO

SERVISTINETO

LA HUNDO

La du aktoj okazas en vilaĝo de Morvando¹, ties urbestro estas s-ro Lepiko. Ĉetable, fine de tagmanĝo. Longforma tablo, kolora tablotuko el voĝeza tolo². S-ro Lepiko ĉe tablekstreto, S-ino Lepiko ĉe alia, kiel eble plej malproksime. La gefratoj meze, Felikso pli proksime de sia patro, Henrieto pli proksime de sia patrino. Tiuj sinjorinoj estas festovestitaj. Silento kiu montras kiel ĉiuj membroj de tiu familio, kiu unue aspektas kiel familio de mutuloj, enuiĝas, kiam ili ĉiuj ĉeestas. Estas fino de manĝo. Neniu servas. S-ro Lepiko tiras al si fruktokorbon, sin servas, kaj forpuŝas la korbon. La aliaj same agas, laŭ aĝa rango. Henrieto provas, pri pomo kiun ŝi tranĉas, cedi al Felikso sian vicon pro rajto de unuenaskiteco, sed Felikso preferas pomon tutan. La servistino, al kutimita, atentigas sian ĉeestantaron. Oni petas de ŝi teleron, panon, per signoj. La ĝenerala distro konsistas el ĵeto de aĵoj al la hundo, kiu glutpleniĝas. S-ino Lepiko nesukcesas "eltenigi" ĝis la manĝofino, kaj ŝi parolas al Felikso, kies okuloj fiksis la plafonon.

¹ Morvando (france Le **Morvan**) estas franca regiono lokita en Burgonjo.

² Speciale bonkvalita tolo origine farita en Voĝejoj, montara regiono en orienta parto de Francio.

ACTE PREMIER

(*Décor des deux actes.*)

Grande salle. — Fenêtres à petits carreaux. — Vaste cheminée. — Poutres au plafond. — De tous les meubles, sauf des lits : arche, armoire, horloge, porte-fusils. — Par les fenêtres, un paysage de septembre.

SCÈNE PREMIERE

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE, FELIX

MADAME LEPIC, à Félix. — Tu as bien déjeuné, mon grand?

FÉLIX. — Oui, maman, mais je croyais le lièvre de papa plus gros. Hein, papa ?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'en ai peut-être tué que la moitié.

MADAME LEPIC. — Il a beaucoup réduit en cuisant.

FÉLIX. — Hum!

MADAME LEPIC. — Pourquoi tousses-tu ?

FÉLIX. — Parce que je ne suis pas enrhumé.

MADAME LEPIC. — Comprends pas... Qu'est-ce que tu regardes ? Les poutres. Il y en a vingt et une.

FÉLIX. — Vingt-deux, maman, avec la grosse : pourquoi l'oublier ?

MADAME LEPIC. — Ce serait dommage.

FÉLIX. — Ça ne ferait plus le compte !

MADAME LEPIC, *enhardie*. — Tu ne viendras pas avec nous?

FÉLIX. — Où ça, maman?

MADAME LEPIC. — Aux vêpres.

FÉLIX. — Aux vêpres ! À l'église ?

MADAME LEPIC. — Ça ne me ferait pas de mal. Une fois n'est pas coutume. Moi-même, j'y vais quand j'ai le temps.

FÉLIX. — Tu le trouves toujours

MADAME LEPIC. — Pardon ! mon ménage avant tout ! l'église après !

FÉLIX. — Oh

MADAME LEPIC. — N'est-ce pas, Henriette ? Mieux vaut maison bien

UNUA AKTO

(*dekoro de ambaŭ aktoj.*)

Granda ĉambro. Fenestroj kun malgrandaj vitroj. Vasta kameno. Traboj ĉe plafono. Ĉiaj mebloj, krom litoj : kofro, ŝranko, horloĝokesto kaj pafilorako. Tra la fenestroj, septembra pejzaĝo.

UNUA SCENO

SINJORO LEPIKO, SINJORINO LEPIKO, HENRIETO, FELIKSO

SINJORINO LEPIKO, al Felikso. — Ĉu vi sufiĉe manĝis, mia kara ?

FELIKSO. — Jes, panjo, sed mi imagis la leporon de paĉjo pli dika. Ĉu, paĉjo ?

SINJORO LEPIKO. — Eble, mi mortigis nur la duonon.

SINJORINO LEPIKO. — Ĝi multe malgrandiĝis kuirante.

FELIKSO. — Hm

SINJORINO LEPIKO. — Kial vi tusas ?

FELIKSO. — Ĉar mi ne estas malvarmumita.

SINJORO LEPIKO. — Mi ne komprenas... Kion vi rigardas ? La trabojn. Estas dudek unu.

FELIKSO. — Dudek du, panjo, kun la dika : kial forgesi ĝin ?

SINJORINO LEPIKO. — Estus bedaŭrinde.

FELIKSO. — Estus miskalkulo!

SINJORINO LEPIKO, *aŭdacita*. — Ĉu vi ne venos kun ni ?

FELIKSO. — Kien, panjo ?

SINJORINO LEPIKO. — Al vespro.

FELIKSO. — Al vespro! Al preĝejo, ĉu ?

SINJORINO LEPIKO. — Tio ne malprofitus al mi. Ne de unu okazaĵo fariĝas kutimo. Mi mem tien iras, kiam mi havas tempon.

FELIKSO. — Vi ĉiam trovas ĝin

SINJORINO LEPIKO. — Pardonu, ne Antaŭ ĉio la mastrumado, poste la preĝejo

FELIKSO. — Ho !

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu ne, Henrieto ? Pli valoras bone mastrumita

tenue qu'église bien remplie.

FÉLIX. — Ne fais pas dire de blagues à ma sœur Ça te regarde, maman ! En ce qui me regarde, moi, tu sais bien que je ne vais plus à la messe depuis l'âge de raison, ce n'est pas pour aller aux vêpres.

MADAME LEPIC. — On le regrette. Tout le monde, ce matin, me demandait de tes nouvelles, et il y avait beaucoup de monde. L'église était pleine. J'ai même cru que notre pain bénit ne suffirait pas.

FÉLIX. — Ils n'avaient donc pas mangé depuis huit jours ? Ah ! ils le dévorent, notre pain ! Prends garde !

MADAME LEPIC. — J'offre quand c'est mon tour, par politesse ! Je ne veux pas qu'on me montre au doigt ! Oh ! sois tranquille, je connais les soucis de M. Lepic, je sais quel mal il a à gagner notre argent. Je n'offre pas de la brioche, comme le château. Ah ! si nous étions millionnaires ! C'est si bon de donner !

FÉLIX. — Au curé... Tu ferais de son église un restaurant. Il y a déjà une petite buvette !

MADAME LEPIC. — Félix !

FÉLIX. — J'irais alors, à ton église, par gourmandise.

MADAME LEPIC. — Tu n'es pas obligé d'entrer. Conduis-nous jusqu'à la porte.

FÉLIX. — Vous avez peur, en plein jour ?

MADAME LEPIC. — C'est si gentil, un fils bachelier qui accompagne sa mère et sa sœur !

FÉLIX. — C'est pour lui la récompense de dix années de travail acharné ! C'est godiche !

MADAME LEPIC. — Tu offrirais galamment ton bras.

FÉLIX. — À toi ?

MADAME LEPIC. — À moi ou à ta sœur.

FÉLIX, à *Henriette*. — C'est vrai, cheurotte, que tu as besoin de mon bras pour aller chez le curé ?

HENRIETTE, *fraternelle*. — À l'église !... Je ne te le demande pas.

FÉLIX. — Ça te ferait plaisir ?

HENRIETTE. — Oui, mais à toi ?...

hejmo ol plena preĝejo.

FELIKSO. — Ne devigu mian fratinton ŝerci! Estas via afero, panjoKoncerne min, vi ja scias ke mi ne plu ĉeestas la meson ekde la aĝo de racio, ankaŭ ne la vespron.

SINJORINO LEPIKO. — Oni bedaŭras tion. Ĉiuj, hodiaŭ matene, petis de mi novaĵojn pri vi, kaj ili multe nombris. La preĝejo estis plena. Mi eĉ pensis ke nia benita pano ne sufiĉos.

FELIKSO. — Ĉu do ili ne manĝis de unu semajno ? Ha ! Nian panon, ili voras ! Atentu !

SINJORINO LEPIKO. — Mi donacas kiam estas mia vico, pro ĝentileco ! Mi ne deziras ke oni **malestime/per la fingro** montru min ! Ho ! Estu trankvila, mi konas la zorgojn de s-ro Lepiko, mi scias kiel li penas perlabori nian monon. Mi ne donacas brioĉon, kiel la kasteluloj. Ha ! Se ni estus milionuloj ! Estas tiel bone donaci !

FELIKSO. — Al pastro... De lia preĝejo vi farus restoracion. Estas jam trinkejeto !

SINJORINO LEPIKO. — Felikso !

FELIKSO. — Tiam mi irus, al via preĝejo, pro frandemo.

SINJORINO LEPIKO. — Vi ne estas devigata eniri. Konduku nin ĝis la pordo.

FELIKSO. — Ĉu vi timas, dum plena tago ?

SINJORINO LEPIKO. — Estas tiel afable bakalaŭra filo kiu akompanas sian patrinon kaj sian fratinton !

FELIKSO. — Por li tio estas la rekompenco pro dek jaroj de obstina laboro. Tio esta stulte mallerta !

SINJORINO LEPIKO. — Vi galante proponus vian brakon.

FELIKSO. — Al vi, ĉu ?

SINJORINO LEPIKO. — Al mi aŭ al via fratino.

FELIKSO, al *Henrieto*. — Ĉu vere tinjo vi bezonus mian brakon por iri ĉe la pastro ?

HENRIETO, *frata*. — Al la preĝejo ! ... Mi ne petas tion de vi.

FELIKSO. — Ĉu tio plezurigos vi ?

HENRIETO. — Jes, sed ĉu vin ?

FÉLIX. — Oh ! Moi ! ça m'embêterait.

HENRIETTE. — Justement.

MADAME LEPIC. — Il fait si beau !

FÉLIX. — Il fera encore plus beau à la pêche.

MADAME LEPIC. — Une seule fois, par hasard, pendant tes vacances.

HENRIETTE, à *Mme Lepic*. — Puisque c'est une corvée !

MADAME LEPIC. — De plus huppés que lui se sacrifient.

FÉLIX. — Oh ! ça, je m'en...

MADAME LEPIC. — J'ai vu souvent M. le conseiller général Perrault, qui est républicain, aussi républicain que M. le maire, attendre sa famille à la sortie de l'église.

FÉLIX. — C'est pour donner, sur la place, des poignées de main aux amis de sa femme qui sont réactionnaires. N'est-ce pas, monsieur le maire ? (*M. Lepic approuve de la tête.*) Quand il reçoit chez lui la visite d'un curé, il accroche une petite croix d'or à sa chaîne de montre, n'est-ce pas, papa ?

M. Lepic approuve et rit dans sa barbe.

MADAME LEPIC. — Où est le mal ?

FÉLIX. — Il n'y a aucun mal, si M. Perrault n'oublie pas d'ôter la petite croix quand on lui annonce papa. (*À M. Lepic.*) Il n'oublie pas, hein ?

M. Lepic fait signe que non.

MADAME LEPIC. — C'est spirituel !

FÉLIX. — Ça fait rire papa ! C'est l'essentiel ! Écoute, maman, je t'aime bien, j'aime bien cheurotte, mais vous connaissez ma règle de conduite : tout comme papa ! Je ne m'occupe pas du conseiller général, ni des autres, je m'occupe de papa. Quand papa ira aux vêpres, j'irai. Demande à papa s'il veut aller ce soir aux vêpres.

HENRIETTE. — Félix !

MADAME LEPIC. — C'est malin !

FÉLIX. — Demande !... Papa, accompagnons-nous ces dames ? (*M. Lepic fripe sa serviette en tapon — Henriette la pliera — la met sur la table et se lève.*) Voilà l'effet produit : il se sauve avant le café ! Et ton café, papa ?

MONSIEUR LEPIC. — Tu me l'apporteras au jardin.

MADAME LEPIC, *amère*. — Il ne s'est pas toujours sauvé.

FELIKSO. — Ho! Mi! Tio tedus min.

HENRIETO. — Ĝuste.

SINJORINO LEPIKO. — La vetero estas tiel bela!

FELIKSO. — Estos ankoraŭ pli bela vetero fiŝkaptante.

SINJORINO LEPIKO. — Nur unufoje, hazarde, dum via ferio.

HENRIETO, *al s-rino Lepiko*. — Ĉar tio estas tedaĵo!

SINJORINO LEPIKO. — Pli altranguloj ol li sinoferas.

FELIKSO. — Ho, pri tio mi ...

SINJORINO LEPIKO. — Mi ofte vidis s-ron kantonan konsiliston Pero-n, kiu estas respublikista, tiom respublikista kiom s-ro urbestro, atendi sian familion ĉe la eliro de la preĝejo.

FELIKSO. — Tio estas por disdoni manpremojn al amikoj de sia edzino kiuj estas reakciuloj. Ĉu ne, s-ro urbestro ? (*S-ro Lepiko kapjesas.*) Kiam pastro vizitas lin, li alkroĉas malgrandan oran krucon al la ĉeno de sia poŝhorloĝo, ĉu ne, paĉjo ?

S-ro Lepiko jesas ridante en sia barbo.

SINJORINO LEPIKO. — Kie estas la malbono?

FELIKSO. — Estas neniu malbono, se s-ro Pero ne forgesas demeti la kruceton kiam oni anoncas paĉjon al li. (*Al s-ro Lepiko*) Li ne forgesas, ĉu?

S-ro Lepiko signas ke ne.

SINJORINO LEPIKO. — Tio estas sprita!

FELIKSO. — Tio ridigas paĉjon! Tio estas la plej grava! Aŭskultu, panjo, mi ŝatas vin, mi ŝatas **tinjon**, sed vi konas mian vivregulon : ĉio kiel paĉjo ! Mi okupiĝas nek pri la kantona konsilisto, nek pri aliuloj, mi okupiĝas pri paĉjo. Kiam paĉjo iros al vespro, mi iros. Demandu paĉjon ĉu li deziras iri ĉi-vespere al vespro.

HENRIETO. — Felikso!

SINJORINO LEPIKO. — Tio estas sprita!

FELIKSO. — Demandu!... Paĉjo, ĉu ni akompanos tiujn sinjorinojn? (*S-ro Lepiko bule ĉifas sian buŝtukon — Henrieto faldos ĝin — metas ĝin sur la tablon kaj stariĝas.*) Jen la efiko: li fuĝas antaŭ la kaftempo! Kaj via kafo, paĉjo?

SINJORINO LEPIKO. — Vi alportos ĝin al mi en la ĝardenon.

SINJORINO LEPIKO, *amara*. — Li ne ĉiam fuĝis.

HENRIETTE, *sans que M. Lepic la voie.* — Maman !

FÉLIX, à *Mme Lepic.* — Papa t'a accompagnée à l'église ? quand ?

MADAME LEPIC. — Le jour de notre mariage.

FÉLIX. — Ah ! c'est vrai !

MADAME LEPIC. — Il était assez fier et il se tenait droit comme dans un corset !

FÉLIX. — J'aurais voulu être là.

MONSIEUR LEPIC. — Il fallait venir !

FÉLIX. — Et il a fait comme les autres ?

MADAME LEPIC. — Oui.

FÉLIX. — Ce qu'ils font ?

MADAME LEPIC, *accablante.* — Tout.

FÉLIX. — Il s'est agenouillé ?

MADAME LEPIC, *implacable.* — Tout, tout.

FÉLIX. — Mon pauvre vieux papa ! Quand je pense que toi aussi, un jour dans ta vie... Tu ne nous disais pas ça !

MONSIEUR LEPIC. — Je ne m'en vante jamais !

MADAME LEPIC, *porte son mouchoir à ses yeux. Mais on frappe et elle dit, les yeux secs.* — Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, LA VIEILLE HONORINE, *son petit fils JACQUES, avec une pioche sur l'épaule; tous deux en dimanche.*

HONORINE. — Salut, messieurs, dames !

TOUS. — Bonjour, vieille Honorine.

HONORINE. — Je vous apporte un mot d'écrit qu'on a remis à Germenay (*Madame Lepic s'avance.*) pour M. le maire.

M. Lepic prend la lettre et l'ouvre.

MADAME LEPIC, *intriguée.* — Qui donc vous a remis cette lettre, Honorine ?

HONORINE. — Mme Bâche. Elle savait que j'étais, ce matin, de vaisselle

HENRIETO, *tiel ke s-ro Lepiko ne vidu ŝin.* — Panjo !

FELIKSO, *al s-rino Lepiko.* — Ĉu paĉjo akompanis vin al preĝejo? Kiam?

SINJORINO LEPIKO. — La tagon de nia geedziĝo.

FELIKSO. — Ha! Tio estas vero!

SINJORINO LEPIKO. — Li estis sufiĉe fiera kaj li staris rekte kiel en korseto!

FELIKSO. — Mi volus ĉeesti.

SINJORINO LEPIKO. — Vi devus veni!

FELIKSO. — Kaj ĉu li faris kiel la aliaj?

SINJORINO LEPIKO. — Jes.

FELIKSO. — Ĉu tion kion ili faras?

SINJORINO LEPIKO, *komdamnanta.* — Ĉion.

FELIKSO. — Ĉu li genuiĝis?

SINJORINO LEPIKO, *malkompatema.* — Ĉion, ĉion.

FELIKSO. — Mia kompatinda paĉjo! Kiam mi pensas ke ankaŭ vi, iam en via vivo... Vi ne tion diris al ni!

SINJORINO LEPIKO. — Mi pri tio neniam fanfaronas!

SINJORINO LEPIKO, *almovas sian naztukon al siaj okuloj. Sed oni frapas kaj ŝi diras, kun sekaj okuloj.* — Eniru!

DUA SCENO

LA SAMAJ, LA MALJUNA HONORINO, *ŝia nepo JAKOBO, kun pioĉo sur la ŝultro; ambaŭ festvestitaj.*

HONORINO. — Saluton, gesinjoroj!

ĈIUJ. — Bonan tagon, maljuna Honorino.

HONORINO. — Mi alportas al vi skribaĵon kiun oni donis en Germenajo (*Sinjinoro Lepiko alproksimiĝas.*) por sinjoro urbestro.

S-ro Lepiko prenas la leteron kaj malfermas ĝin.

SINJORINO LEPIKO, *mirscivolema.* — Kiu do donis al vi tiun leteron, Honorino?

HONORINO. — Sinjinoro Baŝo. Ŝi sciis ke estis mia vico, ĉi-matene, por

chez les Bouvard qui régalaient hier soir. Elle est venue me trouver à la cuisine et elle m'a dit : «Tu remettras ça sans faute à M. Lepic, de la part de M. Paul ».

MADAME LEPIC. — De M. Paul Roland ?

HONORINE. — Oui.

MADAME LEPIC, à *Henriette*. — Henriette, une lettre de M. Paul ! — Il y a une réponse, Honorine ?

HONORINE. — Mme Bâche ne m'en a pas parlé ! Elle m'a seulement donné dix sous pour la commission !

MADAME LEPIC. — Moi, je vous en donnerai dix avec.

HONORINE. — Merci, madame, je suis déjà payée. Une fois suffisait.

Elle accepterait tout de même.

MADAME LEPIC. — C'était de bon cœur, ma vieille.

M. Lepic, après avoir lu la lettre, la pose près de lui, sur la table où il est appuyé. La curiosité agite Mme Lepic.

HONORINE. — Elle était fameuse votre brioche, ce matin, à l'église, madame Lepic!

JACQUES. — Oh ! oui, je me suis régalié. Je ne vais à la messe que quand c'est votre jour de brioche, madame Lepic. J'en ai d'abord pris un morceau que j'ai mangé tout de suite, et puis j'en ai volé un autre pour le mettre dans ma poche, que je mangerai ce soir à mon goûter de quatre heures.

MADAME LEPIC. — Quelle brioche ? Ils appellent du pain de la brioche, parce qu'il a le goût de pain bénit. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que de la brioche, mes pauvres gens !

HONORINE. — Ah ! c'était bien de la brioche fine, et pas de la brioche de campagne. Le château, lui qui est millionnaire, ne donne que du pain, mais vous...

MADAME LEPIC. — Taisez-vous donc, Honorine; vous ne savez pas ce que vous dites.

HONORINE. — Le château a une baronne, mais vous, vous êtes la dame du village !

MADAME LEPIC. — Ma mère m'a bien élevée, voilà tout ! Mais vous empêchez M. Lepic de lire sa lettre.

HONORINE. — Il a fini!... Ce n'était pas une mauvaise nouvelle, monsieur le maire... Non?

la telerlavado ĉe la Buvardoj kiuj hieraŭ vespere regalis. Ŝi venis trovi min al la kuirejo kaj ŝi diris al mi: "Vi nepre donu tion al S-ro Lepiko, de S-ro Paŭlo".

SINJORINO LEPIKO. — De s-ro Paŭlo Rolando?

HONORINO. — Jes.

SINJORINO LEPIKO, al *Henrieto*. — Henrieto, letero de s-ro Paŭlo! — Ĉu estos respondo, Honorino?

HONORINO. — S-ino Baŝo ne parolis pri tio al mi! Ŝi nur donis al mi dek soldojn por la servo!

SINJORINO LEPIKO. — Mi ankaŭ donos dek kromajn al vi.

HONORINO. — Dankon, sinjorino, mi estas jam pagita. Unu fojo sufiĉis.

Ŝi tamen akceptus.

SINJORINO LEPIKO. — Tio venis el la koro, kara maljunulino.

S-ro Lepiko, leginte la leteron, metas ĝin ĉe si sur la tablon, kie li sin apogas. La scivolemo agitas s-inon Lepikon.

HONORINO. — Via brioĉo estis bongustega, ĉi-matene, en la preĝejo, sinjorino Lepiko!

JAKOBO. — Ho! Jes, mi delektiĝis. Mi iras al la meso nur kiam estas via brioĉtago, sinjorino Lepiko. Mi unue prenis pecon, kiun mi tuj manĝis, kaj poste mi ŝtelis kroman por enpoŝigi ĝin, kiun mi manĝos vespere por mia manĝeto de la kvara horo.

SINJORINO LEPIKO. — Kiu brioĉo? Ili nomas pano brioĉon, ĉar ĝi gustas kiel benita pano. Oni klare vidas ke vi ne scias kio estas brioĉo, kompatinduloj!

HONORINO. — Ha! Tio estis ja fajna brioĉo, kaj ne kampara brioĉo. La kastelanoj, kiuj estas milionuloj, donas nur panon, sed vi...

SINJORINO LEPIKO. — Do silentu, Honorino, vi ne scias kion vi diras.

HONORINO. — En la kastelo estas baronino, sed en la vilaĝo vi estas la senjorino!

SINJORINO LEPIKO. — Mia patrino bone edukis mi, estas ĉio! Sed vi malhelpas s-ron Lepikon legi sian leteron.

HONORINO. — Li finis!... Ĉu ne estis malbona novaĵo, sinjoro urbestro... Ĉu ne?

MONSIEUR LEPIC, à *Honorine*. — Tu veux lire ?

HONORINE. — Oh! non... Je suis de la vieille école, moi, de l'école qui ne sait pas lire; mais, comme ils ont l'air d'attendre et que vous ne dites rien... Enfin!... ce n'est pas mon affaire ! mais à propos de lettre, avez-vous tenu votre promesse d'écrire au préfet ?

MONSIEUR LEPIC — Au préfet?

HONORINE. — Oui, à M. le préfet.

M. Lepic ouvre la bouche, mais Mme Lepic le devance.

MADAME LEPIC, *tous ses regards vers la lettre*. — Quand M. Lepic fait une promesse, c'est pour la tenir, Honorine.

HONORINE. — Le préfet a-t-il répondu ?

MADAME LEPIC — Il ne manquerait plus que ça !

HONORINE. — Mon Jacquelou aura-t-il sa place de cantonnier ?

MADAME LEPIC. — Quand M. Lepic se mêle d'obtenir quelque chose...

HONORINE. — Alors Jacquelou est nommé.

MADAME LEPIC. — Vous voyez bien que M. Lepic ne dit pas non.

HONORINE. — Vous n'allez pas vous taire!

MADAME LEPIC. — Ne vous gênez pas, Honorine.

HONORINE, *penaude*. — Excusez-moi, madame ! Mais laissez-le donc répondre, pour voir ce qu'il va dire. Il est en âge de parler seul. Je vois bien qu'il ne dit pas non ; mais je vois bien qu'il ne dit pas oui. Dis-tu oui?

MADAME LEPIC. — Quelle manie vous avez de tutoyer M. Lepic.

HONORINE. — Des fois! Ça dépend des jours, et ça ne le contrarie pas. (*À M. Lepic.*) Oui ou non ?

MADAME LEPIC. — Mais oui, mais oui, Honorine.

HONORINE. — C'est qu'il ne le dirait pas, si on ne le poussait pas. (*À Mme Lepic.*) Heureusement que vous êtes là, et que vous répondez pour lui. (*À M. Lepic.*) Ah! que tu es taquin! Je te remercie quand même, va, de tout mon cœur. Je te dois déjà le pain que me donne la commune. Tu as beau avoir l'air méchant, tu es bon pour les pauvres comme nous.

MADAME LEPIC. — Il ne suffit pas d'être bon pour les pauvres, Honorine, il faut encore l'être pour les siens, pour sa famille.

HONORINE. — Oui, madame. (*À M. Lepic.*) Mais tu as supprimé la

SINJORO LEPIKO, *al Honorino*. — Ĉu vi volas legi?

HONORINO. — Ho! Ne ... Mi estas el la malnova skolo, mi, el tiu skolo kiu ne scias legi; sed, ĉar ili ŝajnas atendi kaj ĉar vi nenion diras ... Fine!... Tio ne koncernas min ! Sed pri la letero, ĉu vi skibis al la prefekto, kiel vi promesis?

SINJORO LEPIKO. — Al la prefekto ?

HONORINO. — Jes, al s-ro prefekto.

S-ro Lepiko malfermas la buŝon, sed s-ino Lepiko parolas antaŭ li.

SINJORINO LEPIKO, *plene rigardante al la letero*. — Kiam s-ro Lepiko faras promeson, tio estas por plenumi ĝin, Honorino!

HONORINO. — Ĉu la prefekto respondis?

SINJORINO LEPIKO. — Mankus nur tio!

HONORINO. — Ĉu mia Jakĉjo havos sian vojreparistan postenon?

SINJORINO LEPIKO. — Kiam s-ro Lepiko klopodas por gajni ion ...

HONORINO. — Do, Jakĉjo estas nomumita.

SINJORINO LEPIKO. — Vi klare vidas ke s-ro Lepiko ne diras ne.

HONORINO. — Ĉu vi ne silentu!

SINJORINO LEPIKO. — Ne ĝenu vin, Honorino!

HONORINO, *konfuzita* — Pardonu min, sinjorino ! Sed lasu lin do respondi, por vidi, kion li diros. Li estas sufiĉe aĝa por mem paroli. Mi bone vidas ke li ne diras ne, sed mi bone vidas ke li ne diras jes. Ĉu ci diras jes?

SINJORINO LEPIKO. — Kia manio ciumi kun s-ro Lepiko.

HONORINO. — Kelkfoje! Laŭ la tagoj, kaj tio ne ĉagrenas lin. (*Al s-ro Lepiko.*) Ĉu jes aŭ ne?

SINJORINO LEPIKO. — Jes, jes ja, Honorino.

HONORINO. — Se oni ne insistus, li ne dirus. (*Al s-ino Lepiko.*) Feliĉe ke vi estas tie, kaj respondas anstataŭ li. (*Al s-ro Lepiko.*) Ha! Kiel vi estas incitema! Mi tamen dankas vin, ja, tutkore. Mi jam ŝuldas al vi la panon kiun donas al mi la komunumo. Kvankam vi aspektas malbona, vi estas bona por la malriĉuloj kiel ni.

SINJORINO LEPIKO. — Ne sufiĉas esti bona por la malriĉuloj, Honorino, necesas ankaŭ esti bona por siaj proksimuloj, por sia familio.

HONORINO. — Jes, sinjorino. (*Al s-ro Lepiko.*) Sed vi nuligis la

subvention de M. le curé : ça c'est mal.

FÉLIX. — C'est avec cet argent que la commune peut vous donner du pain, ma vieille Honorine.

HONORINE, à M. Lepic. — Alors, tu as bien fait; j'ai plus besoin que lui.

JACQUES. — Merci pour la place, monsieur le maire!

HONORINE. — Jacquelou avait peur, parce que de mauvaises langues rapportent qu'il a eu le bras cassé en nourrice et qu'il ne peut pas manier une pioche. C'est de la méchanceté.

JACQUES, *stupide*. — C'est de la bêtise !

HONORINE. — Je lui ai dit : Prends ta pioche et tu montreras à M. le maire que tu sais t'en servir.

JACQUES. — Venez dans votre jardin, monsieur le maire, et je vous ferai voir.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi au jardin ? Nous sommes bien ici. Pioche donc!

Jacques lève sa pioche.

MADAME LEPIC, *se précipite*. — Sur mon parquet ciré !

JACQUES. — Je ne l'aurais pas abîmé! Je ne suis pas si bête! Je ne ferais que semblant pour que vous voyiez que je n'ai point de mal au bras.

HONORINE, à M. Lepic. — Et tu ris, toi! Il rit de sa farce... (*M. Lepic pique une prune dans une assiette.*) Tu es toujours friand de prunes?

MADAME LEPIC. — Il en raffole.

M. Lepic laisse retomber sa prune.

HONORINE. — J'ai des reines-claude dans mon jardin, faut-il que Jacquelou t'en apporte un panier ?

MADAME LEPIC. — Il lui doit bien ça!

JACQUES. — Vous l'aurez demain matin, monsieur le maire.

MADAME LEPIC — Et moi, je demanderai à Mme Narteau une corbeille des siennes.

HENRIETTE. — Je crois, maman, que les prunes de Mme Mobin sont encore plus belles; nous pourrions y passer après vêpres ?

MADAME LEPIC. — Oui, mais l'une n'empêche pas l'autre; personne n'a rien à refuser à M. le maire.

subvencion al s-ro pastro : tio estas malbona.

FELIKSO. — Per tiu mono la komunumo povas doni al vi panon, mia maljuna Honorino.

HONORINO, *Al s-ro Lepiko*. — Do, vi pravis; mi pli bezonas ol li.

JAKOBO. — Dankon por la posteno, sinjoro urbestro!

HONORINO. — Jakĉjo timis, ĉar klaĉemaj langoj raportas ke li rompis sian brakon ĉe la nutristino kaj ke li ne povas uzi pioĉon. Tio estas malboneco.

JAKOBO, *stupora*. — Tio estas stulteco!

HONORINO. — Mi diris al li: Prenu vian pioĉon kaj vi montrus al s-ro urbestro ke vi scias uzi ĝin.

JAKOBO. — Venu en vian ĝardenon, sinjoro urbestro, kaj mi montrus al vi.

SINJORO LEPIKO. — Kial en ĝardeno? Estas al ni bone ĉi tie. Do pioĉu!

Jakobo levas sian pioĉon.

SINJORINO LEPIKO, *alkuras*. — Sur mia vaksita planko!

JAKOBO. — Mi ne difektus ĝin! Li Mi ne estas tiel stulta! mi nur ŝajnigus por montri al vi ke mi ne havas doloron en brako.

HONORINO, *Al s-ro Lepiko*. — Kaj vi, vi ridas! Li ridas pro sia ŝerco... (*S-ro Lepiko pikas prunon en telero.*) Ĉu vi ĉiam frandas prunojn?

SINJORINO LEPIKO. — Li frandegas ilin.

S-ro Lepiko relokas sian prunon.

HONORINO. — Mi havas renklodojn en mia ĝardeno, ĉu jakĉjo alportu al vi el ili plenan korbon?

SINJORINO LEPIKO. — Li ja tion ŝuldas al li!

JAKOBO. — Vi havos ĝin morgaŭ matene, sinjoro urbestro.

SINJORINO LEPIKO. — Kaj mi, mi petos al s-ino Narto korbon de siaj.

HENRIETO. — Mi kredas, panjo, ke la prunoj de s-ino Mobino estas ankoraŭ pli belaj; Ni povus viziti ŝin post vespro?

SINJORINO LEPIKO. — Jes, unu ne malebligas la alian; neniu povas refuzi ion al s-ro urbestro.

HONORINE. — Tu vas te bourrer !

MONSIEUR LEPIC. — Et toi, Félix?

FÉLIX. — Papa?

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne m'en offriras pas... des prunes?

FÉLIX, *riant*. — Si, si... Je chercherai, et je te promets que s'il en reste dans le pays!...

HONORINE. — Il se moque de nous. Oh ! qu'il est mauvais !

MADAME LEPIC, *aigre*. — Des façons, Honorine ! Il ne les laissera pas pourrir dans son assiette !

JACQUES. — À présent, je vas me marier !

FÉLIX. — Tout de suite?

HONORINE. — Il n'attendait que d'avoir une position.

FÉLIX. — Qu'est-ce qu'il gagnera comme cantonnier ?

JACQUES. — 50 francs par mois. En comptant la retenue, pour la retraite, il reste 47 francs.

FÉLIX. — Mâtin !

JACQUES. — Et on a deux mois de vacances par an, pour travailler chez les autres !

MADAME LEPIC. — Avec ça, tu peux t'offrir une femme et un enfant !

HONORINE. — Quand sa femme aura un enfant, elle prendra un nourrisson.

HENRIETTE. — Ça lui fera deux enfants.

HONORINE. — Oui, mademoiselle, mais le nourrisson gagne, lui, et il paie la vie de l'autre.

FÉLIX. — Et il n'y a plus de raison pour s'arrêter!

JACQUES. — Et soyez tranquille, monsieur Lepic, si mon petit meurt, il aura beau être petit, je le ferai enterrer civilement.

MADAME LEPIC. — Il est capable de le tuer exprès pour ça.

HENRIETTE. — Avec qui vous mariez-vous ?

HONORINE. — Avec la petite Louise Colin, servante à Prémery.

FÉLIX. — Elle a une dot ?

HONORINO. — Vi plenpleniĝos!

SINJORO LEPIKO. — Kaj ĉu vi, Felikso?

FELIKSO. — Paĉjo?

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ne donacos al mi... prunojn?

FELIKSO, *ridante*. — Jes, ja... Mi serĉos, kaj mi promesas al vi ke se kelkaj restas en la regiono!...

HONORINO. — Li mokas nin. Ho! Kia malbonulo!

SINJORINO LEPIKO, *acerba*. — Estas nur manieroj, Honorino! Li ne lasos ilin putriĝi en sia telero!

JAKOBO. — Nun, mi edziĝos!

FELIKSO. — Ĉu tuj?

HONORINO. — Li nur atendis ke li havu postenon.

FELIKSO. — Kion li perlaboros kiel kantonlaboristo?

JAKOBO. — 50 frankojn monate. Elkalkulante la kotizon, por la emerito, restas 47 frankoj.

FELIKSO. — Nu!

JAKOBO. — Kaj oni havas du feriajn monatojn jare, por labori ĉe la aliaj!

SINJORINO LEPIKO. — Kun tio, vi povas akiri edzinon kaj infanon!

HONORINO. — Kiam lia edzino havos infanon, ŝi zorgos suĉinfanon.

HENRIETO. — Tio faros al ŝi du infanojn.

HONORINO. — Jes, fraŭlino, sed, la suĉinfano profitos, li, kaj li pagos la vivon de la alia.

FELIKSO. — Kaj ne plu estas kialo por ĉesi!

JAKOBO. — Kaj estu trankvila, sinjoro Lepiko, se mia ideto mortos, kvankam li estos malgranda, mi entombigos lin civile.

SINJORINO LEPIKO. — Li kapablas mortigi lin intence por tio.

HENRIETO. — Kun kiu vi edziĝas?

HONORINO. — Kun fraŭlino Ludovika Kolino, servistino en Premerio.

FELIKSO. — Ĉu ŝi havas doton?

HONORINE. — Et une belle ! Un cent d'aiguilles et un sac de noix ! Mais ils sont jeunes; ils feront comme moi et défunt mon vieux : ils travailleront; s'il fallait attendre des économies pour se marier!

FÉLIX. — À quand la noce ?

JACQUES. — Le plus tôt possible. Menez-nous ça rondement, monsieur le maire.

HONORINE. — Je vous invite tous. Je vous chanterai une chanson et je vous ferai rire, marchez!

JACQUES. — On dépensera ce qu'il faut.

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne pourrais pas garder ton argent pour vivre?

HONORINE. — On n'a que ce jour-là pour s'amuser!

JACQUES. — C'est la vieille qui paie.

FÉLIX. — Avec quoi?

MADAME LEPIC. — Elle n'a pas le sou.

HONORINE. — J'emprunterai! Je ferai des dettes partout ; ne vous inquiétez pas ! Mais c'est vous qui les marierez, monsieur le maire. Ne vous faites pas remplacer par l'adjoint. Il ne sait pas marier, lui !

JACQUES. — Il est trop bête. Il est encore plus bête que l'année dernière.

HONORINE. — Et puis, tu embrasseras la mariée !

JACQUES. — Ah ! ça oui, par exemple !

HONORINE. — Tu n'as pas embrassé Julie Bernot. Elle est sortie de la mairie toute rouge. Son homme lui a dit que c'était un affront et qu'elle devait avoir une tache.

JACQUES. — On dirait que ma Louise en a une. On le dirait ! Le monde est encore plus bête qu'on ne croit. Si vous n'embrassez pas ma Louise, je vous préviens, monsieur le maire, que je la lâche dans la rue, entre la mairie et l'église; elle ira où elle voudra. Vous l'embrasserez, hein?

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne peux pas faire ça tout seul?

JACQUES. — Après vous. Ne craignez rien. Commencez, moi je me charge de continuer.

MONSIEUR LEPIC. — Tu n'es pas jaloux ?

JACQUES. — Je serai fier que monsieur le Maire embrasse ma femme.

MONSIEUR LEPIC. — Elle ne doit pas être jolie !

HONORINO. — Kaj bela! Cento da kudriloj kaj sako da nuksoj! Sed ili estas junaj; ili faros kiel mi kaj mia morta edzo: ili laboros; se oni devus atendi ŝparitan monon por edziĝi!

FELIKSO. — Kiam la edziĝa festo?

JAKOBO. — Kiel eble plej frue. Konduku tion rapide, sinjoro urbestro.

HONORINO. — Mi ĉiujn vin invitas. Mi kantos al vi kanzonon kaj mi ridigos vin, konsentu!

JAKOBO. — Oni elspozos tiom da, kiom da necesos.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ne povus konservi vian monon por vivteni?

HONORINO. — Por distriĝi estas nur tiu tago!

JAKOBO. — Estas la maljunulino kiu pagas.

FELIKSO. — Per kio?

SINJORINO LEPIKO. — Ŝi ne havas groŝon.

HONORINO. — Mi pruntos! Mi malkreditos ĉie; ne maltrankviliĝu! Sed estos vi, sinjoro urbestro, kiu geedzigos ilin. Ne anstataŭigu vin de la adjunto. Li, li ne scias geedzigi!

JAKOBO. — Li estas tro stulta. Li estas ankoraŭ pli stulta ol lastjare.

HONORINO. — Kaj poste, vi kisos la novan edzinon!

JAKOBO. — Ha! Tio ja jes!

HONORINO. — Vi ne kisis Julian Bernon. Ŝi eliris el la urbodomo tute ruĝa. Ŝia edzo diris al ŝi ke tio estis ofendo kaj ke ŝi verŝajne havas iun difekton.

JAKOBO. — Oni dirus ke mia Ludovika havas iun. Oni dirus tion! La homoj estas eĉ pli stultaj ol oni kredas. Se vi ne kisos mian Lunjon, mi avertas vin, sinjoro urbestro, ke mi forlasos ŝin sur la strato, inter la urbodomo kaj la preĝejo, ŝi iros laŭ sia volo. Vi kisos ŝin, ĉu ne?

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ne povas mem tion fari?

JAKOBO. — Post vi. Ne timu. Komencu, mi zorgos pri la sekvo.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ne estas ĵaluza?

JAKOBO. — Mi fieros ke sinjoro urbestro kisos mian edzinon.

SINJORO LEPIKO. — Ŝi verŝajne ne estas bela!

JACQUES. — Moi je la trouve jolie ; sans ça!... Elle a déjà trois dents d'arrachées; mais ça ne se voit pas, c'est dans la bouche!

FÉLIX. — Si tu veux que je te remplace, papa ?

MONSIEUR LEPIC, à Félix. — À ton aise, mon garçon !

JACQUES. — Lui d'abord, monsieur Félix ! l'un ne gênera pas l'autre, mais d'abord lui. (À M. Lepic.) Elle retroussera son voile, et elle vous tendra le bec, vous ne pourrez pas refuser.

MONSIEUR LEPIC, à Jacques. — Enfin, parce que c'est toi !

JACQUES. — Merci de l'honneur, monsieur le maire, je peux dormir tranquille pour la place ?

MONSIEUR LEPIC. — Dors!... Tu ne sais ni lire ni écrire au moins?

JACQUES. — Ah non !

MONSIEUR LEPIC. — Tant mieux, ça va bien !

JACQUES. — Ah ! vous ne savez pas comme tout le monde est envieux de moi! Ils vont tous fumer, quand j'aurai ma plaque de fonctionnaire sur mon chapeau !

HONORINE. — Tous des jaloux ! Mais on laisse dire !

FÉLIX. — Puisque vous avez votre pioche, Jacques, venez donc me chercher des amorces, que j'aie à la pêche.

JACQUES. — Oui, monsieur Félix. (Il brandit sa pioche.) Eh ! bon Dieu !

MADAME LEPIC se signe. — Il va arracher tout notre jardin !

HONORINE. — Oh! non, il est raisonnable. (Jacques et Félix sortent.) Je t'attends là, Jacquelou!... Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère, mais je le trouve gentil, moi, mon Jacquelou !

MADAME LEPIC. — Comme un petit loup de sept ans.

HENRIETTE. — Pourquoi l'appellez-vous Jacquelou au lieu de Jacques, Honorine?

HONORINE. — Parce que c'est plus court. (À M. Lepic.) Il aurait fait un scandale dans ta mairie, si tu n'avais pas cédé.

MADAME LEPIC. — Ma pauvre Honorine, M. Lepic n'aime plus embrasser les dames.

HONORINE. — Ça dépend lesquelles !

MADAME LEPIC. — Ah !

JAKOBO. — Por mi, ŝi estas bela; sen tio!... Al ŝi jam mankas tri dentoj; sed oni tion ne vidas, tio estas ene de la buŝo!

FELIKSO. — Ĉu vi volas ke mi anstataŭu vin, paĉjo?

SINJORO LEPIKO, al Felikso. — Laŭ via plaĉo, mia filo!

JAKOBO. — Li unue, sinjoro Felikso! Unu ne ĝenos la alian, sed unue li. (Al s-ro Lepiko) Ŝi kuspos sian vualon, kaj ŝi oferos al vi sian bekon, vi ne povos rifuzi.

SINJORO LEPIKO, al Jakobo. — Do, ĉar estas vi!

JAKOBO. — Dankon pro la honoro, sinjoro urbestro, ĉu mi povas trankvile dormi pri la posteno?

SINJORO LEPIKO. — Dormu!... Ĉu vi almenaŭ scias nek legi nek skribi?

JAKOBO. — Ha ne!

SINJORO LEPIKO. — Des pli bone, ĉio glatas!

JAKOBO. — Ha! Vi ne scias kiel ĉiuj envias min! Ili ĉiuj fumos, kiam mi havos mian ŝtatificistan insignon ĉe mia ĉapelo!

HONORINO. — Ĉiuj ĵaluzuloj! Sed oni lasu diri!

FELIKSO. — Ĉar vi havas vian pioĉon, Jakobo, venu do serĉi por mi allogaĵojn, por ke mi fiŝkaptu.

JAKOBO. — Jes, sinjoro Felikso, (Li ŝvingas sian pioĉon.) Ho! Dio bona!

SINJORINO LEPIKO, krucsignas. — Li detruos nian tutan ĝardenon!

HONORINO. — Ho! Ne, li estas saĝa. (Jakobo kaj Felikso eliras.) Mi tie atendas vin, mia Jakĉjo!... Ne pro tio ke mi estas lia avino, sed mi ja trovas lin afabla, mian Jakĉjon!

SINJORINO LEPIKO. — Kiel sepjara lupeto.

HENRIETO. — Kial vi nomas lin Jakĉjo anstataŭ Jakobo, Honorino?

HONORINO. — Ĉar tio estas pli mallonga. (Al s-ro Lepiko.) Li skandaligus en via urbodomo, se vi ne cedus.

SINJORINO LEPIKO. — Mia kompatinda Honorino. S-ro Lepiko ne plu ŝatas kisi sinjorinojn.

HONORINO. — Tio dependas, kiujn!

SINJORINO LEPIKO. — Ha!

HONORINE. — Je le connais mieux que vous, votre monsieur : quand il est venu au monde, je l'ai reçu dans mon tablier. Oh ! qu'il était beau ! Il avait l'air d'un petit ange !

MADAME LEPIC. — Pas si vite ! Vous oubliez le péché originel, Honorine. On ne peut pas être un petit ange avant d'avoir été baptisé.

HONORINE. — Oh ! il l'a été ; mais il n'y pense plus, aujourd'hui... c'est un mécréant ! Il ne croit à rien. Un homme si capable, le maire de notre commune ! Il ne croit même pas à l'autre monde !

MONSIEUR LEPIC. — Tu y crois donc toujours, toi ?

HONORINE. — Oui... Pourquoi pas ?

MADAME LEPIC. — Vous savez, Honorine, que M. Lepic n'aime pas ce sujet de conversation. Il ne vous répondra pas.

MONSIEUR LEPIC, *légèrement*. — Un autre monde ! Tu as plus de soixante-dix ans et tu vivras cent ans, peut-être ! Tu auras passé ta vie à laver la vaisselle des riches, y compris la nôtre ; on te voit toujours ta hotte derrière le dos.

HONORINE. — Je ne l'ai pas aujourd'hui.

MONSIEUR LEPIC — On la voit tout de même. C'est comme une vilaine bosse, ça ne s'enlève pas le dimanche ! Tu n'as connu que la misère et tu crèveras dans la misère. Si la commune ne t'aidait pas un peu, tu te nourrirais d'ordures ! Sauf ton Jacquelou qui est estropié, tous tes enfants sont morts ! Tu ne sais même plus combien ! Jamais un jour de joie, de plaisir, sans un lendemain de malheur. Et il te faudrait encore un autre monde ! Tu n'as pas assez de celui-là ?

HONORINE. — Qu'est-ce qu'il dit ?

MADAME LEPIC — Rien, ma vieille.

HONORINE. — Il me taquine. Il blague toujours. Ah ! Si je voulais lui répondre, je l'écraserais ! Mais je l'aime trop ! Il était si mignon à sa naissance, quand je l'ai eu baigné, lavé, dans sa terrine, torché, langé, enfariné. Je n'ai pas mieux tapiné les miens. Je le connais comme si je l'avais fait... Il lève les épaules, mais il sait bien que j'ai raison ! Malgré qu'il soit malin, je devine ses goûts et je peux vous dire, moi, les dames qu'il aime et les dames qu'il n'aime pas.

MADAME LEPIC. — Vraiment !

HONORINE. — Oui, madame. Il n'aime pas les bavardes.

M.Lepic, agacé, s'en va vers le jardin et laisse la lettre sur la table.

HONORINO. — Mi konas vian sinjoron pli bone ol vi: kiam li naskiĝis, mi akceptis lin en mian antaŭtukon. Ho! Kiel bela li estis! Li aspektis kiel anĝelete!

SINJORINO LEPIKO. — Ne tiom rapide! Vi forgesas la originalan pekon, Honorino. Oni ne povas esti anĝelete antaŭ ol esti baptita.

HONORINO. — Ho, li estis; sed li ne plu pensas pri tio, hodiaŭ... li estas malfidelulo! Li kredas nenion. Homo tiom kapabla, urbestro de nia komunumo! Li eĉ ne kredas pri alia mondo!

SINJORO LEPIKO. — Vi, ĉu vi do ĉiam kredas pri ĝi?

HONORINO. — Jes... Kial ne?

SINJORINO LEPIKO. — Vi scias, Honorino, ke s-ro Lepiko ne ŝatas tiun konversacian temon. Li ne respondos al vi.

SINJORO LEPIKO, *malpeze*. — Alia mondo! Vi estas pli ol sepdekjara kaj vi eble vivos cent jaroj. Vi pasigis vian vivon lavante la vazaron de la riĉuloj, la nian interalie; oni ĉiam vidas vin kun la lignokorbo sur la dorso.

HONORINO. — Hodiaŭ mi ne havas ĝin.

SINJORO LEPIKO. — Oni tamen vidas ĝin. Ĝi estas kiel malbela ĝibo, dimanĉe oni ne povas formeti ĝin! Vi konis nur mizeron kaj vi mortaĉos en mizero. Se la komunumo ne iomete helpus vin, vi nutrus vin per rubaĵoj! Krom via Jakĉjo kiu estas kripla, ĉiuj viaj infanoj mortis. Vi eĉ ne scias kiom da! Neniam ĝoja, plezura tago, sen malfeliĉa morgaŭo. Kaj ankoraŭ necesus al vi alia mondo! Ĉu tiu ĉi ne sufiĉas al vi?

HONORINO. — Kion li diras ?

SINJORINO LEPIKO. — Nenion, mia kara maljunulino.

HONORINO. — Li moketas min. Li ĉiam ŝercas. Ha, se mi volus respondi al li, mi subpremus lin. Sed mi tro amas lin! Li estis tiom beleta kiam li naskiĝis post kiam mi banis lin, lavis en lia vazo, viŝis lian postaĵon, vindis, farunis lin. Mi ne pli bone palpatis miajn proprajn infanojn. Mi konas lin tiel bone kvazaŭ mi farus lin. Li ŝultrumas, sed li evidente scias ke mi pravus! Kvankam li estas ruzeta, mi divenas liajn gustojn, kaj mi povas diri al vi, mi, la sinjorojn kiujn li ŝatas, kaj la sinjorojn kiujn li ne ŝatas.

SINJORINO LEPIKO. — Vere!

HONORINO. — Jes, sinjorino. Li ne ŝatas la babilaĉulinojn.

S-ro Lepiko, incitata, foriras al la ĝardeno kaj lasas la leteron sur la tablo.

MONSIEUR LEPIC — Non.

MADAME LEPIC. — Vous entendez, Honorine ?

HONORINE. — J'entends comme vous. Il n'aime pas les curieuses.

MONSIEUR LEPIC — Non.

HONORINE. — Ni les menteuses.

MONSIEUR LEPIC, *toujours en s'éloignant*. — Non.

HONORINE. — Ni surtout les bigotes.

MONSIEUR LEPIC, *presque dans le jardin*. — Ah ! non !

HENRIETTE, *à Honorine*. — Voulez-vous boire quelque chose, ma vieille ?

HONORINE. — Ma foi, mademoiselle !...

MADAME LEPIC, *vexée et attirée par la lettre qui est sur la table... Sonnerie de cloche lointaine*. — Le premier coup de vêpres, Honorine !

HONORINE, *elle écoute par la cheminée*. — C'est vrai ! Oh ! j'ai le temps ! Le second coup ne sonne qu'à deux heures.

MADAME LEPIC. — C'est égal, ma vieille toquée ! Je ne vous conseille pas de vous mettre en retard.

HONORINE, *que le son de voix de Mme Lepic inquiète, à Henriette*. — Merci, ma bonne demoiselle !... Portez-vous bien, mesdames !
Elle sort plus vite qu'elle ne voudrait, poussée dehors par Mme Lepic.

SCÈNE III

MADAME LEPIC, HENRIETTE

Mme Lepic saisit la lettre.

HENRIETTE, *pour l'empêcher de lire*. — Papa l'a oubliée !

MADAME LEPIC. — Il l'a oubliée exprès. Depuis le temps que tu vis avec nous, tu devrais connaître toutes ses manies : quand il ne veut pas qu'on lise ses lettres, il les met dans sa poche. Quand il veut qu'on les lise, il les laisse traîner sur une table. Elle traîne, j'ai le droit de la lire. (*Elle lit.*) Henriette, mon Henriette ! Écoute.

Elle lit tout haut.

« Cher monsieur,

SINJORO LEPIKO. — Ne!

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu vi aŭdas, Honorino?

HONORINO. — Mi aŭdas kiel vi. Li ne ŝatas scivolulinojn.

SINJORO LEPIKO. — Ne.

HONORINO. — Nek mensogulinojn.

SINJORO LEPIKO, *ĉiam forirante*. — Ne.

HONORINO. — Precipe nek bigotinojn.

SINJORO LEPIKO, *preskaŭ al ĝardeno*. — Ha! Ne!

HENRIETO, *al Honorino*. — Ĉu vi volas trinki ion, mia kara maljunilino.

HONORINO. — Kial ne, fraŭlino!...

SINJORINO LEPIKO, *ofendita kaj allogata de la letero kiu kuŝas sur la tablo... Sono de malproksima sonorilo* — La unua vespra bato, Honorino!

HONORINO, *ŝi aŭskultas tra la kameno*. — Tio estas vero! Ho! Mi havas tempon! La dua bato sonas nur je la dua.

SINJORINO LEPIKO. — Tio estas egale, mia kadukulino! Mi ne konsilas al vi malfrui.

HONORINO, *maltrankvila pro la sono de la voĉo de s-ino Lepiko, al Henrieto*. — Dankon, mia bona fraŭlino!... Fartu bone, sinjorinoj! *Ŝi eliras pli rapide ol ŝi dezirus, forpuŝata de s-rino Lepiko.*

TRIA SCENO

SINJORINO LEPIKO, HENRIETO

S-rino Lepiko kaptas la leteron.

HENRIETO, *por malhelpi ŝin legi*. — Paĉjo forgesis ĝin!

SINJORINO LEPIKO. — Li vole forgesis ĝin. Vivante delonge kun ni, vi devus koni ĉiujn liajn maniojn: kiam li ne volas ke oni legu liajn leterojn, li enpoŝigas ilin. Kiam li volas ke oni legu ilin, li forlasas ilin sur la tablo. Ĝi estas forlasita, mi rajtas legi ĝin. (*Ŝi legas.*) Henrieto, kara Henrieto! Aŭskultu.

Ŝi laŭte legas.

"Kara sinjoro,

« Voulez-vous me permettre d'avancer la visite que je devais vous faire jeudi ? Un télégramme me rappelle à Nevers demain. Nous viendrons aujourd'hui, ma tante et moi, vers quatre heures, après les vêpres de ces dames.

« Ma tante est heureuse de vous demander plus tôt qu'il n'était convenu, la faveur d'un entretien, et je vous prie de croire, cher monsieur, à mes respectueuses sympathies. »

Signé : « PAUL ROLAND. »

M. Paul et sa tante seront ici à quatre heures. Ils parleront à ton père et nous serons fixés ce soir. Oh ! ma fille, que je suis contente ! D'abord, je n'aurais pas pu attendre jusqu'à jeudi. Je me minais. C'était mortel ! Oh ! ma chérie ! Dans trois heures, M. Paul aura fait officiellement demander ta main à ton père, et ton père aura dit oui.

HENRIETTE. — Ou non.

MADAME LEPIC. — Oui. Cette fois, ça y est, je le sens !

HENRIETTE. — Comme l'autre fois.

MADAME LEPIC — Si, si. Ton père a beau être un ours...

HENRIETTE. — Je t'en prie...

MADAME LEPIC. — Moi, je dis que c'est un ours ; toi, avec ton instruction, tu dis que c'est un misanthrope ; ça revient au même. Il a beau être ce qu'il est, il recevra la tante Bâche et M. Paul, j'imagine !

HENRIETTE. — Il les recevra, comment?

MADAME LEPIC. — Le plus mal possible, d'accord ; mais j'ai prévenu M. Paul; il ne se laissera pas intimider, lui, par l'attitude, les airs dédaigneux ou les calembours de ton père. M. Paul saura s'exprimer. C'est un homme, et tu seras Mme Paul Roland.

HENRIETTE. — Espérons-le.

MADAME LEPIC. — Tu y tiens?

HENRIETTE. — Je suis prête.

MADAME LEPIC. — Tu es sûre que M. Paul t'aime ?

HENRIETTE. — Il me l'a dit.

MADAME LEPIC. — À moi aussi. Et quoi de plus naturel ? Tu as une jolie dot.

HENRIETTE. — Combien, maman?

"Ĉu vi bonvolas permesi al mi fruigi la viziton kiun mi planis fari ĵaŭde? Telegramo devigas min reiri al Neverso morgaŭ. Ni venos hodiaŭ, mia onklino kaj mi, proksimume je la kvara, post la vespro de niaj sinjorinoj.

"Mia onklino estas feliĉa peti de vi, pli frue ol ni interkonsentis, favoron pri intervidiĝo, kaj bonvolu kredi, kara sinjoro, ke mi respekteme salutas vin.

Subskribo: "PAŬLO ROLANDO"

S-ro Paŭlo kaj sia onklino ĉeestos tie je la kvara horo. Ili parolos al via patro kaj ili informos nin ĉi-vespere. Ho! Mia filino, kiel kontenta mi estas! Unue, mi ne povus atendi ĝis ĵaŭdo. Mi estis plena de angoro. Estis mortige! Ho! Mia karulino! Post tri horoj, s-ro Paŭlo oficiale petos vian manon de via patro, kaj via patro jesos.

HENRIETO. — Aŭ ne.

SINJORINO LEPIKO. — Jes. Ĉi-foje, estos sukceso, mi sentas tion!

HENRIETO. — Kiel lastfoje.

SINJORINO LEPIKO. — Jes ja. Kvankam via patro estas sovaĝa kiel urso....

HENRIETO. — Mi petas vin...

SINJORINO LEPIKO. — Mi ja diras ke li estas urso; vi, bonedukita, vi diras ke li estas mizantropo; tio estas same. Kvankam li estas tiel kiel li estas, li akceptos onklinon Baŝon kaj s-ron Paŭlon, laŭ mi!

HENRIETO. — Kiel li akceptos ilin?

SINJORINO LEPIKO. — Kiel eble plej malbone, konsentite; sed mi avertis s-ron Paŭlon; via patro ne sukcesos timigi lin per sia sinteno, sia malestimema mieno aŭ per siaj vortludoj. S-ro Paŭlo scios kiel esprimiĝi. Li estas viro, kaj vi estos la edzino de Paŭlo Rolando.

HENRIETO. — Ni esperu.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu tio gravas por vi?

HENRIETO. — Mi estas preta.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu vi certas ke s-ro Paŭlo amas vin?

HENRIETO. — Li tion diris al mi.

SINJORINO LEPIKO. — Ankaŭ al mi. Tutnormale, ĉu ne? Vi havas allogan doton.

HENRIETO. — Kiom da, panjo?

MADAME LEPIC. — Est-ce que je sais? 40.000... 50.000 ! J'ai dit 50.000. Ce serait malheureux qu'avec notre fortune...

HENRIETTE. — Quelle fortune, maman?

MADAME LEPIC. — Celle qui est là, dans notre coffre-fort. Je l'ai encore vue l'autre jour ! Si tu crois que ton père me donne des chiffres exacts !... Il faut bien que j'en trouve, pour renseigner les marieurs. Et puis tu n'as pas qu'une belle dot. Tu es instruite. Tu es très bien. Inutile de faire la modeste avec ta mère... Enfin, tu n'es pas mal.

HENRIETTE. — Je ne proteste pas.

MADAME LEPIC. — Tu plais à M. Paul. Il te plaît. Il me plaît. Il plaira à M. Lepic.

HENRIETTE. — Ce n'est pas une raison.

MADAME LEPIC. — Alors, M. Lepic dira pourquoi... ou je me fâcherai...

HENRIETTE. — Ce sera terrible !

MADAME LEPIC, *piquée*. — Certainement... Je ne me mêle plus de rien.

HENRIETTE. — Si, si, maman, mêle-toi de tous mes mariages, c'est bien ton droit... et ton devoir. Et je ne demande pas mieux que de me marier ; mais tu te rappelles M. Fontaine, l'année dernière...

MADAME LEPIC — M. Fontaine n'avait ni les qualités, ni la situation, ni le prestige...

HENRIETTE. — Oh ! épargne-le... maintenant ! il est loin !

MADAME LEPIC. — Tu ne vas pas me soutenir que M. Fontaine valait M. Paul.

HENRIETTE. — Nous l'aurions épousé tout de même, tel qu'il était. Il ne me déplaisait pas.

MADAME LEPIC. — Il te plaisait moins que M. Paul.

HENRIETTE. — Je l'avoue. Il te plaisait naturellement.

MADAME LEPIC. — Pourquoi naturellement ?

HENRIETTE. — Parce que tu n'es pas regardante et qu'ils te plaisent tous.

MADAME LEPIC. — C'est à toi de les refuser, en définitive, non à moi.

HENRIETTE. — Oui, oui, maman. Je suis libre et papa aussi.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu mi scias? 40000... 50000 ! Mi diris 50000. Estus bedaŭrinde, kun nia riĉeco...

HENRIETO. — Kiu riĉeco, panjo?

SINJORINO LEPIKO. — Tiu-ĉi kiu estas tie, en nia kirasŝranko. Mi vidis ĝin ankoraŭ de nelonge! Se vi kredas ke via patro diras al mi ekzaktajn ciferojn!... Necesas ke mi imagu kelkajn, por informi svatistojn. Plue vi ne havas nur belan doton. Vi estas instruita. Vi estas tre valora. Ne ludu la modestulon fronte al via patrino... Fine, vi sufiĉe konvenas.

HENRIETO. — Mi ne protestas.

SINJORINO LEPIKO. — Vi plaĉas al s-ro Paŭlo. Li plaĉas al vi. Li plaĉas al mi. Li plaĉos al s-ro Lepiko.

HENRIETO. — Tio ne estas ĝusta rezono.

SINJORINO LEPIKO. — Tiam, s-ro Lepiko diros kial... aŭ mi koleriĝos....

HENRIETO. — Tio estos terura!

SINJORINO LEPIKO, *incitita*. — Certe... Mi ne plu enmiksiĝas en iun ajn aferon.

HENRIETO. — Jes ja, panjo, enmiksiĝu en ĉiujn miajn edziĝojn, tio estas ja via rajto... kaj via devo. Kaj mi petas nur tion, edziniĝi; sed vi memoras pri s-ro Fontano, lastjare...

SINJORINO LEPIKO. — S-ro Fontano havis nek la kvalitojn, nek la situacion, nek la prestiĝon...

HENRIETO. — Ho! Indulgu lin... nun! Li estas malproksime.

SINJORINO LEPIKO. — Vi ne pretendos ke s-ro Fontano egalvaloris s-ron Paŭlon.

HENRIETO. — Ni tamen edziniĝus kun li, kiel li estis. Li ne malplaĉis al mi.

SINJORINO LEPIKO. — Li plaĉis al vi malpli ol s-ro Paŭlo.

HENRIETO. — Mi konfesas tion. Li kompreneble plaĉis al vi.

SINJORINO LEPIKO. — Kial kompreneble?

HENRIETO. — Ĉar vi ne estas postulema kaj ĉiuj plaĉas al vi.

SINJORINO LEPIKO. — Estas vi kiu devus rifuzi ilin, finfine, ne mi.

HENRIETO. — Jes ja, panjo. Mi estas libera kaj ankaŭ paĉjo.

MADAME LEPIC. — Il ne va pourtant pas refuser tout le monde.

HENRIETTE. — Ce ne serait que le deuxième !

MADAME LEPIC. — Et sans donner de motifs... Je vois encore ce M. Fontaine, qui était en somme acceptable, quitter ton père après leur entretien, nous regarder longuement comme des bêtes curieuses, nous saluer à peine, prendre la porte et... on ne l'a jamais revu.

HENRIETTE. — Il avait déplu à mon père...

MADAME LEPIC. — Ou ton père lui avait déplu. M. Lepic n'a rien daigné dire et toi tu n'as rien demandé.

HENRIETTE. — C'était fini.

MADAME LEPIC. — Et pourquoi ? Mystère !

HENRIETTE, *rêveuse*. — Je cherche à deviner. Mon père n'est peut-être pas partisan du mariage.

MADAME LEPIC. — Je te remercie !... C'est ça qui te pendait au bout de la langue?

HENRIETTE. — Oh ! maman !

MADAME LEPIC — Tu as de l'esprit, sauf quand ton père est là. Tu ne débaîlles pas devant lui. Prends garde qu'il ne reçoive ton M. Roland comme il a reçu ton M. Fontaine.

HENRIETTE. — Je le crains et je voulais dire que, peut-être, mon mariage lui est indifférent.

MADAME LEPIC. — Oh ! tu me révoltes. Ton père ne t'aime pas comme je t'aime, aucun père n'aime comme une mère, nous le savons ; mais le père le plus dénaturé tient à marier sa fille.

HENRIETTE. — Ne serait-ce que pour se débarrasser d'elle.

MADAME LEPIC. — Dirait-on pas que tu as une tache !

HENRIETTE. — Quelle tache?

MADAME LEPIC — Ah ! si tu prends tout ce que je dis de travers.

HENRIETTE. — Je m'énerve.

MADAME LEPIC — C'est l'émotion des mariages. Calmons-nous, ma pauvre fille, je te jure que ce mariage réussira. S'il venait à manquer, moi qui suis déjà la plus malheureuse des femmes, je serais la plus malheureuse

SINJORINO LEPIKO. — Li tamen ne rifuzos ĉiujn.

HENRIETO. — Tiu estus nur la dua!

SINJORINO LEPIKO. — Kaj sen doni motivojn... Mi ankoraŭ vidas tiun s-ron Fontanon, kiu estis finfine akceptebla, lasi vian patron post ilia interparolado, longe rigardi nin kiel strangaj bestoj, apenaŭ adiaŭi nin, eliri kaj... oni neniam revidis lin.

HENRIETO. — Li malplaĉis al mia patro...

SINJORINO LEPIKO. — Aŭ via patro malplaĉis al li. S-ro Lepiko eĉ ne unu vorton diris kaj vi nenion demandis.

HENRIETO. — Tio estis finita.

SINJORINO LEPIKO. — Kaj kial? Mistero!

HENRIETO, *revema*. — Mi provas diveni. Mia patro eble ne estas adepto de edzeco.

SINJORINO LEPIKO. — Mi dankas vin!... Ĉu estis tio kio pendis je via lango?

HENRIETO. — Ho! Panjo!

SINJORINO LEPIKO. — Vi estas sprita, krom kiam via patro ĉeestas. Vi tute ne malfermas la buŝon fronte al li. Gardu vin ke li ne akceptu vian s-ron Rolandon kiel li akceptis vian s-ron Fontanon.

HENRIETO. — Mi tion timas kaj mi volis diri ke, eble, mia edziĝo estas al li egala.

SINJORINO LEPIKO. — Ho! Vi indignigas min. Via patro ne amas vin kiel mi amas vin, neniu ajn patro amas kiel patrino, ni tion scias; sed eĉ la patro la plej malplena de familiaj sentoj absolute deziras edzinigi sian filinon.

HENRIETO. — Almenaŭ por liberiĝi de ŝi.

SINJORINO LEPIKO. — Oni dirus ke vi havas mankon!

HENRIETO. — Kia manko?

SINJORINO LEPIKO. — Ha! Se vi miskomprenas ĉion kion mi diras.

HENRIETO. — Mi nervoziĝas.

SINJORINO LEPIKO. — Estas la edzidĝa emocio. Ni trankviliĝu, mia kompatinda filino, mi ĵuras al vi ke tiu edziĝo sukcesos. Se ĝi ne okazus, mi kiu jam estas la plej malfeliĉa el la virinoj, iĝus la plej malfeliĉa el la

des mères.

HENRIETTE. — Ce serait complet. Il ne te manquerait plus rien. Ne te désole donc pas, ma pauvre maman, puisque, cette fois, ça y est. Tu vois, je ris !

MADAME LEPIC. — Oui, tu ris comme un chien qui a le nez pris dans une porte ! Ris mieux que ça. — À la bonne heure ! Et puis, sois adroite. Une vraie femme doit toujours céder, pallier, composer.

HENRIETTE. — À propos de quoi, maman ?

MADAME LEPIC. — À propos de tout. Rappelle-toi ce que dit M. le curé sur les petits mensonges nécessaires, qui atténuent; ainsi, par exemple, ton père déteste les curés; eh bien, si ça le prend, écoute-le un peu, pas trop, une minute. C'est dur ! Qu'est-ce que ça te fait? Veux-tu épouser M. Paul Roland, oui ou non?

HENRIETTE. — Oui, maman, tu as raison ! Je veux me marier, il faut que je me marie !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE, *toilette des dimanches. Un petit livre de messe à la main.* — Qu'est-ce que vous avez ?

MADAME LEPIC, *encore désolée.* — Nous sommes dans la joie !

MADELEINE. — Ah ! oui !

MADAME LEPIC. — M. Paul et sa tante, Mme Bâche, viendront, à quatre heures, demander à M. Lepic la main d'Henriette.

MADELEINE, *gaie.* — M. Paul Roland? Vrai ?

MADAME LEPIC. — Il nous a prévenus par cette lettre. Lis, tu peux lire. M. Lepic est enchanté !

MADELEINE, *à Henriette.* — Veinarde !... Oh ! quelle bonne nouvelle ! Ça me met en joie aussi, comme demoiselle d'honneur. (*À Henriette.*) Tu me gardes toujours, hein?

HENRIETTE. — Tu es indispensable. Tu seras la demoiselle d'honneur de tous mes projets de mariage !

MADELEINE. — Comme si tu coiffais sainte Catherine ? tu n'as pas vingt ans ! Je passais vous prendre pour aller aux vêpres; vous ne venez pas ?

MADAME LEPIC. — Oh ! si ! Manquer les vêpres aujourd'hui ? Mais nous ne resterons pas au salut, pour être sûrement de retour à l'arrivée de

patrinoj.

HENRIETO. — Tio estus kompleta. Nenio plu mankus al vi. Do ne afliktiĝu, mia kompatinda panjo, ĉar ĉi-foje, estas en ordo. Vi vidu mi ridas!

SINJORINO LEPIKO. — Jes, vi ridas kiel hundo kiu havas nazon pinĉita en la pordo! Ridu pli bone ol tio. — Bonege! Kaj, estu lerta. Vera virino devas ĉiam cedi, ŝajnrimedi, kombini.

HENRIETO. — Pri kio, panjo?

SINJORINO LEPIKO. — Pri ĉio. Memoru tion kion diras s-ro pastro pri necesaj mensogetoj, kiuj faciligas; tiel, ekzemple, via patro malamas pastrojn; do, se tio okazas al li, auskultu lin iomete, ne tro, unu minuton. Tio estas malfacile! Kion tio faras al vi! Ĉu vi volas edziniĝi kun s-ro Paŭlo Rolando, jes aŭ ne?

HENRIETO. — Jes, panjo, vi pravas! Mi volas edziniĝi, necesas ke mi edziniĝu!

KVARA SCENO

LA SAMAJ, MAGDALENO

MAGDALENO, *festvestita. Mesa libreto ĉe la mano.* — Kio okazas al vi?

SINJORINO LEPIKO, *ankoraŭ malĝoja.* — Ni ĝojas!

MAGDALENO. — Ha! Jes!

SINJORINO LEPIKO. — S-ro Paŭlo kaj lia onklino, s-ro Baŝo, venos, je la kvara, peti al s-ro Lepiko la manon de Henrieto.

MAGDALENO, *gaja.* — Ĉu s-ro Paŭlo Rolando? Ĉu vere?

SINJORINO LEPIKO. — Li avertis nin per tiu letero. Legu, vi povas legi. S-ro Lepiko estas ravita!

MAGDALENO, *al Henrieto.* — Bonŝanculino! Ho! Kia bona novaĵo! Tio ankaŭ ĝojigas min, kiel honorknabino (*Al Henrieto.*) Ĉu vi plu konservas min, ĉu?

HENRIETO. — Vi estas nepra. Vi estos la honorknabino por ĉiuj miaj edziĝaj planoj!

MAGDALENO. — Kvazaŭ vi estus maljuna fraŭlino, ĉu? Vi eĉ ne estas dudekjara! Mi venis por akompani vin al vespro; ĉu vi ne venos?

SINJORINO LEPIKO. — Jes ja! Ĉu ne ĉeesti vespron, hodiaŭ? Sed ni ne restos dum la saluto, por certe esti hejme por la alveno de s-ro Paŭlo kaj lia

M. Paul et de sa tante.

MADELEINE. — Comme nous bavarderons à l'église !

MADAME LEPIC. — Commencez tout de suite, mes filles. Je vais préparer un bon goûter de quatre heures et je vous rejoins.

SCÈNE V

HENRIETTE, MADELEINE

MADELEINE, *au cou d'Henriette*. — Que je te félicite et que je t'embrasse ! M. Paul Roland est très bien.

HENRIETTE. — Tu trouves ?

MADELEINE. — Très, très bien. J'en voudrais un comme lui.

HENRIETTE. — Tu me fais plaisir.

MADELEINE. — Avec des yeux plus grands.

HENRIETTE. — Si tu y tiens.

MADELEINE. — Ça ne te contrarie pas ?

HENRIETTE. — Moi-même, je les trouve un peu petits.

MADELEINE. — Ce n'est qu'un détail. Et puis, M. Paul Roland a une belle position. Tout le monde le sait. Il va faire une demande officielle pour la forme. Il t'aime ?

HENRIETTE. — Je crois.

MADELEINE. — Et tu l'aimes ?

HENRIETTE. — Oui, mais je n'ose pas trop me lancer.

MADELEINE. — M. Lepic et lui sont déjà d'accord ?

HENRIETTE. — Papa n'a encore rien dit à personne.

MADELEINE. — Même à toi ? Tu n'as pas causé avec lui ?

HENRIETTE. — Est-ce que je cause avec papa ?

MADELEINE. — M. Lepic et moi, nous causons. Nous sommes une paire d'amis intimes.

HENRIETTE. — Tu n'es pas sa fille !

MADELEINE. — Je suis la fille de papa. Mais j'ai des causeries sérieuses avec papa.

HENRIETTE. — Ton papa n'est pas marié avec maman.

onklino.

MAGDALENO. — Kiel ni babilos en la preĝejo!

SINJORINO LEPIKO. — Komencu tuj, miaj fraŭlinoj. Mi preparos bongustan manĝeton por la kvara horo kaj mi retrovos vin.

KVINA SCENO

HENRIETO, MAGDALENO

MAGDALENO, *ĉe la kolo de Henrieto*. — Ke mi gratulu vin kaj ke mi kisu vin! S-ro Paŭlo Rolando estas valorega.

HENRIETO. — Ĉu vi opinias?

MAGDALENO. — Tre valorega. Mi dezirus unu kiel li.

HENRIETO. — Vi plezurigas min.

MAGDALENO. — Kun pli grandaj okuloj.

HENRIETO. — Se vi volas.

MAGDALENO. — Ĉu tio ne ĉagrenas vin?

HENRIETO. — Ankaŭ mi trovas ilin iomete malgrandaj.

MAGDALENO. — Tio estas nur detalo. Kaj krome, s-ro Paŭlo Rolando havas belan situacion. Ĉiuj tion scias. Li faros oficialan peton por la formo. Ĉu li amas vin?

HENRIETO. — Mi kredas.

MAGDALENO. — Kaj ĉu vi amas lin?

HENRIETO. — Jes, sed mi ne tro kuraĝas iniciati.

MAGDALENO. — Ĉu s-ro Lepiko kaj li jam interkonsentas?

HENRIETO. — Paĉjo ankoraŭ nenion diris al iu.

MAGDALENO. — Ĉu eĉ ne al vi? Ĉu vi ne parolis kun li?

HENRIETO. — Ĉu mi parolas kun paĉjo?

MAGDALENO. — S-ro Lepiko kaj mi ja parolas. Ni estas paro de intimaj amikoj.

HENRIETO. — Vi ne estas lia filino!

MAGDALENO. — Mi estas la filino de paĉjo. Sed mi havas seriozajn paroladojn kun paĉjo.

HENRIETO. — Via patro ne edziĝis kun mia panjo.

MADELEINE. — Ah ! non !

HENRIETTE. — Tout est là, Madeleine. À chacun sa famille, et tu le sais bien.

MADELEINE. — Je sais que dans la tienne, il fait plutôt froid, mais il me semble que, pour un cas aussi grave que ton mariage, on se dégèle.

HENRIETTE. — Écoute, ma chérie, M. Paul m'écrit de temps en temps. Or, chaque lettre que je reçois, je la montre à papa. Il ne la regarde même pas !

MADELEINE. — Eh bien ! après ? M. Lepic pense que les lettres de M. Paul sont à toi seule.

HENRIETTE. — C'est la même chose pour mes réponses. Je les lui offre à lire ; il ne les regarde pas.

MADELEINE. — Je trouve ça très délicat. M. Lepic vous laisse écrire librement. Moi, je ne montrerai mes lettres à personne. Tu ne peux pas reprocher à ton père sa discrétion.

HENRIETTE. — Je lui reproche de ne pas s'apercevoir de mes efforts, de me paralyser, de me faire peur. Oh ! et puis, je ne lui reproche rien.

MADELEINE. — Oui, tu me répètes souvent que tu as peur de ton père. Comme c'est drôle !

HENRIETTE. — Depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vis dans cette maison, au milieu des miens, entre mon père, qui n'aime que la franchise, et ma mère, qui s'en passe volontiers, je ne fais qu'avoir peur. J'ai peur de tout, j'ai peur de lui, j'ai peur...

MADELEINE. — De ta mère?

HENRIETTE. — Oh ! non. Mais à chaque instant, j'ai peur pour elle ! Si tu savais, Madeleine, comme il est facile à une femme d'être insupportable à son mari ! Alors j'ai peur de moi, peur de mon mariage, de l'avenir, de la femme que je serai.

MADELEINE. — Tu as peur d'être une femme insupportable à M. Paul?

HENRIETTE. — Je ne suis pas sûre de rendre mon mari heureux.

MADELEINE. — Qu'il te rende heureuse d'abord ! On s'occupera de lui après.

HENRIETTE. — Je ressemble beaucoup à ma mère.

MADELEINE. — Quoi de plus naturel ?

HENRIETTE. — Je m'entends !

MAGDALENO. — Ha! Ne!

HENRIETO. — Ĉio estas tie, Magdaleno. Al ĉiu sia propra familio, kaj vi tion bone scias.

MAGDALENO. — Mi scias ke en la via, estas pliĝuste malvarme, sed ŝajnas al mi ke, por tiel grava okazaĵo kiel via edziĝo, oni malfrostiĝu.

HENRIETO. — Aŭskultu, kara mia, s-ro Paŭlo skribas al mi de tempo al tempo. Nu, ĉiun leteron kiun mi ricevas, mi montras al paĉjo. Li eĉ ne rigardas ĝin!

MAGDALENO. — Do, ĉu... kaj poste? S-ro Lepiko pensas ke la leteroj de s-ro Paŭlo apartenas nur al vi.

HENRIETO. — Estas same por miaj respondoj. Mi ilin proponas al li legi; li ne rigardas ilin.

MAGDALENO. — Mi opinias tion tre delikata. S-ro Lepiko permesas al vi libere skribi. Mi ja montros miajn leterojn al neniuj. Vi ne povas riproĉi al via patro lian diskretecon.

HENRIETO. — Mi riproĉas al li ke li ne rimarkas miajn klopodojn, paralizas min, timigas min. Ho! Kaj fine, mi al li riproĉas nenion.

MAGDALENO. — Jes, vi ofte ripetas al mi ke vi timas pri via patro. Kiel strange!

HENRIETO. — De mia eliro el lernejpensiono, de kvar jaroj de kiam mi vivas en tiu hejmo, meze de miaj proksimuloj, inter mia patro kiu nur ŝatas sincerecon, kaj mia patrino kiu volonte vivas sen, mi nur timas. Mi timas pri ĉio, mi timas pri li, mi timas...

MAGDALENO. — Ĉu pri via patrino?

HENRIETO. — Ho! Ne. Sed ĉiumomente, mi timas por ŝi! Se vi scius, Magdaleno, kiel estas facile por virino esti neeltenebla por sia edzo! Tiam mi timas pri mi, timas pri mia edzeco, pri la venonto, pri la virino kiu mi estos.

MAGDALENO. — Ĉu vi timas esti neeltenebla edzino por s-ro Paŭlo?

HENRIETO. — Mi ne certas ke mi feliĉigos mian edzon.

MAGDALENO. — Ke li unue feliĉigu vin! Oni prizorgos lin poste.

HENRIETO. — Mi multe similas mian patrinon.

MAGDALENO. — Nenio pli natura, ĉu?

HENRIETO. — Mi komprenas min!

MADELEINE. — Va mettre ton chapeau et allons aux vêpres, ça te distraira.

HENRIETTE. — Ça ne me fait plus aucun bien. Tu sais si j'aime M. le curé, si j'ai en lui une confiance absolue. Eh bien ! elle se trouble, et à l'église, depuis quelques jours, je prie machinalement ; je ne prie plus, je rêve, je pense à des actes de foi que les hommes ne peuvent ou ne veulent pas comprendre.

MADELEINE. — Ils pourraient. Ils ne veulent pas. C'est des choses de femmes et de curé, ça ne regarde pas les hommes.

HENRIETTE. — Pourquoi, Madeleine?

MADELEINE. — Ça leur est égal ; mon père, lui, s'en moque !

HENRIETTE. — Le mien, non.

MADELEINE. — Il a pourtant une forte tête, ton père !

HENRIETTE. — C'est peut-être là le malheur !

MADELEINE. — Henriette, tu avais trop de prix à la pension ! Veux-tu un conseil de ta petite amie ? Tu sais si papa est tendre pour moi. Eh bien ! je vais te faire une confidence qui t'étonnera : il lui arrive, comme aux autres, de boudier.

HENRIETTE, *ironique*. — Oh ! c'est grave !

MADELEINE. — Ça me fait souffrir ; il n'y a pas que toi de sensible ! Mais dès que je m'aperçois qu'il boude, je ne compte ni une ni deux, je saute à son cou, et j'y reste pendue, jusqu'à ce qu'il déboude, et ce n'est pas long !...

HENRIETTE. — Sauter au cou de papa !

MADELEINE, — Tu verras l'effet que ça fait !

HENRIETTE. — Au cou de papa ! Madeleine !

MADELEINE. — Eh bien ! quoi, ce n'est pas le clocher !

HENRIETTE. — J'aimerais mieux sauter dans la rivière.

MADELEINE. — Il est grand temps que tu te maries !... Tu ne peux pas, si ça te gêne de bondir, t'approcher, tendre ta joue à ton père et lui dire, câline : Papa, ça me ferait plaisir d'épouser M. Paul Roland. Tu ne pourrais pas? (*M. Lepic paraît.*) Veux-tu que je te montre?

HENRIETTE. — Je vais mettre mon chapeau.

Elle se sauve.

MAGDALENO. — Iru meti vian ĉapelon kaj ni iru al vespro, tio distros vin.

HENRIETO. — Tio ne plu faras al mi iun ajn bonon. Vi scias kiel mi amas s-ro pastro, kiel mi absolute fidas lin. Nu, mia fido nebuliĝas, kaj en la preĝejo, de kelkaj tagoj, mi maŝine preĝas; mi ne plu preĝas, mi revaĉas, mi pensas pri fidaktoj kiujn la viroj ne povas aŭ ne volas kompreni.

MAGDALENO. — Ili povus. Ili ne volas. Tio estas virinaj kaj pastraj aferoj, tio ne koncernas la virojn.

HENRIETO. — Kial Magdaleno?

MAGDALENO. — Tio estas al ili tutegala. Mia patro, li, prifajfas tion!

HENRIETO. — La mia, ne.

MAGDALENO. — Li tamen havas malmolan kapon, via patro!

HENRIETO. — Eble estas tie la malfeliĉo!

MAGDALENO. — Henrieto, vi ricevis tro da premioj kiam vi estis en lernpensiono! Ĉu vi volas konsilon de via kara amikino? Vi scias kiel paĉjo estas por mi tenera. Nu! mi faros al vi konfidencon kiu mirigos vin: okazas ke li, kiel aliaj, paŭtas.

HENRIETO, *ironia*. — Ho! Tio estas grava!

MAGDALENO. — Tio suferigas min. Ne estas nur vi sentema! Sed ekde kiam mi vidas lin paŭti, mi kalkulas nek unu nek du, mi saltas al lia kolo, kaj al ĝi pendadas, ĝis kiam li malpaŭtas, kaj tio ne estas longa!...

HENRIETO. — Salti al la kolo de paĉjo!

MAGDALENO. — Vi vidus la rezulton!

HENRIETO. — Al la kolo de paĉjo! Magdaleno!

MAGDALENO. — Jes ja ! Kion! Tio ne estas la kampanilo!

HENRIETO. — Mi preferus salti en la riveron!

MAGDALENO. — Estas larĝe tempo ke vi edziniĝu!... Ĉu vi ne povas, se salti ĝenas vin, alproksimiĝi, oferi vian vangon al via patro, kaj diri al li, kaĵolanta : Paĉjo, plezurigus min, edziniĝi kun s-ro Paŭlo Rolando. Ĉu vi ne povus? (*S-ro Lepiko aperas.*) Ĉu vi deziras ke mi montru al vi ?

HENRIETO. — Mi iras meti mian ĉapelon.

Ŝi forfuĝas.

SCÈNE VI

MADELEINE, MONSIEUR LEPIC

MONSIEUR LEPIC. — Te voilà, toi ?

MADELEINE. — Oui, bonjour, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Bonjour, Madeleine !

MADELEINE. — Ça va bien ?

MONSIEUR LEPIC. — Ça va comme les vieux.

MADELEINE. — Vous êtes encore jeune.

MONSIEUR LEPIC — Pas tant que toi.

MADELEINE. — Chacun son tour !

MONSIEUR LEPIC. — Et pas si joli !

MADELEINE. — Je suis donc jolie ?

MONSIEUR LEPIC — Je ne te le répéterai pas.

MADELEINE. — Ah ! j'ai mis ma belle robe bleue du dimanche.

MONSIEUR LEPIC. — Elle te va bien. Ce n'était pas pour venir me voir.

MADELEINE. — Si, après la messe.

MONSIEUR LEPIC. — Tu y est allée ?

MADELEINE. — Je ne la manque jamais.

MONSIEUR LEPIC. — Et tu l'as vu ?

MADELEINE. — Qui ça ?

MONSIEUR LEPIC. — M. le curé !

MADELEINE. — Oui.

MONSIEUR LEPIC. — Il était à la messe ?

MADELEINE. — Ça vous étonne ?

MONSIEUR LEPIC. — De lui non. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

MADELEINE. — Il m'a dit: *Pax vobiscum!* En latin.

MONSIEUR LEPIC. — Il ne sait donc pas le français ?

MADELEINE. — Et je le reverrai tout à l'heure, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC. — Il y va aussi ?

SCENO VI

MAGDALENO, SINJORO LEPIKO

SINJORO LEPIKO. — Jen ĉu vi ?

MAGDALENO. — Jes, bonan tagon, sinjoro Lepiko.

SINJORO LEPIKO. — Bonan tagon, Magdaleno !

MAGDALENO. — Ĉu bone ?

SINJORO LEPIKO. — Mi fartas kiel aĝuloj.

MAGDALENO. — Vi estas ankoraŭ juna.

SINJORO LEPIKO. — Ne tiom kiom vi.

MAGDALENO. — Ĉiu laŭvice.

SINJORO LEPIKO. — Kaj ne tiel beleta !

MAGDALENO. — Ĉu mi do estas beleta ?

SINJORO LEPIKO. — Mi ne ripetos tion al vi.

MAGDALENO. — Ha ! Mi metis mian belan bluan dimanĉan robon.

SINJORO LEPIKO. — Ĝi belaspektas sur vi. Tio ne estis por viziti min.

MAGDALENO. — Jes, post la meso.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ĉeestis ?

MAGDALENO. — Mi neniam mankas ĝin.

SINJORO LEPIKO. — Kaj ĉu vi vidis lin ?

MAGDALENO. — Kiu ?

SINJORO LEPIKO. — S-ro pastro !

MAGDALENO. — Jes.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu li ĉeestis la meson ?

MAGDALENO. — Ĉu tio mirigas vin ?

SINJORO LEPIKO. — De li, ne. Kion li diris al vi ?

MAGDALENO. — Li diris al mi: *Pax vobiscum!* Latine.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu li do ne scias la francan ?

MAGDALENO. — Kaj mi revidos lin, baldaŭ, dum la vespro.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu li ankaŭ ĉeestos ?

MADELEINE. — Il fait son métier. Qu'est-ce que je lui dirai de votre part?

MONSIEUR LEPIC. — Ce que tu voudras: fichez-nous la paix, en français.

MADELEINE. — Oh, vilain! Faudra t-il lui annoncer la grande nouvelle?

MONSIEUR LEPIC. — Tu en connais une?

MADELEINE. — Oui, vous voulez la savoir?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'y tiens pas.

MADELEINE. — Je vous la dis tout de même. M. Paul Roland va venir aujourd'hui, à quatre heures, avec sa tante, Mme Bâche. Il vous demandera la main de mon amie Henriette, et vous la lui accorderez. Voilà !

MONSIEUR LEPIC. — C'est intéressant.

MADELEINE. — Je suis bien renseignée ?

MONSIEUR LEPIC — Tu en as l'air.

MADELEINE. — N'est-ce pas que vous direz : oui? N'est-ce pas? Qui ne dit rien, consent.

MONSIEUR LEPIC. — Qui ne dit rien, ne dit rien.

MADELEINE. — Répondez gentiment.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que tu me conseilles ?

MADELEINE. — Oh ! comme c'est fort ! Bien sûr, ça ne me regarde pas.

MONSIEUR LEPIC. — On ne le dirait guère.

MADELEINE. — Si, ça me regarde! Henriette n'est-elle pas ma grande amie? la seule. Après son mariage, le mien! qu'elle se dépêche ! Vous direz oui, hein! sans vous faire prier. Il ne veut pas répondre... (*Elle lui touche le front.*) Oh! qu'est-ce qu'il y a là?

MONSIEUR LEPIC. — Un os, l'os du front.

MADELEINE. — Dites oui, je vous en prie.

MONSIEUR LEPIC — Ce n'est pas moi, un homme, qu'il faut prier, c'est...

Il désigne le ciel du doigt.

MADELEINE. — Dieu! Je le prie chaque jour! Dites oui, et vous aurez la meilleure place dans mes autres prières.

MAGDALENO. — Li faras sian profesion. Kion mi diros de vi al li ?

SINJORO LEPIKO. — Tion kion vi dezoros: lasu al ni pacon, en la franca.

MAGDALENO. — Ho, maliculo! Ĉu necesos anonci al li la grandan novaĵon?

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi konas iun?

MAGDALENO. — Jes, ĉu vi volas koni ĝin?

SINJORO LEPIKO. — Mi ne tro deziras tion.

MAGDALENO. — Tamen mi diras al vi tion. S-ro Paŭlo Rolando venos hodiaŭ, je la kvara, kun sia onklino, s-ino Baŝo. Li petos de vi la manon de mia amikino Henrieto, kaj vi koncedos ĝin al li. Jen!

SINJORO LEPIKO. — Tio estas interesa.

MAGDALENO. — Ĉu mi estas bone informita?

SINJORO LEPIKO. — Ŝajnas al mi ke jes.

MAGDALENO. — Ĉu ne vi diros: jes? Ĉu ne? Kiu nenion diras, jesas.

SINJORO LEPIKO. — Kiu nenion diras, diras nenion.

MAGDALENO. — Afable respondu.

SINJORO LEPIKO. — Kion vi konsilas al mi?

MAGDALENO. — Ho! Vi troigas! Kompreneble, tio ne koncernas min.

SINJORO LEPIKO. — Oni tion ne dirus.

MAGDALENO. — Jes ja, tio koncernas min! Ĉu Henrieto ne estas mia granda amikino? La nura. Post ŝia edziniĝo, mia! Ke ŝi rapidu! Vi jesos, ĉu? Sen esti petata. Li ne volas respondi... (*Ŝi tuŝas lian frunton.*) Ho! Kio estas tie?

SINJORO LEPIKO. — Osto, la frunta ostoj.

MAGDALENO. — Jesu, mi petas vin.

SINJORO LEPIKO. — Ne min, homon, vi devas peti, sed...

Li montras ĉielon per fingro.

MAGDALENO. — Dio! Mi petas lin ĉiutage! Jesu, kaj vi havos la plej bonan lokon en miaj aliaj preĝoj.

Elle désigne son livre.

MONSIEUR LEPIC. — La meilleure, et ton amoureux ? — Qu'est-ce que c'est que ça ?

MADELEINE. — Je n'ai pas d'amoureux. Je n'ai que votre Félix, il ne compte pas ! — Ça, c'est mon livre.

MONSIEUR LEPIC. — Un roman ?

MADELEINE. — Mon livre de prières. J'aurai un vrai amoureux, quand ce sera mon tour.

MONSIEUR LEPIC. — Dépêche-toi.

MADELEINE. — Quand Henriette sera mariée, dès le lendemain, je vous le promets.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a déjà peut-être là-dedans sa photographie !

MADELEINE, *offrant le livre.* — Voyez, je vous le prête. Ouvrez, cherchez !

MONSIEUR LEPIC. — Ton livre ! Je le connais mieux que toi.

MADELEINE. — Un fameux !

MONSIEUR LEPIC. — Veux-tu parier ?

MADELEINE. — Vous n'en réciteriez pas une ligne.

MONSIEUR LEPIC. — Deux.

MADELEINE. — Allons !

MONSIEUR LEPIC. —
« Faux témoignage ne diras
« Ni mentiras aucunement. »

MADELEINE. — Très bien, après ?

MONSIEUR LEPIC. — Continue, toi. (*Madeleine cherche.*) Tu ne te rappelles plus ?

MADELEINE, *reprend le livre.* — Ma foi non.
« L'œuvre de chair ne désireras
« Qu'en mariage seulement. »

MONSIEUR LEPIC - Eh bien ?

MADELEINE. — Eh bien, quoi ?

Ŝi montras sian libron.

SINJORO LEPIKO. — La plej bonan, kaj via amanto, ĉu ? — Kio estas tio ?

MAGDALENO. — Mi ne havas amanton. Mi nur havas vian Felikson, lin mi ne kalkulas ! — Tio ? Tio estas mia libro.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu romano ?

MAGDALENO. — Mia preĝlibro. Mi havos veran amanton, kiam estos mia vico.

SINJORO LEPIKO. — Rapidu.

MAGDALENO. — Kiam Henrieto estos edzino, ek de la morgaŭo, mi promesas al vi.

SINJORO LEPIKO. — Eble jam estas en tiu lia fotografio !

MAGDALENO, *donante la libron.* — Vidu, mi pruntedonas ĝin al vi. Malfermu, serĉu !

SINJORO LEPIKO. — Vian libron ! Mi konas ĝin pli bone ol vi.

MAGDALENO. — Famega !

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi volas veti ?

MAGDALENO. — Vi de ĝi eĉ ne unu linion recitus.

SINJORO LEPIKO. — Du.

MAGDALENO. — Iru pli !

SINJORO LEPIKO. —

"Falsa atesto ne diru

"Nek iam mensogu.

MAGDALENO. — Tre bone, kaj poste ?

SINJORO LEPIKO. — Daŭrigu vi. (*Magdaleno serĉas.*) Ĉu vi ne plu memoras ?

MAGDALENO, *reprenas la libron.* — Verdire ne.

"Intiman korprilaton deziru

"Nur en la edziĝeco.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu do ?

MAGDALENO. — Ĉu do, kion ?

MONSIEUR LEPIC. — Tu as compris?

MADELEINE, *gênée*. — Un peu.

MONSIEUR LEPIC. — M. le curé t'explique?

MADELEINE. — Sans insister.

MONSIEUR LEPIC. — C'est pourtant raide !

MADELEINE. — Vous choisissez exprès !

MONSIEUR LEPIC *reprend le livre*. — Il y en a d'autres :
« Luxurieux point ne seras... »

MADELEINE. — Assez ! Assez ! Élève Lepic ! Vous savez encore votre catéchisme.

MONSIEUR LEPIC. — Pourquoi rougis-tu?

MADELEINE. — Parce que vous êtes méchant, et que vous me faites de la peine !

MONSIEUR LEPIC. — Pauvre petite ? Ça pourrait être un si beau livre ! Tu ne feras pas mal de lire quelques poètes, pour te purifier.

MADELEINE. — J'en lirai avec Henriette, quand nous serons mariées.

MONSIEUR LEPIC. — Trop tard !

MADELEINE. — Nous nous rattraperons. Au revoir... Malgré vos malices de païen, je vous aime bien.

MONSIEUR LEPIC. — Moi aussi.

MADELEINE. — Oh ! vous, vous m'adorez !

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! oh !

MADELEINE. — C'est vous qui me l'avez dit.

MONSIEUR LEPIC. — Tu m'étonnes. Je ne me sers pas de ce mot-là aussi facilement que tes écrivains.

MADELEINE. — Vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez ?

MONSIEUR LEPIC. — Ça, c'est possible.

MADELEINE. — Vous me détestez, alors?

MONSIEUR LEPIC. — Comme tu raisones bien !

MADELEINE. — Vous n'aimez personne?

MONSIEUR LEPIC. — Mais si.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi komprenis?

MAGDALENO, *ĝenata*. — Iomete.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu s-ro pastro klarigas al vi?

MAGDALENO. — Sen insisti.

SINJORO LEPIKO. — Tio estas tamen neakceptebla!

MAGDALENO. — Vi elektas intence!

SINJORO LEPIKO *reprenas la libron*. — Estas aliaj :
"Ne estu voluptamema..."

MAGDALENO. — Sufiĉas! Sufiĉas! Lernanto Lepiko! Vi ankoraŭ scias vian kateĥismon.

SINJORO LEPIKO. — Kial vi ruĝiĝas?

MAGDALENO. — Ĉar vi estas malbona kaj vi ĉagrenas min!

SINJORO LEPIKO. — Kompatinda etulino! Tio povus esti tiel bela libro! Utilus al vi legi kelkajn poetojn por pekliberiĝi.

MAGDALENO. — Mi legos ilin kun Henrieto kiam ni estos edzinoj.

SINJORO LEPIKO. — Tro malfrue!

MAGDALENO. — Ni kompensas la malfruon. Ĝis revido... Malgraŭ viaj spritaĉaĵoj de pagano, mi ŝatas vin.

SINJORO LEPIKO. — Ankaŭ mi.

MAGDALENO. — Ho vi! Vi amegas min!

SINJORO LEPIKO. — Ho! Ho!

MAGDALENO. — Estas vi kiu tion diris al mi.

SINJORO LEPIKO. — Vi mirigas min. Mi ne uzas tiun vorton tiel facile kiel viaj beletristoj.

MAGDALENO. — Ĉu vi ne diris al mi ke vi amas min ?

SINJORO LEPIKO. — Tio, jes, eblas.

MAGDALENO. — Ĉu vi do malamas min?

SINJORO LEPIKO. — Kiel bone vi rezonas!

MAGDALENO. — Ĉu nenium vi amas?

SINJORO LEPIKO. — Sed jes!

MADELEINE. — Qui donc?

MONSIEUR LEPIC, *gaiement*. — Ma petite amie.

MADELEINE. — Vous en avez une?

MONSIEUR LEPIC. — Tiens !...

MADELEINE. — À votre âge !

MONSIEUR LEPIC. — Elle est si jeune, que ça compense.

MADELEINE, *très curieuse*. — Comment s'appelle-t-elle? Son petit nom?

MONSIEUR LEPIC. — Madeleine.

MADELEINE. — Comme moi. Et son nom de famille ?

MONSIEUR LEPIC — Bertier.

MADELEINE. — Madeleine Bertier, moi !

MONSIEUR LEPIC. — Dame !

MADELEINE. — Oh ! quelle farce ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je croyais que vous parliez d'une autre, je pensais à une vraie.

MONSIEUR LEPIC. — Tu ne penses qu'au mal !

MADELEINE. — Bien sûr qu'on s'aime tous deux, et je vous répète que je vous aime beaucoup.

MONSIEUR LEPIC. — Le dis-tu à M. le curé ?

MADELEINE. — Je lui dit tout.

MONSIEUR LEPIC. — Tu diras le reste à ton mari.

MADELEINE. — Est-il mauvais donc ! Ah ! vous ne vous êtes pas levé du bon côté, ce matin.

MONSIEUR LEPIC. — C'était dimanche.

MADELEINE. — Au revoir, monsieur Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Au revoir, ma fille !

MADELEINE. — Oh ! si j'étais votre fille !

MONSIEUR LEPIC. — Ça se gênerait peut-être.

MADELEINE. — Pourquoi ? Au fait, c'est à votre fille que vous devriez dire tout ça.

MONSIEUR LEPIC. — J'en suis las !

MAGDALENO. — Do kiun?

SINJORO LEPIKO *gaje*. — Mian koramikinon.

MAGDALENO. — Ĉu vi havas iun?

SINJORO LEPIKO. — Certe!

MAGDALENO. — En via aĝo!

SINJORO LEPIKO. — Ŝi estas tiel juna, ke tio kompensas.

MAGDALENO, *kuriozega*. — Kiel ŝi nomiĝas? Ŝia karesnomo?

SINJORO LEPIKO. — Magdaleno.

MAGDALENO. — Kiel mi. Kaj ŝia familia nomo?

SINJORO LEPIKO. — Bertier.

MAGDALENO. — Magdaleno Bertier, mi!

SINJORO LEPIKO. — Certe!

MAGDALENO. — Ho! Kia ŝerco! Ne estas tio kion mi volis diri. Mi pensis ke vi parolis pri iu alia, mi pensis pri vera.

SINJORO LEPIKO. — Vi nur pensas pri malbonaĵo!

MAGDALENO. — Certe ni amas unu la alian, kaj mi al vi ripetas ke mi multe amas vin.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi diris tion al s-ro pastro?

MAGDALENO. — Ĉion mi diras al li.

SINJORO LEPIKO. — Vi diros la ceteron al via edzo.

MAGDALENO. — Kiel malplaĉa do! Ha! Vi leviĝis ne sur la bona flanko, hodiaŭ matene.

SINJORO LEPIKO. — Estis dimanĉo.

MAGDALENO. — Ĝis la revido, sinjoro Lepiko.

SINJORO LEPIKO. — Ĝis la revido, kara filino!

MAGDALENO. — Ho! Se mi estus via filino!

SINJORO LEPIKO. — Tio eble malboniĝus.

MAGDALENO. — Kial? Cetere, al via filino vi devus ĉion tion diri.

SINJORO LEPIKO. — Mi estas laca pri tio!

MADELEINE. — Vous ne lui dites peut-être pas bien comme à moi.

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! dis-le lui toi-même, répète-le, puisque tu te mêles de tout.

MADELEINE. — C'est ce que je m'en vais faire, à l'instant, aux vêpres.

MONSIEUR LEPIC. — Ce ne sera pas du temps perdu...

MADELEINE. — Allons, embrassez-moi. (*Elle lui tend la joue...*) Sur l'autre. (*À Henriette qui revient.*) Tu vois...

HENRIETTE. — Au revoir, papa ! (*Elle lui donne avec timidité un baiser que M. Lepic garde.* — *À Madeleine.*) Tu vois !

MADELEINE. — Ton fiancé te le rendra ce soir !

Sonnerie de cloches pour le départ ! M. Lepic se bouche une oreille du creux de la main. Les trois dames, Mme Lepic au milieu, sont sur un rang, avec les trois livres de messe.

MADAME LEPIC. — Vous y êtes, nous partons ?

Énormité du livre de Mme Lepic ; le livre de Mme Lepic tombe.

MONSIEUR LEPIC — Pouf !...

MADAME LEPIC. — Allez devant, mes filles, je vous rejoins.

Elle ramasse son livre. M. Lepic va décrocher son fusil. Mme Lepic, qui est restée en arrière, feint d'essayer son livre, et observe avec stupeur M. Lepic.

SCÈNE VII

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC. — Tu sors, mon ami?... tu sors?... Tu as bien lu la lettre de M. Paul Roland?... Tu cherches des allumettes? En voilà une boîte de petites que j'ai achetées pour toi. C'est moins lourd dans la poche.

(M. Lepic prend une autre boîte d'allumettes sur la cheminée et il se bouche encore l'oreille. Mme Lepic continuant.) Avec ces cloches, on ne s'entend pas ! (*Elle ferme la fenêtre.*) M. Paul et sa tante seront là à quatre heures... Veux-tu cette table, attends que je te débarrasse. (*M. Lepic appuie son fusil sur une autre table et l'ouvre; par les canons il cherche la lumière et rencontre Mme Lepic.*) À quatre heures précises. Tu seras là. Oui, tu ne vas pas loin ? (*M. Lepic et Mme Lepic se heurtent. Passage difficile.*

M Lepic reste immobile et attend.) Un petit tour seulement ? Ce n'est pas la peine de mettre tes guêtres. (*M. Lepic met ses guêtres.*) Veux-tu que je te prépare une chemise propre pour les recevoir? Tu n'as pas besoin de t'habiller, mais ce serait une occasion d'essayer tes chemises neuves... Ton

MAGDALENO. — Vi eble al li ne tiel bone diras kiel al mi.

SINJORO LEPIKO. — Ha! Diru tion al li vi mem, ripetu tion, ĉar vi enmiksiĝas en ĉion.

MAGDALENO. — Estas tio kion mi faros, tuj, dum la vespro.

SINJORO LEPIKO. — Tio ne estos perdita tempo...

MAGDALENO. — Do, kisu min. (*Ŝi alproksimigas al li la vangon...*) Sur la alian. (*Al Henrieto kiu revenas.*) Vi vidas...

HENRIETO. — Ĝis la revido, paĉjo! (*Ŝi timeme donas al li kison kiun s-ro Lepiko ne redonas.* — *Al Magdaleno.*) Vi vidas!

MAGDALENO. — Via fianĉo redonos ĝin al vi hodiaŭ vespere!

Bruo de sonoriloj por la ekiro! S-ro Lepiko ŝtopas unu orelon per la polmo. La tri virinoj, s-ino Lepiko meze, laŭvice, kun la tri meslibroj.

SINJORINO LEPIKO. — Vi estas pretaj, ĉu ni ekiros?

Egeco de la libro de s-ino Lepiko; la libro de s-rino Lepiko falas.

SINJORO LEPIKO. — Puf!...

SINJORINO LEPIKO. — Iru antaŭen, miaj fraŭlinoj, mi tuj venos.

Ŝi levprenas sian libron. S-ro Lepiko iras dekroĉi sian fusilon. S-ino Lepiko, kiu restis malantaŭe, simulas viŝi sian libron, kaj stupore observas s-ron Lepikon.

SEPA SCENO

SINJORO LEPIKO, SINJORINO LEPIKO

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu vi eliras, amiko mia?... Ĉu vi eliras?... Ĉu vi ja legis la leteron de s-ro Paŭlo Rolando?... Ĉu vi serĉas alumetojn? Jen skatolo de malgrandaj kiujn mi aĉetis por vi. Tio estas malpli peza en la poŝo. (*S-ro Lepiko prenas alian alumetskatolon sur la kameno kaj li denove ŝtopas sian orelon, s-ino Lepiko daŭrigante.*) Pro la sonoriloj, oni aŭdas nenion! (*Ŝi fermas la fenestron.*) S-ro Paŭlo kaj lia onklino ĉeestos je la kvara... Ĉu vi volas tiun tablon? Atendu ke mi liberigu ĝin. (*S-ro Lepiko apogas sian fusilon sur alia tablo kaj malfermas ĝin; tra la tuboj li serĉas la lumon kaj trovas s-iron Lepikon.*) Je la kvara precize. Vi ĉeestos. Jes, vi ne malproksime iras, ĉu ne? (*S-ro Lepiko kaj s-ino Lepiko kolizias. Malfacila situacio. S-ro Lepiko staras senmove kaj atendas.*) Nur promeneto, ĉu ne? Ne necesas meti viajn gamaŝojn. (*S-ro Lepiko metas siajn gamaŝojn.*) Ĉu vi volas ke mi preparu al vi puran ĉemizon por akcepti ilin? Vi ne bezonas alivestiĝi, sed estus okazo provi viajn novajn

chapeau de paille, par ce soleil? (*M. Lepic prend son chapeau de feutre.*)
Oh ! ces cloches ! (*Elle ferme la porte.*) À quatre heures, quatre heures et quart. Nous ne sommes pas à un quart d'heure près... D'ailleurs nous t'attendrons. Au revoir mon ami ! Si tu pouvais nous rapporter un petit oiseau pour notre dîner !

M. Lepic sort. Les cloches rentrent.

SCÈNE VIII

MADAME LEPIC, *seule.*

MADAME LEPIC. — Oh ! tête de fer ! pas un mot. Pas même : tu m'ennuies ! Et c'est comme ça depuis vingt-sept ans ! Et ma fille va se marier !

Elle sort avec dignité, au son des cloches.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Après vêpres.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME LEPIC, HENRIETTE, *retour de vêpres*, FELIX, PAUL ROLAND, TANTE BÂCHE.

MADAME LEPIC *regarde l'horloge.* — Il sera là dans un quart d'heure. Il me l'a bien promis.

FÉLIX, *ironique.* — Oh ! Formellement ?

MADAME LEPIC. — Il était de si bonne humeur qu'il m'a dit en partant : Je tâcherai de te rapporter un petit oiseau qui t'ouvre l'appétit.

FÉLIX. — Il t'a dit ça ?

MADAME LEPIC. — Oui, ça t'étonne ? Il fallait être là, tu l'aurais entendu !

TANTE BÂCHE, *agitée.* — Nous sommes tranquilles. M. Lepic est un homme du monde !

MADAME LEPIC. — Surtout avec les étrangers.

TANTE BÂCHE. — D'une politesse ! Froid, mais si comme il faut ! Et quel grand air !

MADAME LEPIC. — Et si vous l'aviez vu danser !

TANTE BÂCHE. — Oh ! je le vois !

ĉemizojn... Via pajlĉapelo, pro la suno, ĉu ne? (*S-ro Lepiko prenas sian feltan ĉapelon.*) Ho! Tiuj sonoriloj! (*Ŝi fermas la pordon.*) Je la kvara, la kvara kaj dekkvin. Unu kvarono ne ĝenus nin... Cetere ni atendos vin. Ĝis la revido, amiko mia! Se vi povus alporti al ni birdeton por nia vespermanĝo!

S-ro Lepiko eliras. La sonorilojn reeniras.

LA OKA SCENO

SINJORINO LEPIKO, *sola.*

SINJORINO LEPIKO. — Ho! Ferkapulo! Neniu vorto. Eĉ ne: vi tedas min! Kaj estas tiel jam de dudek sep jaroj! Kaj mia filino baldaŭ edziniĝos!

Ŝi digne eliras, kun sonorila sono.

DUA AKTO

Sama dekoro kiel la unua akto. — Post vespro.

UNUA SCENO

SINJORINO LEPIKO, HENRIETO, *revenante post la vespro.* FELIKSO, PAŬLO ROLANDO, ONKLINO BAŜO.

SINJORINO LEPIKO, *rigardas la kesthorloĝon.* — Li ĉeestos post unu horkvarono. Li ja promesis al mi.

FELIKSO, *ironie.* — Ho! Formale?

SINJORINO LEPIKO. — Li estis tiel bonhumora ke li diris al mi forirante: mi provos kunporti al vi birdeton kiu vekos vian apetiton.

FELIKSO. — Ĉu tion li diris al vi?

SINJORINO LEPIKO. — Jes, ĉu tio mirigas vin? Vi devus esti tie, vi aŭdus tion!

ONKLINO BAŜO, *agitata.* — Ni estas trankvilaj. S-ro Lepiko estas bonedukita!

SINJORINO LEPIKO. — Precipe kun la fremduloj.

ONKLINO BAŜO. — Tiel ĝentila! Malvarma, sed tiel deca! Kaj kia supera mieno!

SINJORINO LEPIKO. — Kaj se vi vidus lin danci!

ONKLINO BAŜO. — Ho! Mi vidas lin!

MADAME LEPIC. — Toutes les femmes le regardaient. C'est par là qu'il m'a séduite... Il ne danse plus !

TANTE BÂCHE. — il reste élégant.

MADAME LEPIC. — Oui, il fait encore de l'effet, à une certaine distance.

TANTE BÂCHE. — De loin et de près, il m'impressionne. Si je me promenais à son bras, je n'oserais rien lui dire.

MADAME LEPIC. — Comme il est lui-même peu bavard, vous ne seriez pas longue à vous ennuyer.

TANTE BÂCHE, *rêveuse*. Non. Nous marcherions silencieusement, muets, dans un parc, à l'heure où la musique joue.

HENRIETTE. — Comme vous êtes poétique, tante Bâche !

TANTE BÂCHE. — Je l'avoue. C'est ce que mon mari, de son vivant, appelait « faire la dinde ».

FÉLIX. — C'était un brave homme, M. Bâche !

TANTE BÂCHE. — Oui, mais il avait de ces familiarités.

MADAME LEPIC. — Ça vaut mieux que rien !

TANTE BÂCHE. — Mieux que rien, des **gros-mots** !

HENRIETTE. — Des gros mots affectueux.

TANTE BÂCHE. — Des injures, oui...

MADAME LEPIC. — Ça rompt le silence.

PAUL. — Mesdames ! mesdames ! Ce n'est pas le jour de dire du mal des maris.

TANTE BÂCHE. — Et devant Henriette !

MADAME LEPIC. — Elle aura son tour !

PAUL. — Attendez !

TANTE BÂCHE. — Oh ! Tu ne ressembles pas à M. Bâche, mais plutôt à M. Lepic qui est d'une autre race.

MADAME LEPIC. — Quand il veut, charmant causeur. Ah ! j'en ai écouté de jolies choses !

TANTE BÂCHE. — Il les choisit ses mots, lui, et les pèse.

MADAME LEPIC. — Un à un. Aujourd'hui il y met le temps !

TANTE BÂCHE. — C'est un sage !

SINJORINO LEPIKO. — Ĉiuj virinoj rigardis lin. Per tio li allogis min... Li ne plu dancas!

ONKLINO BAŜO. — Li restas eleganta.

SINJORINO LEPIKO. — Jes, li ankoraŭ faras efekton, de ne tro proksime.

ONKLINO BAŜO. — De malproksime kaj de proksime, li impresas min. Se mi promenus je lia brako, mi aŭdacus al li nenion diri.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉar li mem estas malmulte babilema, vi rapide enuus.

ONKLINO BAŜO, *revema*. — Ne. Ni marŝus silente, mutaj, en parko, kiam ludas la musiko.

HENRIETO. — Kiel poeziema vi estas, onklino Baŝo!

ONKLINO BAŜO. — Mi tion konfesas. Estas tio kion mia edzo, kiam li vivis, nomis "konduiti kiel meleagro"

FELIKSO. — Li estis brava homo, S-ro-Baŝo !

ONKLINO BAŜO. — Jes, sed li havis tiajn familiajn dirmanierojn.

SINJORINO LEPIKO. — Tio valoras pli bone ol nenio!

ONKLINO BAŜO. — Pli bone ol nenio, krudaj vortoj!

HENRIETO. — Krudaj vortoj amemaj.

ONKLINO BAŜO. — Insultoj, jes...

SINJORINO LEPIKO. — Tio rompas la silenton.

PAŬLO. — Sinjorinoj ! Sinjorinoj ! Ne estas la ĝusta tago por diri malbonaĵojn pri la edzoj!

ONKLINO BAŜO. — Kaj antaŭ Henrieto!

SINJORINO LEPIKO. — Estos ŝia vico!

PAŬLO. — Atendu!

ONKLINO BAŜO. — Ho! Vi ne similas s-ron Baŝon, sed pli ĝuste s-ron Lepikon kiu estas el alia raso.

SINJORINO LEPIKO. — Kiam li volas, ĉarma balilanto. Ha! Kiom da beletaĵoj mi aŭskultis!

ONKLINO BAŜO. — Li ja elektas siajn vortojn, kaj pesas ilin.

SINJORINO LEPIKO. — Unu post unu. Hodiaŭ, li uzas sian tempon!

ONKLINO BAŜO. — Li estas saĝulo!

MADAME LEPIC — Oh ! chère amie, une image ! Je vous le prêterai.

PAUL. — Mesdames!...

TANTE BÂCHE. — Un penseur!...

MADAME LEPIC, *regarde l'horloge*. — Pourvu qu'il pense à revenir !

TANTE BÂCHE. — Chose bizarre! Il m'attire et je le crains. Oh ! cette demande en mariage!

PAUL. — Tu ne vas pas reculer ?

TANTE BÂCHE. — Non, non, je la ferai puisqu'il le faut, puisque c'est l'usage. Drôle d'usage! C'est toi qui vas te marier, et c'est moi !...

PAUL. — Ma bonne tante !

TANTE BÂCHE. — Oh ! ne te tourmente pas ; je serai brave. J'ai bien mes gants dans ma poche! Oui. Des gants neufs! C'est leur première sortie. Mon cœur toque ! Il me semble que je vais demander M. Lepic en mariage pour moi ! Qu'est-ce que je lui dirai, et comment le dirai-je?

PAUL. — Tu t'en tireras très bien !

TANTE BÂCHE. — Très bien ! très bien ! Il ne faut pas me prendre pour une femme si dégoûtée !

MADAME LEPIC. — Soyez nette. La netteté avant tout !

TANTE BÂCHE. — Oui. N'est-ce pas ! toute ronde !

FÉLIX. — Avec papa qui est carré, gare les chocs !

TANTE BACHE. — Ah !

FÉLIX. — Je dis ça pour vous prévenir !

TANTE BACHE. — Oui, oui.

MADAME LEPIC. — Et flattez-le d'abord.

TANTE BÂCHE. — Vous me disiez d'être nette.

MADAME LEPIC. — Avec de la souplesse et même de la ruse. Par exemple, dites-lui du mal des curés.

TANTE BÂCHE. — À propos de quoi ?

MADAME LEPIC. — Il n'y a plus que ça qui lui fasse plaisir !

TANTE BÂCHE. — Je ne pense pas de mal des curés!

FÉLIX. — Vous vous confesserez après.

SINJORINO LEPIKO. — Ho! Kara amikino, kiel bildo! Mi pruntdonos lin al vi!

PAŬLO. — Sinjorinoj!...

ONKLINO BAŜO. — Pensulo! ...

SINJORINO LEPIKO, *rigardas la horloĝon*. — Ke li pensu rehejmiĝi!

ONKLINO BAŜO. — Stranga afero! Li allogas min kaj mi timas lin. Ho! Tiu peto pri edziĝo!

PAŬLO. — Vi ne cedos, ĉu?

ONKLINO BAŜO. — Ne, ne, mi faros ĝin, ĉar necesas, laŭkutime. Stranga kutimo! Estas vi kiu edziĝos kaj estas mi!...

PAŬLO. — Mia bona onklino!

ONKLINO BAŜO. — Ho! Ne turmentiĝu; mi estos brava. Mi ja havas miajn gantojn en mia poŝo! Jes. Novajn gantojn! Tio estas ilia unua apero. Mia koro batadas! Sajnas al mi ke mi petos s-ron Lepikon pri edziĝo por mi! Kion mi diros al li, kaj kiel mi tion diros?

PAŬLO. — Vi tre bone elturniĝos!

ONKLINO BAŜO. — Tre bone! tre bone! Ne kredu min tiel elturniĝema virino!

SINJORINO LEPIKO. — Estu klara. Klareco antaŭ ĉio!

ONKLINO BAŜO. — Jes. Ĉu ne! Tute ronda!

FELIKSO. — Kun paĉjo kvadrata, atentu la koliziojn!

ONKLINO BAŜO. — Ha!

FELIKSO. — Mi diras tion por averti vin!

ONKLINO BAŜO. — Jes, jes.

SINJORINO LEPIKO. — Kaj flatu lin unue.

ONKLINO BAŜO. — Vi diris al mi ke mi estu klara.

SINJORINO LEPIKO. — Kun flekseblo kaj eĉ ruzo. Ekzemple, diru al li malbonaĵojn pri pastroj.

ONKLINO BAŜO. — Pri kio?

SINJORINO LEPIKO. — Nur tio ankoraŭ plezurigas lin!

ONKLINO BAŜO. — Mi ne pensas malbonaĵojn pri pastroj!

FELIKSO. — Vi konfesos poste.

PAUL. — Ma tante ! reste naturelle, sois franche, — comme toujours ! J'ai causé plusieurs fois avec M. Lepic, et il m'a fait l'impression d'un homme de sens, quoique spirituel.

TANTE BÂCHE. — Spirituel! Mon Dieu!

PAUL. — Oh! il a de l'esprit, c'est incontestable, un esprit particulier, personnel, caustique; mais je ne suis pas ennemi d'une certaine satire, même à mes dépens, pourvu qu'elle soit raisonnable, et, à ta place, je prendrais M. Lepic par la simple raison.

TANTE BÂCHE. — J'essaierai !

MADAME LEPIC. — Ou les belles manières, puisque vous trouvez qu'il en a.

TANTE BÂCHE. — Oui, mais, est-ce que j'en ai, moi ?

FÉLIX. — Vous ne manquez pas d'un certain genre.

TANTE BÂCHE. — Moquez-vous de moi : c'est le moment !

HENRIETTE. — Prenez-le par la douceur.

TANTE BÂCHE. — C'est le plus sûr.

FÉLIX. — Prenez-le donc comme vous pourrez. Papa est un chic type!

TANTE BÂCHE. — Oh ! oui ! comme je pourrai... C'est le plus simple. D'ailleurs, je ne dirai que deux mots, n'est-ce pas : « M. Lepic, j'ai l'honneur... » Je me rappelle bien ta phrase, Paul, et je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails.

FÉLIX. — Non, n'exagérez pas les cérémonies avec papa !

TANTE BÂCHE. — Un oui de M. Lepic me suffira.

FÉLIX. — Il ne vous en donnera pas deux.

PAUL. — Pourvu que tu l'obtiennes !

FÉLIX. — Ça ne fait aucun cloute ! J'ai besoin d'un beau-frère, maintenant que je suis bachelier ! Quand vous irez à Paris pour affaires, vous m'emmènerez et nous ferons la noce !

PAUL. — Votre confiance m'honore.

FÉLIX. — Je me suis fait faire un complet-jaquette.

PAUL. — C'est de rigueur. (À *Henriette*.) Ma tante réussira-t-elle ?

HENRIETTE. — Je ne sais pas.

PAUL. — Vous l'espérez ?

PAŬLO. — Mia onklino! Restu natura, estu senartifika, — kiel ĉiam! Mi parolis plurfoje kun s-ro Lepiko, kaj li ŝajnas al mi racia homo, kvankam sprita.

ONKLINO BAŜO. — Sprita! Dio mia!

PAŬLO. — Ho! Li havas spritecon, tio estas nekontestebla, aparta spirito, persona, acerba, sed mi ne malinklinas al ia satiro, eĉ kontraŭ mi, kondiĉe ke ĝi estu racia, kaj, anstataŭ vi, mi prenis s-ron Lepikon laŭ la simpla racio.

ONKLINO BAŜO. — Mi provos!

SINJORINO LEPIKO. — Aŭ laŭ la belaj manieroj, ĉar vi trovas ke li tion havas.

ONKLINO BAŜO. — Jes, sed, ĉu mi tion havas, mi?

FELIKSO. — Ne mankas al vi iastile.

SINJORINO LEPIKO. — Primoku min: estas la momento!

HENRIETO. — Prenu lin per la mildeco.

ONKLINO BAŜO. — Tio estas la plej sekura.

FELIKSO. — Do prenu lin kiel vi povos. Paĉjo estas simpatiulo!

ONKLINO BAŜO. — Ho! Jes! Kiel mi povos... Tio estas la plej simpla. Cetere, mi diros nur du vortojn, ĉu ne: "S-ro Lepiko, mi havas la honoron..." Mi bone memoras vian frazon, Paŭlo, kaj mi ne bezonas detali.

FELIKSO. — Ne, ne troigu la ceremoniojn kun paĉjo!

ONKLINO BAŜO. — Unu jeso de s-ro Lepiko sufiĉos al mi.

FELIKSO. — Li ne donos al vi du.

PAŬLO. — Nur ke vi akiru ĝin.

FELIKSO. — Pri tio estas neniu dubo! Mi bezonas bofraton, nun kiam mi estas abituriento! Kiam vi iros al Parizo por aferoj, vi kondukos min kaj ni kunfestos!

PAŬLO. — Via fido honorigas min.

FELIKSO. — Mi farigis vestokompleton kun jaketo.

PAŬLO. — Tio estas nepra. (Al *Henrieto*.) Ĉu mia onklino sukcesos?

HENRIETO. — Mi ne scias.

PAŬLO. — Ĉu vi tion esperas?

HENRIETTE. — Je l'espère.

FÉLIX. — J'te crois, que tu l'espères ! Henriette est une fille bien élevée qui a la mauvaise habitude de cacher ses sentiments.

PAUL. — Il est spirituel ! Il tient de son père !

FÉLIX, *fier*. — Je ne tiens que de lui ! Je suis le sous-chef de la famille.

MADAME LEPIC. — Et tu tiens le reste de ta mère, mauvais fils !

FÉLIX. — Je le laisse à ma sœur.

MADAME LEPIC. — Ma chère fille ! Embrassez-la, monsieur Paul, ça portera bonheur à tante Bâche.

FÉLIX. — Il n'a pas le droit ! Oh ! ce soleil, Henriette.

TANTE BÂCHE. — C'est l'amour.

FÉLIX. — C'est curieux de changer de couleur comme ça. Elle va prendre feu !

MADAME LEPIC, *attendrie, à Paul*. — Ah ! mon cher fils !

FÉLIX. — Mais non, maman, c'est moi, ton fils.

MADAME LEPIC. — J'en aurai deux. Du courage, chère tante.

FÉLIX. — Tu te trompes encore ! Ce n'est pas ta tante.

MADAME LEPIC. — Tu m'ennuies, elle le sera bientôt, par alliance. À l'arrivée de M. Lepic, nous disparaîtrons, sur un signe que je ferai, pour vous laisser seuls.

TANTE BACHE. — Seuls.

MADAME LEPIC. — Oui, tous les deux, ici.

TANTE BACHE. Ah ! ici.

MADAME LEPIC. — Ça vous va ?

TANTE BÂCHE. — Oh ! n'importe où. Partout j'aurai une frousse !

MADAME LEPIC. — Ici, il y a de la lumière et de l'espace.

TANTE BÂCHE. — Il ne m'en faut pas tant !

MADAME LEPIC. — Et nous serons là, près de vous, derrière la porte ; nous vous soutiendrons de nos vœux, de nos prières.

FÉLIX. — Si tu allais chercher M. le curé !

HENRIETO. — Mi tion esperas.

FELIKSO. — Mi kredas ja, ke vi esperas tion ! Henrieto estas bonedukita knabino kiu havas malbonan kutimon kaŝi siajn sentojn.

PAŬLO. — Li estas sprita ! Li heredis de sia patro !

FELIKSO, *fiera*. — Mi heredis nur de li ! Mi estas la sub-estro de la familio.

SINJORINO LEPIKO. — Kaj vi heredis la reston de via patrino, malbona filo !

FELIKSO. — Mi lasas ĝin al mia fratino.

SINJORINO LEPIKO. — Mia kara filino ! Kisu ŝin, sinjoro Paŭlo, tio bonŝancigos onklinon Baŝon.

FELIKSO. — Li ne rajtas ! Ho ! kia suno, Henrieto.

ONKLINO BAŜO. — Tio estas la amo.

FELIKSO. — Estas strange tiel ŝanĝi koloron. Ŝi ekbruliĝos !

SINJORINO LEPIKO, *tenerigita al Paŭlo*. — Ha ! Mia kara filo !

FELIKSO. — Sed ne, panjo, estas mi, via filo !

SINJORINO LEPIKO. — Mi havos du. Kuraĝon, kara onklino !

FELIKSO. — Vi denove eraras ! Ŝi ne estas via onklino.

SINJORINO LEPIKO. — Vi tedas min, baldaŭ ŝi tion estos, pro boparenceco. Kiam s-ro Lepiko alvenos, ni malaperos, post signo kiun mi faros, por lasi vin solaj.

ONKLINO BAŜO. — Solaj.

SINJORINO LEPIKO. — Jes, ambaŭ vi, ĉi tie.

ONKLINO BAŜO. — Ha ! ĉi tie.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu tio konvenas al vi ?

ONKLINO BAŜO. — Ho ! Kie ajn. Ĉie, mi timegos.

SINJORINO LEPIKO. — Ĉi tie, estas lumo kaj spaco.

ONKLINO BAŜO. — Mi ne bezonas tiom da !

SINJORINO LEPIKO. — Kaj ni estos ĉi tie, prokisme de vi, malantaŭ la pordo ; ni subtenos vin per niaj deziroj, per niaj preĝoj.

FELIKSO. — Se vi irus kaj venigus s-ron pastron !

MADAME LEPIC, *désolée*. — M. Lepic ne peut pas le sentir ! Et c'est pourtant un curé parfait, qui ne s'occupe de rien !

FÉLIX. — À quoi sert-il ?

PAUL. — Pour l'instant, il est inutile.

MADAME LEPIC. — Écoutez : nous mettrons d'abord M. Lepic de bonne humeur... C'est demain sa fête, il faut la lui souhaiter aujourd'hui, tout à l'heure, dès qu'il rentrera...

FÉLIX. — Tu es sûre de ton effet ? D'ordinaire, ça ne porte pas.

MADAME LEPIC. — Quand nous ne sommes qu'entre nous, non ! Mais si son cœur se ferme aux sentiments les plus sacrés de la famille, devant le monde il n'osera pas le laisser voir. Henriette, montre ton cadeau.

HENRIETTE, *rieuse*. — Un portefeuille que j'ai brodé.

PAUL. — Très artistique ! un goût !...

MADAME LEPIC. — Vous remarquez le sujet ?

PAUL. — Une tête de République.

MADAME LEPIC. — Ce ne sont pas nos idées, à ma fille et à moi, mais ça l'attendrira peut-être... Le prochain sera brodé pour vous, avec un autre sujet.

Elle reprend le portefeuille.

PAUL. — Oh! je suis très large d'idées !

FÉLIX. — Papa dit qu'on est très large d'idées quand on n'en a point.

PAUL. — C'est très fin !

TANTE BÂCHE. — Et des fleurs, pour M. Lepic ?

FÉLIX. — Papa ne les aime que dans le jardin.

TANTE BÂCHE. — Toujours des goûts distingués !

MADAME LEPIC. — Quatre heures et demie !

PAUL. — Vous êtes inquiète ?

MADAME LEPIC. — Non, non. Mais il est si original !

PAUL. — Quelque lièvre qui l'aura retardé !

FÉLIX. — Ou un lapin qu'il vous pose.

SINJORINO LEPIKO, (*ĉagrenita*). — S-ro Lepiko malŝategas lin. Kaj tamen li estas perfekta pastro, kiu prizorgas nenion.

FELIKSO. — Al kio li utilas ?

PAŬLO. — Nuntempe, li estas neutila.

SINJORINO LEPIKO. — Aŭskultu : ni unue bonhumorigos S-ron Lepikon... Morgaŭ estos lia nomfesto, necesas celebri ĝin hodiaŭ, baldaŭ, ekde kiam li rehejmiĝos...

FELIKSO. — Ĉu vi certas pri via efekto? Kutime, tio ne efikas.

SINJORINO LEPIKO. — Kiam ni estas nur inter ni, ne! Sed se lia koro fermiĝas al la plej sacraj familiaj sentoj, antaŭ la eksteruloj, li ne aŭdacos tion lasi vidi. Henrieto, montru vian donacon.

HENRIETO, *ridema*. — Biletujon kiun mi brodis.

PAŬLO. — Tre belarta! Kia belgusto! ...

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu vi rimarkas la temon ?

PAŬLO. — Kapo de Respubliko³.

SINJORINO LEPIKO. — Tio ne prezentas niaj ideojn, nek tiujn de mia filino nek miajn, sed tio eble moligos lin... La sekvanta estos brodita por vi kun alia temo.

Ŝi reprenas la biletujon.

PAŬLO. — Ho! Mi havas tre toleremajn ideojn.

FELIKSO. — Paĉjo diras ke oni havas tre toleremajn ideojn kiam propraj ideoj mankas.

PAŬLO. — Tio estas tre sprita!

ONKLINO BAŜO. — Kaj florojn por s-ro Lepiko, ĉu?

FELIKSO. — Paĉjo amas ilin nur en la ĝardeno.

ONKLINO BAŜO. — Ĉiam delikatajn gustojn!

SINJORINO LEPIKO. — Kvara kaj duono!

PAŬLO. — Ĉu vi maltrankviliĝas ?

SINJORINO LEPIKO. — Ne, ne. Sed li estas tiel originala!

PAŬLO. — Iu leporo eble malfruigis lin!

FELIKSO. — Aŭ iu kuniklo kiun li preferas!

3 La respublika simbolo estas virino.

MADAME LEPIC, à *Félix*. — Si tu allais au-devant de lui ?

FÉLIX. — Ça le ferait venir moins vite.

MADAME LEPIC, *fébrile*. — Je commence à... J'aurais donc mal compris...

TANTE BÂCHE, *avec espoir*. — S'il ne venait pas !

MADAME LEPIC. — Ce serait une humiliation pour vous!

TANTE BÂCHE. — Oh ! ça !

FÉLIX, *qui regardait par la fenêtre*. — Voilà le chien! Et papa avec Madeleine.

MADAME LEPIC *soupire*. — Ah ! mon Dieu!... Je le savais bien !

TANTE BÂCHE, *avec effroi*. — Ah ! mon Dieu!... plus d'espoir.

PAUL, *troublé*. — Le bel animal !

Sifflements et caresses au chien par la fenêtre.

HENRIETTE. — Il s'appelle Minos.

TANTE BÂCHE, *la main sur son cœur*. — C'est la minute la plus palpitante de ma vie !... (*À Mme Lepic.*) Pipi ! Pipi !...

Elle s'éclipse.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR LEPIC, MADELEINE

Salutations.

MADAME LEPIC, à *Madeleine*. — Tu l'as rencontré ?

MADELEINE. — Il revenait sans se presser.

PAUL, *avec le désir de plaire*. — Cher monsieur, on ne demande pas à un chasseur s'il se porte bien, mais s'il a fait bonne chasse.

MADAME LEPIC, *volubile*. — Oh! M. Lepic fait toujours bonne chasse ! Depuis que nous sommes mariés, je ne l'ai jamais vu rentrer bredouille. Grâce à lui, notre garde-manger ne désemplit pas, et M. le conseiller général me disait hier (et pourtant il chasse), que mon mari est le meilleur tireur du département. Je suis sûre que nous n'allons pas jeûner !

FÉLIX, *qui, cette phrase durant, a fouillé la carnassière de M. Lepic*. — Une pie !

M. Lepic rit dans sa barbe.

SINJORINO LEPIKO, *al Felikso*. — Ĉu vi irus al li?

FELIKSO. — Tio venigus lin malpli rapide.

SINJORINO LEPIKO, *febra*. — Mi komencas... Mi do eble miskomprenis...

ONKLINO BAŜO, *kun espero*. — Se li ne venus!

SINJORINO LEPIKO. — Tio estus por vi ofendo!

ONKLINO BAŜO. — Ho! Tio!

FELIKSO, *kiu rigardis tra la fenestro*. — Jen la hundo! Kaj paĉjo kun Magdaleno.

SINJORINO LEPIKO, *suspiras*. — Ha! Dio mia!... Mi ja tion sciis!

ONKLINO BAŜO, *timege*. — Ha! Dio mia!... Neniu plu espero.

PAŬLO, *emociita*. — Kia bela besto!

Fajfoj kaj karesoj al hundo tra la fenestro.

HENRIETO. — Ĝi nomiĝas Minos.

ONKLINO BAŜO, *mano sur la koro*. — Estas la plej intensa minuto de mia vivo!... (*Al s-ino Lepiko.*) Necesejo! Necesejo!

Ŝi malaperas.

DUA SCENO

LA SAMAJ, SINJORO LEPIKO, MAGDALENO

Salutoj.

SINJORINO LEPIKO, *al Magdaleno*. — Ĉu vi renkontis lin?

MAGDALENO. — Li revenis malhaste.

PAŬLO, *dezirante plaĉi*. — Kara sinjoro, oni ne demandas al ĉasisto, ĉu li bone fartas, sed ĉu li bone ĉasis.

SINJORINO LEPIKO, *parolema*. — Ho! S-ro Lepiko ĉiam bone ĉasas! Ekde kiam ni geedziĝis, mi neniam vidis lin reveni kun nenio. Danke al li, nia manĝoŝranko neniam malpleniĝas, kaj s-ro kantona Konsilisto hieraŭ diris al mi (kaj tamen li ĉasas), ke mia edzo estas la plej bona pafisto de la departemento. Mi certas ke ni ne fastos!

FELIKSO, *kiu, dum tiu frazo, priserĉis en la ĉasosako de s-ro Lepiko*. — Pigo!

S-ro Lepiko enbarbe ridas

PAUL. — Compliments! elle est grasse!

On se passe la pie.

TANTE BÂCHE, *reparaît.* — Que dites-vous? qu'est-ce qu'il y a ? Pauvre petite bête !

PAUL. — On prétend que c'est très bavard !

MONSIEUR LEPIC. — C'est pour ça que je les tue!

MADAME LEPIC. — M. Lepic n'a pas eu le temps de faire bonne chasse ! Il est rentré trop tôt, à cause de vous, il s'est dépêché en votre honneur. Il ne l'aurait pas fait pour n'importe qui, je le connais.

TANTE BÂCHE à M. Lepic qui ôte ses guêtres. — Nous sommes très touchés.

MADAME LEPIC, *passe le portefeuille.* — Henriette !

HENRIETTE, *émue.* — Mon cher papa, je te souhaite une bonne fête.

MONSIEUR LEPIC, *avec un haut-le-corps.* — Hein ? Quoi? Ça surprend toujours.

HENRIETTE. — Accepte ce modeste souvenir.

MADAME LEPIC. — De ta fille affectionnée !

MONSIEUR LEPIC, à Henriette. — Je te remercie.

FÉLIX. — Le dessin doit te plaire ?

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce que ça représente ? La Sainte-Vierge ?

MADAME LEPIC. — Ah ! pardon! Je me trompe, ce n'est pas celui-là. (*Elle passe l'autre portefeuille.*) La République ! Une attention délicate de notre chère Henriette !

FÉLIX. — Tu en tiens une fabrique, ma sœur ! Pour qui l'autre ? Pour M. le curé !

MADAME LEPIC. — Pour personne.

Elle se dresse afin d'embrasser M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME LEPIC. — Laisse-moi t'embrasser, pour ta fête ! Je ne te mangerai pas. (*Elle l'embrasse.*) Lui ne m'embrasse pas; sa cigarette le gêne.

M. Lepic n'a plus sa cigarette.

PAŬLO. — Gratuloj! Ĝi estas grasa!

Oni cirkuligas la pigon.

ONKLINO BAŜO, *reaperas.* — Kion vi diras? Kio okazas? Kompatinda besteto!

PAŬLO. — Oni pretendas ke tio estas tre babilema!

SINJORO LEPIKO. — Pro tio mi mortigas ilin!

SINJORINO LEPIKO. — S-ro Lepiko ne havis tempon bone ĉasi! Li tro frue rehejmiĝis, pro vi, li rapidis honore al vi. Li ne tion farus por iu ajn, mi konas lin.

ONKLINO BAŜO, *al s-ro Lepiko, kiu demetas siajn gamaŝojn.* — Ni estas tre kortuŝitaj.

SINJORO LEPIKO, *transdonas la biletujon.* — Henrieto!

HENRIETO, *emociita.* — Kara mia paĉjo, mi deziras al vi bonan nomfeston.

SINJORO LEPIKO, *eksaltante.* — Ho? Kio? Tio ĉiam surprizas.

HENRIETO. — Bonvolu akcepti tiun modestan memoraĵon.

SINJORINO LEPIKO. — De via amanta filino!

SINJORO LEPIKO, *al Henrieto.* — Mi dankas vin.

FELIKSO. — La desegno devas plaĉi al vi, ĉu ne?

SINJORO LEPIKO. — Kion ĝi figuras? Ĉu la Sankta Virgulino?

SINJORINO LEPIKO. — Ha! Pardonu! Mi eraras, tio ne estas tiu ĉi. (*Ŝi transdonas la alian biletujon.*) La Respubliko! Delikata atento de nia kara Henrieto!

FELIKSO. — Vi produktas ilin fabrike, mia fratino! Por kiu la alia? Por sinjoro pastro!

SINJORINO LEPIKO. — Por neniu.

Ŝi altiĝas por kisi s-ron Lepikon.

SINJORO LEPIKO. — Kio okazas?

SINJORINO LEPIKO. — Lasu min kisi vin, okaze de via nomfesto! Mi ne manĝos vin. (*Ŝi kisas lin.*) Li ne kisas min; lia cigaredo ĝenas lin.

S-ro Lepiko ne plus havas sian cigaredon.

FÉLIX. — Mon vieux papa, je te la souhaite bonne et heureuse !

MONSIEUR LEPIC. — Toi aussi ! (*À Paul.*) Je vous prie d'excuser, monsieur, cette petite scène de famille.

PAUL. — Mais comment donc ! Permettez- moi de joindre mes vœux...

Discret serrement de main.

TANTE BÂCHE, *balbutiante*. — Si j'avais su, monsieur Lepic !...

MONSIEUR LEPIC. — Je l'ignorais moi- même !

TANTE BÂCHE. — Je vous aurais apporté un bouquet ! ne fût-ce que quelques modestes fleurs des champs !

MONSIEUR LEPIC. — Je vous les rendrais, madame, elles vous serviraient mieux qu'à moi de parure !

TANTE BÂCHE, *confuse*. — Oh ! monsieur Lepic!

MADAME LEPIC. — Embrassez-le, allez, je ne suis pas jalouse ! Il a ses petits défauts, comme tout le monde, mais, grâce à Dieu, il n'est pas coureur !

TANTE BÂCHE. — Oh! madame Lepic, qu'est-ce que vous m'offrez là ?

Elle baisse la tête: — gêne de tous, sauf de M. Lepic et de Félix qui rient.

MONSIEUR LEPIC, *à Félix*. — Tu ris, toi ?... À qui le tour ? À toi, Madeleine ?

MADELEINE, *au cou de M. Lepic*. — Je vous souhaite d'être bientôt grand-père !...

MONSIEUR LEPIC. — Tu y tiens toujours ?

PAUL, *à M. Lepic*. — Monsieur, je suis charmé de vous revoir.

MONSIEUR LEPIC . — Pareillement, monsieur !

MADAME LEPIC, *frappe légèrement dans ses mains*. — Si nous faisons un tour de jardin, monsieur Paul ? Avec Henriette et Félix. Tu viens, Madeleine ? On vous laisse à M. Lepic, madame Bâche.

TANTE BÂCHE. — Moi ! Mais je ne suis pas prête.

Elle tire ses gants.

SCÈNE III

TANTE BÂCHE, MONSIEUR LEPIC

FELIKSO. — Mia kara paĉjo, mi deziras ke ĝi estu al vi bona kaj feliĉa!

SINJORO LEPIKO. — Ankaŭ vi! (*Al Paŭlo.*) Pardonu sinjoro, mi petas, tiun familian sceneton.

PAŬLO. — Komprenoble! Permesu al mi kunbondeziri...

Diskreta manpremo.

ONKLINO BAŜO, *balbutanta*. — Se mi scius, sinjoro Lepiko!...

SINJORO LEPIKO. — Mi mem ne sciis tion!

ONKLINO BAŜO. — Mi alportus al vi bukedon! Almenaŭ kelkajn modestajn kampflorojn!

SINJORO LEPIKO. — Mi redonus ilin al vi, sinjorino, ili pli utilis al vi ol al mi kiel ornamaĵo!

ONKLINO BAŜO, *konfuza*. — Ho! Sinjoro Lepiko!

SINJORINO LEPIKO. — Kisu lin, nu, mi ne estas ĵaluza! Li havas siajn malgrandajn difektojn, kiel ĉiuj, sed, danke al Dio, li ne estas ĵupĉasisto!

ONKLINO BAŜO. — Oh! Sinjorino Lepiko, kion vi donacas al mi nun?

Ŝi klinas la kapon: — ĉiuj konfuziĝas, escepte s-ro Lepiko kaj Felikso kiuj ridas.

SINJORO LEPIKO, *al Felikso*. — Ĉu vi ridas, vi?... Al kiu la vico? Ĉu al vi, Magdaleno?

MAGDALENO, *ĉe la kolo de s-ro Lepiko*. — Mi deziras al vi baldaŭ iĝi avo!...

SINJORINO LEPIKO. — Ĉu vi persistas tion plu deziri?

PAŬLO, *al s-ro Lepiko*. — Sinjoro, mi estas ĉarmita revidi vin..

SINJORINO LEPIKO. — Same mi, sinjoro!

SINJORINO LEPIKO, *malforte manfrapas*. — Sinjoro Paŭlo, ĉu ni promenus iomete en ĝardeno ? Kun Henrieto kaj Felikso. Magdaleno, ĉu vi venas ? Ni lasas vin kun s-ro Lepiko, sinjorino Baŝo.

ONKLINO BAŜO. — Mi! Sed mi ne estas preta.

Ŝi tiras siajn gantojn.

LA TRIA SCENO

ONKLINO BAŜO, SINJORO LEPIKO

M. Lepic regarde Mme Bâche mettre ses gants qu'elle déchire.

MONSIEUR LEPIC. — Faut-il mettre les miens ?

TANTE BÂCHE. — Oh ! vous, pas besoin ! Ne bougez pas ! Oui, monsieur Lepic, c'est à moi l'honneur, la mission, le...

MONSIEUR LEPIC. — La corvée.

TANTE BÂCHE. — Le supplice, monsieur Lepic !... (*Elle se précipite sur la porte, la rouvre et crie :*) Paul! Paul je ne peux pas, je ne peux pas ! fais ta demande toi-même !

PAUL. — Oh !... ma tante !

TANTE BÂCHE. — Non, non!... Les mots ne sortent plus ! je m'évanouirais. Tant pis! Pardon, pardon, monsieur Lepic! Je me sauve.

Paul, Mme Lepic, Henriette, Madeleine se précipitent.

HENRIETTE, *soutenant tante Bâche.* — C'est la chaleur !

TANTE BÂCHE. — Non, je suis très émue.

MADAME LEPIC. — C'est une indigestion; elle choisit bien son heure.

TANTE BÂCHE, *à Paul.* — Débrouille-toi !

MADAME LEPIC. — Oui, parlez, vous, que ça finisse !

TANTE BÂCHE. — Tu ne te démonteras pas, toi, j'espère, un ancien dragon !

MADAME LEPIC, *bas, à Paul.* — N'oubliez pas de lui dire du mal des curés!

SCÈNE IV

PAUL, MONSIEUR LEPIC

PAUL. — Excusez-la, monsieur !

MONSIEUR LEPIC. — Volontiers. Mais de quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est malade ?

PAUL. — Du tout. Au contraire ! elle devait vous dire... Mais vous lui inspirez un tel respect que son trouble était à prévoir; elle déclarait tout à l'heure : M. Lepic me ferait entrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC. — Pauvre femme ! Elle a vraiment l'air de souffrir. Il faut lui faire prendre quelque chose !

PAUL. — Oh ! merci, elle n'a besoin de rien ! Est-ce bête ! une femme de cinquante ans ! Je suis furieux ! une démarche de cette importance!

S-ro Lepiko rigardas s-inon Baŝon meti siajn gantojn kiujn ŝi ŝiras.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu mi ankaŭ metu la miajn ?

ONKLINO BAŜO. — Ho! Por vi, ne necesas! Ne moviĝu! Jes, sinjoro Lepiko, estas al mi la honoro, la komisio, la ...

SINJORO LEPIKO. — La tedaĵo.

ONKLINO BAŜO. — La torturo, sinjoro Lepiko!...(Ĝi kuras al la pordo, *remalfermas ĝin kaj krias :*) Paŭlo! Paŭlo, mi ne povas, mi ne povas! Faru vi mem vian peton!

PAŬLO. — Ho!... mia onklino!

ONKLINO BAŜO. — Ne, ne!... La vortoj ne plu eliras! Mi svenus. Bedaŭrinde! Pardonu, pardonu, sinjoro Lepiko! Mi forkuras.

Paŭlo, s-ino Lepiko, Henrieto, Magddaleno alkuras.

HENRIETO, *subtenante onklino Baŝo.* — Tio estas la varmo!

ONKLINO BAŜO. — Ne, mi estas tre emociita.

SINJORINO LEPIKO. — Tio estas misdigesto; ŝi bone elektas sian horon.

ONKLINO BAŜO, *al Paŭlo.* — Elturniĝu!

SINJORINO LEPIKO. — Jes, parolu, vi, ke tio ĉesu!

ONKLINO BAŜO. — Vi frontos, vi, mi esperas, eksdragono!

SINJORINO LEPIKO, *mallaŭte, al Paŭlo.* — Ne forgesu diri al li malbonparolojn pri pastroj!

KVARA SCENO

PAŬLO, SINJORO LEPIKO

PAŬLO. — Pardonu al ŝi, sinjoro!

SINJORO LEPIKO. — Konsentite. Sed pri kio? Kio okazas al ŝi? Ĉu ŝi estas malsana?

PAŬLO. — Tute ne. Male! Ŝi devus diri al vi... Sed vi inspiras al ŝi tian respekton ke ŝia konfuzo estis antaŭvidebla; ŝi deklaris de nelonge: s-ro Lepiko enirigus min en musan truon.

SINJORO LEPIKO. — Kompatinda virino! Ŝi vere ŝajnas suferi. Necesas doni al ŝi ion!

PAŬLO. — Ho! Dankon, ŝi bezonas nenion! Stulte! Kvindekjara virino! Mi furiozas! Klopodo tiel grava!

MONSIEUR LEPIC. — De quoi s'agit-il ? Si c'est pressé, ne pouvez-vous...

PAUL. — Ma foi, monsieur, si vous le permettez, ce qu'elle devait vous dire, je vous le dirai moi-même.

MONSIEUR LEPIC. — Je vous en prie !

PAUL. — Merci, monsieur.

MONSIEUR LEPIC. — Asseyez-vous donc, monsieur.

PAUL. — Je ne suis pas fatigué.

MONSIEUR LEPIC. — Si vous préférez rester debout !

PAUL. — Non, non.

MONSIEUR LEPIC. — Alors !

Il désigne un siège ; on s'assied, après que M. Lepic a fermé la porte.

PAUL. — Vous devinez d'ailleurs l'objet de ma visite.

MONSIEUR LEPIC. — Presque, monsieur, par votre lettre de ce matin, et par les gants de Mme votre tante !

PAUL. — Vous êtes perspicace ! Sans doute, il eût été préférable, plus conforme aux règles de la civilité, puisque je suis orphelin, ce qui, à mon âge, 37 ans, est presque naturel.

MONSIEUR LEPIC. — C'est moins pénible.

PAUL. — J'ai perdu aussi mon oncle.

MONSIEUR LEPIC. — J'avais de l'estime pour M. Bâche. Je l'ai vu une fois apostropher Mme Bâche d'une façon impressionnante.

PAUL. — Oui, ils s'aimaient beaucoup !... Il eût été plus correct, dis-je, que ma tante prît, en cette circonstance solennelle, la place de mes parents. (*Geste vague de M. Lepic.*) Peu vous importe ?

MONSIEUR LEPIC. — Oui.

PAUL. — Vous me mettez à l'aise, et je n'hésite plus. Vous me connaissez, monsieur Lepic ?

MONSIEUR LEPIC. — Oui, monsieur.

PAUL. — Vous me connaissez ?

MONSIEUR LEPIC. — Oui, M. Paul Roland, orphelin, 37 ans.

PAUL. — Vous connaissez non seulement ma modeste personne, mais ma

SINJORO LEPIKO. — Pri kio temas? Se tio urĝas, ĉu vi ne povas...

PAŬLO. — Vere, sinjoro, se vi tion permesas, tion kion ŝi devus diri al vi, mi mem diros.

SINJORO LEPIKO. — Bonvolu!

PAŬLO. — Dankon, sinjoro.

SINJORO LEPIKO. — Do bonvolu sidiĝi, sinjoro.

PAŬLO. — Mi ne estas laca.

SINJORO LEPIKO. — Se vi preferas stari!

PAŬLO. — Ne, ne.

SINJORO LEPIKO. — Do!

Li montras seĝon; ili sidiĝas, post kiam s-ro Lepiko fermis la pordon.

PAŬLO. — Vi cetere divenas mian vizitkialon.

SINJORO LEPIKO. — Preskaŭ, sinjoro, pro via letero de ĉi mateno, kaj pro la gantoj de s-ino via onklino!

PAŬLO. — Vi estas akrevida! Sendube, estus preferinde, pli kongrue kun reguloj de la ĝentileco, ĉar mi estas orfo, tio kio, je mia aĝo, 37 jaroj, estas preskaŭ natura.

SINJORO LEPIKO. — Tio estas malpli peniga.

PAŬLO. — Mi perdis ankaŭ mian onklon.

SINJORO LEPIKO. — Mi estimis s-ron Baŝon. Iam, mi vidis lin impresse abrupte alparoli s-inon Baŝon.

PAŬLO. — Jes, ili multe amis unu la alian!... Pli konvenus, mi diras, se mia onklino anstataŭus, en tiu solena okazo, miajn gepatrojn.

(*Malpeciza gesto de s-ro Lepiko*) Tio ne gravas por vi, ĉu?

SINJORO LEPIKO. — Jes.

PAŬLO. — Vi senĝenigas min, kaj mi ne plu hezitas. Vi konas min, sinjoro Lepiko, ĉu ne?

SINJORO LEPIKO. — Jes, sinjoro.

PAŬLO. — Ĉu vi konas min?

SINJORO LEPIKO. — Jes, s-ro Paŭlo Rolando, orfo, 37 jara.

PAŬLO. — Vi konas ne nur mian modestan personon, sed mian situacion.

situation. Elle est excellente. Si j'ai eu du mal au début, je n'ai pas à me plaindre du résultat de mes efforts (*Il désigne ses palmes.*) et me voilà directeur, à Nevers, d'une école professionnelle en pleine prospérité. Vous venez souvent à Nevers ?

MONSIEUR LEPIC. — Quelquefois !

PAUL. — L'aspect extérieur de l'école a dû vous frapper, place de l'Hôtel-de-Ville, quand on sort de la cathédrale.

MONSIEUR LEPIC. — Quand on en sort. Mais pour en sortir, il faut d'abord y entrer.

PAUL. — Oh ! un monument historique !...

MONSIEUR LEPIC. — Je ne suis pas connaisseur.

PAUL. — Vous n'y perdez pas grand'-chose ! Je me propose d'acheter plus tard et de démolir la bicoque d'en face et nous aurons alors une vue splendide sur la Loire. Je vous dis ça, monsieur Lepic, parce que vous êtes, comme chasseur, un passionné de la nature.

MONSIEUR LEPIC. — Je l'apprécie.

PAUL. — En artiste ?

MONSIEUR LEPIC. — Je ne suis pas artiste.

PAUL. — Comme chasseur ? Un beau coucher de soleil sur la Loire, en septembre !

MONSIEUR LEPIC . — Soit !

PAUL. — Il ne manque à mon école qu'une femme capable de la diriger avec moi, de surveiller certains services : la lingerie, l'infirmerie, les cuisines, etc... Une femme d'ordre et de goût. J'ai cherché à Nevers, sans trouver, à Nevers nous n'avons pas beaucoup de femmes supérieures.

MONSIEUR LEPIC. — Ici non plus.

PAUL. — Pardon ! Le hasard m'a fait rencontrer, chez ma tante Bâche, Mlle Henriette. C'était la femme qu'il me fallait. Elle m'a du premier coup séduit par sa distinction, sa réserve, sa... (*M. Lepic roule une cigarette.*) Je ne vous ennuie pas ?

MONSIEUR LEPIC. — Du tout. Vous permettez ? J'en ai tellement l'habitude.

PAUL. — J'abrégerais.

MONSIEUR LEPIC. — Prenez votre temps.

PAUL. — Vous me le diriez, si j'étais trop long ?

Ĝi estas bonega. Se komence mi havis malfacilaĵojn, mi ne povas plendi pro la rezulto de miaj streĉoj (*li montras sian akademian ordenon.*) kaj jen mi estas direktoro, en Niverno, de plenprospera lernejo por metiistoj,. Ĉu vi ofte venas en Nivernon?

SINJORO LEPIKO. — Kelkfoje!

PAŬLO. — La ekstera aspekto de la lernejo verŝajne impresis vin, sur la urbodoma placo, kiam oni eliras el la katedralo.

SINJORO LEPIKO. — Kiam oni eliras el ĝi. Sed por eliri el ĝi, necesas unue eniri ĝin.

PAŬLO. — Ho! Historia monumento!...

SINJORO LEPIKO. — Mi ne estas spertulo.

PAŬLO. — Pri tio, vi ne multe perdas! Mi intencas iam aĉeti kaj malkonstrui la frontan domaĉon, kaj ni tiam havos belegan vidon sur la Luaro. Mi diras tion al vi, sinjoro Lepiko ĉar, kiel ĉasisto, vi pasie ŝatas la naturon.

SINJORO LEPIKO. — Mi ŝatas ĝin.

PAŬLO. — Kiel artisto?

SINJORO LEPIKO. — Mi ne estas artisto.

PAŬLO. — Kiel ĉasisto? Bela sunsubiro super la Luaro, en septembro!

SINJORO LEPIKO. — Konsentite!

PAŬLO. — En mia lernejo mankas nur virino kiu kapablu direkti ĝin kun mi, superrigardi iujn servojn pri tolaĵoj, flegaĵoj, kuraĵoj, ktp. Ordema kaj bongustema virino. Mi serĉis en Niverno, sen rezulto, en Niverno oni ne havas multe da superaj virinoj.

SINJORO LEPIKO. — Ĉi-tie ankaŭ ne.

PAŬLO. — Pardonu! Hazarde mi renkontis, ĉe mia onklino Baŝo, fr-inon Henrieton. Ŝi estas la edzino kiu taŭgas al mi. Ŝi tuj allogis min per sia eleganteco, sia diskreteco, sia... (*s-ro Lepiko rulas cigaredon.*) Ĉu mi ne enuigas vin?

SINJORO LEPIKO. — Tute ne. Ĉu vi permesas? Mi tiom kutimas pri tio.

PAŬLO. — Mi mallongigus.

SINJORO LEPIKO. — Prenu vian tempon.

PAŬLO. — Vi tion dirus al mi, se mi estus tro longa, ĉu ne?

MONSIEUR LEPIC. — Je n'y manquerais pas. Vous ne fumez pas ?

PAUL. — Si, si, mais plus tard, ça me gênerait en ce moment... J'ai besoin de tous mes moyens !

MONSIEUR LEPIC. — À votre aise !

PAUL. — J'ai revu plusieurs fois Mlle Henriette, chez ma tante, avec Mme Lepic, cela va de soi, et après quelques causeries espacées, une douzaine, pour être précis, ces dames ont bien voulu me répondre que je n'avais plus besoin que de votre consentement. C'est donc d'accord avec elles que j'ai l'honneur...

Il se lève.

MONSIEUR LEPIC — Vous partez !

PAUL, *après avoir souri.* — ... de vous demander la main de Mlle Henriette, votre fille.

MONSIEUR LEPIC. — Je vous la donne.

Il se lève et Paul se rassied.

PAUL, *stupéfait.* — Vous me la donnez !

MONSIEUR LEPIC. — Oui.

PAUL. — Comme ça ?

MONSIEUR LEPIC. — Comme vous me la demandez.

PAUL. — Vous ne vous moquez pas de moi ?

MONSIEUR LEPIC. — Je sais prendre au sérieux les choses graves de la vie : les naissances, les mariages et les enterrements... Vous n'avez pas l'air content ?

PAUL. — Oh! monsieur Lepic... Mais la joie, la gratitude, la...

MONSIEUR LEPIC. — La surprise !

PAUL. — J'avoue que je redoutais des objections.

MONSIEUR LEPIC. — Lesquelles ?

PAUL. — Ah ! je ne sais pas, moi... Enfin, je n'espérais guère un consentement si rapide.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes d'accord avec ces dames; ça suffit... Elles sont assez grandes pour savoir si elles veulent se marier.

SINJORO LEPIKO. — Certe. Ĉu vi ne fumas?

PAŬLO. — Jes, jes, sed pli poste, tio ĝenus min nun... Mi bezonas ĉiujn miajn kapablojn!.

SINJORO LEPIKO. — Laŭ via plaĉo!

PAŬLO. — Mi plurfoje revidis f-inon Henrieton, ĉe mia onklino, kun s-ino Lepiko, kompreneble, kaj post kelkaj tempaltempaj babiladoj, dekduo precize, tiuj sinjorinoj bonvolis respondi al mi, ke mi bezonas nur vian konsenton. Do, kun ilia konsento, mi havas la honoron...

Li leviĝas.

SINJORO LEPIKO. — Vi eliras!

PAŬLO, *post rideto.* — ... peti de vi la manon de f-ino Henrieto, via filino.

SINJORO LEPIKO. — Mi donas ĝin al vi.

Li leviĝas kaj Paŭlo residiĝas.

PAŬLO, *stupora.* — Vi donas ĝin al mi!

SINJORO LEPIKO. — Jes.

PAŬLO. — Tiel?

SINJORO LEPIKO. — Tiel kiel vi petas ĝin de mi.

PAŬLO. — Ĉu vi ne mokas min?

SINJORO LEPIKO. — Mi scias konsideri serioze gravajn aferojn en la vivo : naskiĝoj, geedziĝoj kaj enterigoj... Vi ne aspektas kontenta, ĉu?

PAŬLO. — Ho! S-ro Lepiko... Sed la ĝojo, la dank sento, la ...

SINJORO LEPIKO. — La surprizo !

PAŬLO. — Mi konfesas ke mi timis kontraŭparolojn.

SINJORO LEPIKO. — Kiaj ?

PAŬLO. — Ha! Mi ne scias, mi...Fine, mi ne esperis tiel rapidan konsenton.

SINJORO LEPIKO. — Vi konsentas kun la sinjorinoj; tio sufiĉas.... Ili estas sufiĉe plenkreskaj por scii ĉu ili volas edziniĝi.

PAUL. — Vous êtes le chef de famille !

MONSIEUR LEPIC. — Je ne dis pas non ! Mais je n'ai encore refusé ma fille à personne, il n'y a pas de raison pour que je commence par vous.

PAUL. — Je vous remercie.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a de quoi.

PAUL. — Je suis heureux.

MONSIEUR LEPIC. — Vous avez ce que vous désirez.

PAUL. — Je suis très heureux...

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne tenez plus qu'à connaître le chiffre de la dot !

PAUL. — Oh ! ce n'est pas la peine.

MONSIEUR LEPIC. — Ne point parler de dot à propos de mariage ! Vous plaisantez !

PAUL. — Mme Lepic a dit quelques mots... à ma tante !

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! Vous savez que Mme Lepic ignore tout de mes affaires.

PAUL. — Elle paraissait renseignée.

MONSIEUR LEPIC. — Elle a fixé un chiffre ?

PAUL. — Vague !

MONSIEUR LEPIC. — Combien ?

PAUL. — Une cinquantaine de mille.

MONSIEUR LEPIC. — Où a-t-elle pris ce chiffre ? où l'a-t-elle pris ? Quelle femme ! Elle croit sérieusement que ces 50.000 francs existent. Elle est sûre de les avoir vus (*Désignant le coffre-fort.*) dans cette boîte, qu'elle ne sait même pas ouvrir, et où je ne mets que mes cigares. Elle est admirable. (*Il ouvre le coffre-fort.*) Donnez-vous donc la peine de jeter un coup d'œil ! Vous voyez, il est vide ! Monsieur, vous êtes ruiné !

PAUL, *avec un peu trop de pompe.* — Mlle Henriette, sans dot, me suffit.

MONSIEUR LEPIC. — Je donnerai à ma fille 100.000 francs. Chiffre exact !

PAUL, *ébloui.* — C'est vous qui êtes admirable !

MONSIEUR LEPIC. — Et je sais où ils sont !

PAŬLO. — Vi estas la ĉefo de la familio!

SINJORO LEPIKO. — Mi ne diras ne ! Sed ĝis nun, mi al neniŭ rifuzis mian filinon, ne estas kialo ke mi komencu kun vi.

PAŬLO. — Mi dankas vin.

SINJORO LEPIKO. — Ne dankinde.

PAŬLO. — Mi estas feliĉa.

SINJORINO LEPIKO. — Vi havas tion kion vi deziras.

PAŬLO. — Mi estas tre feliĉa...

SINJORO LEPIKO. — Nun por vi gravas nur la valoro de la doto.

PAŬLO. — Ho! Tio ne necesas.

SINJORINO LEPIKO. — Ne paroli pri doto koncerne edziĝo! Vi ŝercas!

PAŬLO. — S-ino Lepiko diris kelkajn vortojn ... al mia onklino!

SINJORO LEPIKO. — Ha! Vi scias ke s-ino Lepiko absolute nenion scias pri miaj aferoj.

PAŬLO. — Ŝi ŝajnis scii.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu ŝi indikis valoron ?

PAŬLO. — Malprecizan!

SINJORINO LEPIKO. — Kiom da?

PAŬLO. — **Kvindeko da miloj / Cirkaŭ kvindek mil.**

SINJORO LEPIKO. — Kie ŝi trovis tiun valoron? Kie ŝi trovis ĝin? Kia viriino! Ŝi serioze kredas ke tiuj 50000 frankoj ekzistas! Ŝi certas ke ŝi vidis ilin (*montrante kirasŝrankon*) en tiu skatolo, kiun ŝi eĉ ne scias malfermi, kaj en kiun mi metas nur miajn cigarojn. Ŝi estas admirinda. (*Li malfermas la kiraŝrankon*). Bonvolu ja ekzameni ĝin! Vi vidas, ĝi estas malplena! Sinjoro, vi estas ruinigita!

PAŬLO, *kun iomete tro da pompo.* — Fraŭlino Henrieto, sen doto, sufiĉas al mi.

SINJORO LEPIKO. — Mi donos al mia filino 100000 frankojn. Ekzakta sumo!

PAŬLO, *ĝis blinda mirigita.* — Estas vi kiu estas admirinda!

SINJORO LEPIKO. — Kaj mi scias kie ili estas!

PAUL. — Oh ! je n'en doute pas. Merci ! Je n'espérais pas tant ! Merci, merci !

MONSIEUR LEPIC. — Quelle joie ! prenez garde ! on croirait que c'est pour la dot.

PAUL. — C'est pour ces dames. Il me tarde de leur annoncer... la bonne nouvelle et de leur dire combien je suis, nous sommes heureux, vous et moi!

MONSIEUR LEPIC. — Moi !

PAUL. — Oui, je m'entends, un père qui marie sa fille, c'est un homme heureux. On ne marie pas sa fille tous les jours !

MONSIEUR LEPIC. — Ce serait monotone !

PAUL. — Vous êtes donc heureux, vous aussi. Vous l'êtes ! Vous devez l'être! Il faut que vous le soyez.

MONSIEUR LEPIC. — Il le faut ?

PAUL. — Eh ! oui !

MONSIEUR LEPIC. — Ça ne m'est pas désagréable.

PAUL. — C'est quelque chose, mais...

MONSIEUR LEPIC. — C'est tout.

PAUL. — Monsieur Lepic, vous ne doutez pas du bonheur futur de votre fille !

MONSIEUR LEPIC. — Comme il dépendra de vous désormais, je n'y pourrai plus rien.

PAUL. — Elle sera très heureuse... Je vous en réponds... et moi aussi. Moi, ça vous est égal ? Cependant, je ne vous suis pas antipathique ?

MONSIEUR LEPIC. — Pas encore.

PAUL. — Ah ! Riez ! J'ai bon caractère.

MONSIEUR LEPIC. — Tant mieux pour ma fille.

PAUL. — Et puis, j'étais prévenu... oui, maintenant que j'ai votre parole, et vous n'êtes pas homme à me la retirer, je me permets de vous dire, avec déférence, que je vous savais...

MONSIEUR LEPIC. — Original !

PAUL. — C'est ça ! vous dites et ne faites rien comme tout le monde.

MONSIEUR LEPIC. — Rien comme Mme Lepic.

PAŬLO. — Ho! Mi ne dubas pri tio. Dankon! Mi ne tiom esperis! Dankon, dankon!

SINJORO LEPIKO. — Kia ĝojo! Singardu vin! Oni kredus ke tio estus pro la doto.

PAŬLO. — Tio estas por la sinjorinoj. Mi estas malpacienca anonci al ili... la bonan novaĵon kaj diri al ili kiom mi estas, ni estas feliĉaj, vi kaj mi!

SINJORO LEPIKO. — Mi!

PAŬLO. — Jes, kompreneble, patro kiu edzinigas sian filinon estas feliĉa homo. Oni ne edzinigas sian filinon ĉiutage!

SINJORO LEPIKO. — Tio estus monotona!

PAŬLO. — Vi do estas feliĉa, ankaŭ vi. Vi tia ja estas! Vi tia ja estu. Necesas ke vi tiaestu.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu tio necesas?

PAŬLO. — He! Jes!

SINJORO LEPIKO. — Tio ne estas al mi malagrable.

PAŬLO. — Tio estas io, sed...

SINJORO LEPIKO. — Tio estas ĉio.

PAŬLO. — Sinjoro Lepiko, vi ne dubas pri la venonta feliĉo de via filino!

SINJORO LEPIKO. — Ĉar ĝi de nun dependos de vi, mi povos nenion pri ĝi.

PAŬLO. — Ŝi estos tre feliĉa... Mi tion garantias al vi... kaj ankaŭ mi. Pri mi, tio estas al vi egale, ĉu? Tamen, mi ne estas al vi malsimpatia, ĉu ne?

SINJORO LEPIKO. — Ne ankoraŭ.

PAŬLO. — Ha! Ridu! Mi havas bonan karakteron.

SINJORO LEPIKO. — Des pli bone por mia filino.

PAŬLO. — Kaj, mi ja estis avertita... Jes, nun kiam mi havas vian promeson, kaj vi ne estas homo kiu perfidus ĝin, mi aŭdacas diri al vi, kun respekto, ke mi scis ke vi estas ...

SINJORO LEPIKO. — Originala!

PAŬLO. — Ĝuste! Vi diras kaj faras nenion kiel aliuloj.

SINJORO LEPIKO. — Nenion kiel s-ino Lepiko.

PAUL. — Vous êtes un peu misanthrope, un peu misogyne.

MONSIEUR LEPIC. — Il y a simplement des hommes et des femmes que je n'aime pas.

PAUL. — Ça ne vous fâche point, ce que je vous dis ?

MONSIEUR LEPIC. — C'est sans importance.

PAUL. — D'ailleurs, moi qui me flatte de n'être qu'un homme ordinaire, pratique, si vous aimez mieux, l'originalité ne me choque pas chez les autres et je trouve tout naturel que chacun ait ses façons, ses manières, ses manies.

MONSIEUR LEPIC. — Manières suffisait.

PAUL. — Oh ! monsieur Lepic ! loin de moi la pensée... je vous honore et vous respecte... je ressens déjà pour vous une affection sincère.

MONSIEUR LEPIC. — Je tâcherai de vous rendre la pareille.

PAUL. — Chacune de vos réponses, monsieur Lepic, a une saveur particulière, et je me réjouirais d'épouser Mlle Henriette rien que pour avoir un beau-père tel que vous.

MONSIEUR LEPIC. — Vous vous faites une singulière idée du mariage !

PAUL. — Je plaisante parce que je suis heureux ce soir, et très gai...

MONSIEUR LEPIC — Non.

PAUL. — Si, si.

MONSIEUR LEPIC. — Non, pas franchement. Vous êtes déjà troublé, au fond, comme l'était, il y a un an, votre prédécesseur qu'on n'a jamais revu. Vous me demandez ma fille et je vous la donne ; mais ça ne vous suffit pas, et ma façon de vous la donner vous inquiète. Il faut que je vous félicite, que je vous applaudisse, que je vous prédise votre bonheur, que je vous le garantisse par contrat : vous m'en demandez trop !

PAUL. — Monsieur Lepic, regardez-moi; je suis un brave homme, je vous jure.

MONSIEUR LEPIC — Je n'en doute pas; aussi je vous donne ma fille.

PAUL. — Et une fortune, mais avec froideur. Votre façon de donner, comme vous dites, vaut moins que... Enfin, vous ne marchez pas comme je voudrais !

MONSIEUR LEPIC. — Vous voulez que je danse : attendez le bal.

PAUL. — Monsieur Lepic! Il y a quelque chose ?

PAŬLO. — Vi estas iomete hommalŝatema, iomete virinkontraŭa..

SINJORO LEPIKO. — Simple nur estas viroj kaj virinoj kiujn mi ne ŝatas.

PAŬLO. — Tio ne ĉagrenas vin, kion mi diras al vi, ĉu?

SINJORO LEPIKO. — Tio ne gravas.

PAŬLO. — Cetere, mi, kiu fieras esti nur ordinara homo, praktikema, se vi preferas, originaleco ne ŝokas min ĉe la aliuloj kaj mi trovas tute nature ke ĉiu havu siajn afektojn, siajn manierojn, siajn maniojn.

SINJORO LEPIKO. — Manieroj sufiĉis.

PAŬLO. — Oh! Sinjoro Lepiko! For de mi la penso... Mi honoras vin kaj respektas vin... Mi jam sentas por vi sinceran korinklinon.

SINJORO LEPIKO. — Mi klopodos por vi senti la samon.

PAŬLO. — Ĉiu el viaj respondoj, sinjoro Lepiko, havas apartan guston, kaj ravis min edziĝi kun sinjorino Henrieto eĉ nur por havi bopatron kiel vi.

SINJORO LEPIKO. — Vi havas strangan ideon pri edzeco!

PAŬLO. — Mi ŝercas ĉar mi estas feliĉa ĉi-vespere, kaj tre goĝa...

SINJORO LEPIKO. — Ne.

PAŬLO. — Jes, jes.

SINJORO LEPIKO. — Ne, ne vere. Vi estas jam maltrankvila, fakte, kiel estis, antaŭ unu jaro, via antaŭanto kiun oni neniam plu revidis. Vi petas al mi mian filinon kaj mi donas ŝin al vi; sed tio ne sufiĉas al vi, kaj mia maniero doni ŝin malserenigas vin. Necesas ke mi gratulu vin, ke mi aplaŭdu vin, ke mi aŭgiru vian feliĉon, ke mi garantiu ĝin per kontrakto: vi tro petas de mi!

PAŬLO. — Sinjoro Lepiko, rigardu min; mi estas bravulo, mi ĵuras al vi.

SINJORO LEPIKO. — Mi ne dubas pri tio; tial mi donas al vi mian filinon.

PAŬLO. — Kaj riĉaĝo, sed malvarmece. Via donmaniero, kiel vi diras, valoras malpli ol... Fine, vi ne paŝas kiel mi dezirus!

SINJORO LEPIKO. — Vi volas ke mi dancu: atendu la balon.

PAŬLO. — Sinjoro Lepiko! Ĉu estas io?

MONSIEUR LEPIC. — Rien. N'allez pas vous imaginer un secret de famille, des histoires de brigands... Vous seriez déçu. Il n'y a rien... rien que les scrupules d'un honnête homme en face d'un honnête homme que je n'ai pas le droit de pousser avec violence, par les épaules, au mariage : c'est une aventure !

PAUL. — Oh ! bien commune !

MONSIEUR LEPIC. — Précisément ! Pourquoi s'emballer ? Je n'avais aucune raison pour dire non. Je n'en ai aucune pour dire oui avec une gaieté folle, pour que ma joie éclate désordonnée à propos de votre mariage, pour que je vous serre dans mes bras, comme s'il n'y avait que vous au monde dans votre cas, et comme si je ne l'étais pas, moi, marié...

PAUL. — Il me semble qu'on a frappé...

M. Lepic ne dit pas « entrez », Mme Lepic entre toute seule.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME LEPIC

MADAME LEPIC, *visage de curiosité*. — Si ces messieurs ont besoin de se rafraîchir, avant le goûter, il y a tout ce qu'il faut à la cave. M. Lepic l'a regarnie dernièrement. Il ne pouvait pas le faire plus à propos. Que désirez-vous, monsieur Paul ? Ce que vous voudrez ; sauf du muscat : la bonne a cassé la dernière bouteille ce matin et les chats n'en ont pas laissé perdre une goutte.

PAUL. — Rien, madame, merci, je n'ai pas soif. Mais si M. Lepic...

MADAME LEPIC. — Vous dînez avec nous, n'est-ce pas, monsieur Paul ? Naturellement, un soir comme celui-là ! C'est convenu avec votre tante... Si, si, Henriette en ferait une maladie.

Mme Lepic fait de vains signes à Paul pour se renseigner, et sort. M. Lepic va fermer la porte.

SCÈNE VI

MONSIEUR LEPIC, PAUL

MONSIEUR LEPIC, *regarde la porte*. — ... comme si je ne l'étais pas, moi, marié depuis plus de vingt-cinq ans ! (*M. Lepic va tirer un cordon de sonnette. La bonne paraît.*) Annette, donnez-nous des biscuits et du muscat.

LA BONNE. — Il n'y a plus de muscat, monsieur ; madame m'a fait porter, avant vêpres, la dernière bouteille à M. le curé.

MONSIEUR LEPIC. — Vous servirez de la bière ! Plus tard !

SINJORO LEPIKO. — Nenio. Ne imagu familian sekreton, rabistajn rakontojn... Vi seniluziigus. Estas nenio... nur skrupuloj de honesta homo fronte al honesta homo kiun mi ne rajtas puŝi perforte, ĉe ŝultroj, al la edziĝo: tio estas aventuro!

PAŬLO. — Ho! Tute ordinara!

SINJORO LEPIKO. — Ĝuste! Kial ekzaltiĝi? Mi havis neniun kialon diri ne. Mi havas neniun diri jes kun freneza ĝojo, por ke mia ĝojo ekstravagance eksplodu pri via edziĝo, por ke mi brakumu vin, kvazaŭ estus nur vi en la mondo en tiu situacio, kaj kvazaŭ mi ne estus, mi, edzo...

PAŬLO. — Sajnas al mi ke oni frapis...

S-ro Lepiko ne diras "eniru", tamen s-ino Lepiko eniras.

KVINA SCENO

LA SAMAJ, SINJORINO LEPIKO

SINJORINO LEPIKO, *scivolema mieno*. — Se tiuj sinjoroj bezonas malvarmetajn trinkaĵojn, antaŭ la manĝeto, estas ĉio necesa en la kelo. S-ro Lepiko plenigis ĝin antaŭ nelonge. Li ne povis tion fari pli taŭge. Kion vi deziras, sinjoro Paŭlo? Tion kion vi volos; krom muskatvino: la servistino rompita la lastan botelon hodiaŭ matene kaj la katoj lasis perdi eĉ ne unu guton.

PAŬLO. — Nenion, sinjorino, dankon, mi ne soifas. Sed se s-ro Lepiko...

SINJORINO LEPIKO. — Vi vespermanĝos kun ni, sinjoro Paŭlo, ĉu ne? Evidente, vesperon kiel tiu ĉi! Mi kaj via onklino interkonsentis... Jes, jes, Henrieto, se ne, malsaniĝus.

S-ino Lepiko vane signas al Paŭlo por scii, kaj eliras. S-ro Lepiko iras fermi la pordon.

SESA SCENO

SINJORO LEPIKO, PAŬLO

SINJORO LEPIKO, *rigardas la pordon*. — ... kvazaŭ mi ne estas, mi, edzo de pli ol dudek kvin jaroj! (*S-ro Lepiko iras tiri ŝnuron de sonorilo. La servistino aperas.*) Aneto, donu al ni biskvitojn kaj muskatvinon.

LA SERVISTINO. — Ne plu estas muskatvino, Sinjoro; Sinjorino igis min porti, antaŭ la vespro, la lastan botelon al s-ro pastro.

SINJORO LEPIKO. — Vi servos bieron! Pli poste!

LA BONNE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

MONSIEUR LEPIC, *achevant sa phrase.* — ... Depuis plus de vingt-cinq ans, monsieur, ce qui me permet de rester calme quand les autres se marient... Il n'y a pas que vous... vingt-cinq ans!... plus exactement vingt-sept!... Près de dix mille jours !

PAUL. — Vous les comptez ?

MONSIEUR LEPIC. — Dans mes insomnies... Vous savez déjà qu'on ne se marie pas pour quinze nuits.

PAUL. — Oh ! une fois pour toute la vie, je le sais. Et je suis décidé ! Mais quand ça va bien, plus ça dure, plus c'est beau.

MONSIEUR LEPIC — Et quand ça va mal ?

PAUL. — D'accord ! Il y a cependant de bons ménages.

MONSIEUR LEPIC. — Chez les gens mariés, c'est bien rare !

PAUL. — Mais le vôtre, par exemple... Je me contenterais d'un pareil.

MONSIEUR LEPIC. — Vous l'aurez sans doute.

PAUL. — Il a une bonne réputation.

MONSIEUR LEPIC. — Et méritée comme toutes les réputations.

PAUL. — Mme Lepic ne se plaint pas !

MONSIEUR LEPIC. — Elle a peur de vous effrayer.

PAUL. — Vous non plus, que je sache !

MONSIEUR LEPIC. — Moi, j'aime le silence.

PAUL. — Aux yeux des étrangers, du moins, c'est le ménage modèle ; chacun de vous y tient sa place, on ne peut pas dire que vous ne soyez pas le maître, et, pour me servir d'une expression vulgaire, que ce soit Mme Lepic qui porte la culotte !

MONSIEUR LEPIC. — Il y a longtemps que je ne regarde plus ce qu'elle porte!

PAUL. — Tout à l'heure, elle parlait de vous comme une femme qui aime son mari.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'aime pas mentir, et je ne pourrais en parler,

LA SERVISTINO. — Bone, Sinjoro.

Ŝi eliras.

SINJORO LEPIKO, *finante sian frazon.* — ... De pli ol dudek kvin jaroj, sinjoro, tio permesas al mi resti trankvila kiam la aliaj geedziĝas... Ne estas nur vi... dudek kvin jaroj! ... pli ekzakte dudek sep!...Proksimume dekmil tagoj!

PAŬLO. — Ĉu vi nombras ilin ?

SINJORO LEPIKO. — Dum miaj sendormnoktojn... Vi jam scias ke oni ne geedziĝas por dekkvin noktoj.

PAŬLO. — Oh, unufoje por la tuta vivo, mi scias tion. Kaj mi estas decidita! Sed kiam tio bone iras, pli tio daŭras, pli bela tio estas.

SINJORO LEPIKO. — Kaj kiam tio malbone iras?

PAŬLO. — Konsentite! Tamen ekzistas bonaj paroj.

SINJORO LEPIKO. — Inter la geedzuloj, tio estas ja malofta!

PAŬLO. — Sed la via, ekzemple... Mi kontentiĝus per iu sama.

SINJORO LEPIKO. — Vi sendube havos ĝin.

PAŬLO. — Ĝi havas bonan reputacion.

SINJORO LEPIKO. — Kaj meritita kiel ĉiuj reputacioj.

PAŬLO. — S-ino Lepiko ne plendas!

SINJORO LEPIKO. — Ŝi timas timigi vin.

PAŬLO. — Ankaŭ vi ne, laŭ mia scio!

SINJORO LEPIKO. — Mi, mi ŝatas silenton.

PAŬLO. — Al okuloj de eksteruloj, almenaŭ, ĝi estas la modela paro. Ĉiu el vi, tenas en ĝi sian lokon, oni ne povas diri ke vi ne estas la mastro, kaj, por uzi vulgaran esprimon, ke s-ino Lepiko portas pantalonon!

SINJORO LEPIKO. — Jam delonge, mi ne plu rigardas kion ŝi portas!

PAŬLO. — Antaŭ momento, ŝi parolis pri vi kiel edzino kiu amas sian edzon.

SINJORO LEPIKO. — Mi ne ŝatas mensogi, kaj mi, mi povus paroli pri ŝi,

moi, que comme un mari qui n'aime plus sa femme.

PAUL. — Pour quelle cause grave ?... Je suis indiscret ?

MONSIEUR LEPIC. — Du tout ! C'est votre droit.

PAUL. — Une si honnête femme !

MONSIEUR LEPIC. —Honnête femme ! Peuh ! L'honnêteté de certaines femmes !... Monsieur, se savoir trompé par une femme qu'on aime, on dit que c'est douloureux, on le dit ; mais ne pas être trompé par une femme qu'on n'aime plus, croyez-en ma longue expérience, ça ne fait pas le moindre plaisir. Je n'imagine pas que ce serait un si grand malheur ! J'ai mieux que ça chez moi, et je ne sais aucun gré à Mme Lepic de sa vertu. L'adultère ne l'intéresse pas ! ni chez les voisins ni pour son compte. Elle a bien d'autres soucis ! Elle a toujours laissé mon honneur intact, j'en suis sûr, parce qu'en effet, ça m'est égal, ce qui n'empêche pas que notre ménage ait toujours été un ménage à trois, grâce à elle !

PAUL. — Comment ? Puisque Mme Lepic est une honnête femme ?

MONSIEUR LEPIC. — C'est tout de même, grâce à elle, un ménage à trois : le mari, la femme et le curé !

PAUL. — Le curé !

MONSIEUR LEPIC. — Oui, le curé ! Mais je froisse peut-être vos sentiments ?

PAUL. — Ah! vous êtes anticlérical ?

MONSIEUR LEPIC. — Non ; je ne sais pas ce que ça veut dire.

PAUL. — Franc-maçon ?

MONSIEUR LEPIC. — Non, je ne sais pas ce que c'est.

PAUL. — Athée ?

MONSIEUR LEPIC. — Non, il m'arrive même de croire en Dieu.

PAUL. — Tout le monde croit en Dieu ; ce serait malheureux !

MONSIEUR LEPIC. — Oui, mais ça ne regarde pas les curés.

PAUL. — Je ne suis pas, moi non plus, l'ami des curés.

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ?

PAUL.— Non, non,bien que je sois libéral.

MONSIEUR LEPIC. — Singulier mélange ! Je connais cet état d'esprit. Il a

nur kiel edzo kiu ne plu amas sian edzinon.

PAŬLO. — Pro kia grava kialo?... Ĉu mi estas maldiskreta?

SINJORO LEPIKO. — Tute ne! Vi rajtas.

PAŬLO. — Tiel honesta virino!

SINJORO LEPIKO. — Honestaj virinoj! Ba! La honesteco de iaj virinoj!... Sinjoro, scii ke virino kiun vi amas, trompas vin, oni diras ke tio estas dolora, oni diras tion; sed ne esti trompata de virino kiun oni ne plu amas, kreu mian longan sperton, tio havigas eĉ ne la plej etan plezuron. Mi ne imagas ke tio estus tiel granda malfeliĉo! Mi havas hejme ion pli bonan, kaj mi neniel dankas s-inon Lepikon pri ŝia virto. La adulto ne interesas ŝin! Nek ĉe la najbaroj nek por ŝi mem. Ŝi ja havas sufiĉe da aliaj zorgoj! Ŝi ĉiam lasis mian honoron senmakula, mi certas pri tio, ĉar fakte, tio estas al mi egala, tamen tio ne malhelpas ke nia edzparo ĉiam estis edztrio, danke al ŝi!

PAŬLO. — Kiel? se s-ino Lepiko estas honesta virino...

SINJORO LEPIKO. — Tamen, danke al ŝi, estas edztrio: la edzo, la edzino kaj la pastro!

PAŬLO. — La pastro!

SINJORO LEPIKO. — Jes, la pastro! Sed mi eble ofendetas viajn sentojn, ĉu?

PAŬLO. — Ha! Ĉu vi estas kontraŭklerikala?

SINJORO LEPIKO. — Ne, mi ne scias kion tio signifas.

PAŬLO. — Ĉu framasono?

SINJORO LEPIKO. — Ne, mi ne scias kion tio estas.

PAŬLO. — Ĉu ateisto?

SINJORO LEPIKO. — Ne, eĉ okazas al mi ke mi kredas en Dio.

PAŬLO. — Ĉiuj kredas en Dio; estus malfeliĉo!

SINJORO LEPIKO. — Jes, sed tio ne koncernas la pastrojn.

PAŬLO. — Ankaŭ mi, mi ne estas la amiko de la pastroj.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu vi ne diras tion por plezurigi min ?

PAŬLO. — Ne, ne, kvankam mi estas liberala.

SINJORO LEPIKO. — Stranga miksaĵo! Mi konas tiun mensostatton. Ĝi

été le mien.

PAUL. — Je suis libre penseur, monsieur Lepic !

MONSIEUR LEPIC. — C'est-à-dire que vous n'y pensez jamais.

PAUL. — Je vous assure que, sans être un mangeur de curés, je ne peux pas les digérer, je les ai en horreur. Ils ne m'ont rien fait, mais c'est d'instinct.

MONSIEUR LEPIC. — Vous les avez en horreur et vous ne savez pas encore pourquoi. Vous le saurez peut-être ; moi je le sais, car, depuis vingt-sept ans, monsieur, j'ai un curé dans mon ménage, et j'ai dû, peu à peu, lui céder la place : le curé !... c'est l'amant contre lequel on ne peut rien. Une femme renonce à un amant : jamais à son curé... Si ce n'est pas toujours le même, c'est toujours le curé.

PAUL. — Mme Lepic me disait que le curé actuel est parfait, qu'il ne s'occupe de rien.

MONSIEUR LEPIC. — Mme Lepic parle comme un grelot et elle dit ça de tous les curés. Ils changent, quittent le pays ou meurent. Mais Mme Lepic reste et ne change pas. Jeune ou vieux, beau ou laid, bête ou non, dès qu'il y a un curé, elle le prend. Elle est à lui; elle appartient au dernier venu comme un héritage du précédent. Le curé l'a tout entière, corps et âme ! Corps, non, je la calomnie. Mme Lepic est, comme vous dites, une honnête femme, bigre ! Incapable d'une erreur des sens, même avec un curé ! Et pourvu qu'elle le voie à l'église, une fois tous les jours de la semaine, deux fois le dimanche, et à la cure le reste du temps !...

PAUL. — Malgré vous ?

MONSIEUR LEPIC. — J'ai tout fait, excepté un crime : je n'ai pas tué l'amant, le curé !... Au début, j'aimais ma femme. Je l'avais prise belle fille avec des cheveux noirs et des bandeaux ondulés ! C'était la mode en ce temps-là, avec des cheveux noirs très beaux ! et une jolie dot ! Vous savez, quand on se marie, on ne s'occupe pas beaucoup du reste.

PAUL. — On n'y fait pas attention !

MONSIEUR LEPIC. — C'est ça ! On aime une jeune fille et on ne se préoccupe pas de ce qu'elle pense. Tant pis pour vous, monsieur ! Bientôt on s'aperçoit que tous les mariages d'amour ne deviennent pas des mariages de raison. J'ai dit d'abord : « Tu y tiens à ton curé ? Entre lui et moi, tu hésiterais ? » Elle m'a répondu : « Comment peux-tu comparer ? Toi, un esprit supérieur ! » Quand une femme nous dit : toi, un esprit supérieur, elle sous-entend : tu ne peux pas comprendre ces choses-là ! Et elle choisissait le curé ! Je disais ensuite : « Je te prie de ne plus aller chez ce curé. » Elle

estis mia.

PAŬLO. — Mi estas liberpensulo, sinjoro Lepiko!

SINJORO LEPIKO. — Tio signifas ke vi neniam pensas pri tio.

PAŬLO. — Mi certigas al vi ke, sen manĝi pastrojn, mi ne povas digesti ilin, mi abomenas ilin. Ili faris al mi nenion, sed estas instinkte.

SINJORO LEPIKO. — Vi abomenas ilin kaj vi ankoraŭ ne scias kial. Tion vi eble scios ; tion mi scias, ĉar, de dudek sep jaroj, sinjoro, mi havas pastron en mia edzparo, kaj mi devis, iom post iom, cedi al li la pozicion: la pastro!... Tiu estas la amanto kontraŭ kiu oni povas nenion. Virino rezignas pri amanto: neniam pri sia pastro... Se li ne estas ĉiam la sama, li ĉiam estas la pastro.

PAŬLO. — S-ino Lepiko diris al mi, ke la nuna pastro estas perfekta, ke li sin enmiksas en nenio.

SINJORO LEPIKO. — S-ino Lepiko parolas kiel tintilo kaj ŝi diras tion pri ĉiuj pastroj. Ili ŝanĝiĝas, foriras aŭ mortas. Sed s-ino Lepiko restas kaj ne ŝanĝiĝas. Juna aŭ maljuna, bela aŭ malbela, stulta aŭ ne, de kiam estas pastro, ŝi prenas lin. Ŝi estas lia; ŝi apartenas al la lasta venanto kiel heredaĵo de la antaŭa. La pastro havas ŝin tutan, korpe kaj anime! Korpe, ne, mi kalumnias ŝin. S-ino Lepiko estas, ha, kiel vi diras, honesta virino! Nekapabla senterari, eĉ kun pastro! Kaj sufiĉas ke ŝi vidu lin en la preĝejo, unufoje tage dum la semajno, dufoje dimanĉe, kaj en la pastrodomo dum la cetera tempo!...

PAŬLO. — Ĉu malgraŭ vi?

SINJORO LEPIKO. — Mi faris ĉion, escepte krimon: mi ne mortigis la amanton, la pastron!... Komence, mi amis mian edzinon. Mi prenis ŝin bela fraŭlino kun nigra kaj onda hararo kadranta la vizaĝon! Estis tiam la modo, kun nigraj haroj tre belaj! Kaj bela doto! Vi scias, kiam oni edziĝas, oni ne multe prizorgas la ceteron.

PAŬLO. — Oni ne tion atentis!

SINJORO LEPIKO. — Ĝuste! Oni amas fraŭlinon kaj oni ne prizorgas tion kion ŝi pensas. Domaĝe por vi, sinjoro! Baldaŭ oni ekkonstas ke ĉiuj amgeedziĝoj ne fariĝas raciaj geedziĝoj. Mi unue diris: "Ĉu via pastro gravas por vi? Inter li kaj mi, ĉu vi hezitus?" Ŝi respondis al mi: " Kiel vi povas kompari? Vi, supera spirito!" Kiam virino diras al ni: vi, supera spirito, ŝi subdiras: vi ne povas kompreni tiujn ĉi aferojn! Kaj ŝi elektis la pastron! Mi poste diris: " Mi petas de vi ne plu iri ĉe tiu pastro." Ŝi respondis : " Via peto estas ordono" kaj, tuj kiam mi ŝajnis ne plu pensis pri

répondait : « Ta prière est un ordre, et, dès que j'avais l'air de ne plus y songer, elle courait chez le curé ! » Puis j'ai dit : « Je te défends d'y aller ! » Elle y retournait en cachette ; ça devenait le rendez-vous. Je n'étais donc rien pour elle ? Maladroit, ne savais-je pas la prendre ? Oh ! je l'ai souvent reprise, mais presque aussitôt reperdue. Quand je la croyais avec moi, c'est qu'elle mentait, d'accord avec le curé ! Et je n'ai plus rien dit... je me suis rendu de lassitude, exténué c'était fini !... Mme Lepic avait porté notre ménage, et, comme on se marie pour être heureux, notre bonheur à l'église. Je ne suis pas allé l'y chercher, car je n'y mets jamais les pieds.

PAUL. — Et lui... vient-il ici?

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! sans doute ! Quand je voyage, et même quand je suis là, malgré les têtes que je lui fais, et quelles têtes ! quelquefois il ose ! Et c'est moi qui sors. Je ne peux pourtant pas prendre mon fusil.

PAUL. — On vous donnerait tort.

MONSIEUR LEPIC. — Et je ne suis pas si terrible ! Moi, un tyran ! Au fond, je suis plutôt un timide, un faible, une victime de la liberté que je laisse aux autres ; moi, un persécuteur ! Il ne s'agit pas de religion. Ce n'est même pas d'un prêtre que Mme Lepic, cette femme qui est la mienne, a toujours besoin; c'est d'un curé. S'il lui fallait un directeur de conscience, comme elles disent, est-ce que je n'étais pas là ? Je ne suis pas un imbécile, peut-être ! — Mais non : ce qu'il lui fallait, c'est le curé, cet individu sinistre et comique qui se mêle sournoisement, sans responsabilité, de tout ce qui ne le regarde pas. Il le lui fallait, pourquoi faire ? Je ne l'ai jamais su. Et lui, qu'est-ce qu'il en fait de Mme Lepic ? Je ne comprends pas. Et vous ?... Tenez, voilà peut-être ma vengeance, il y a des heures où elle doit bien l'embêter aussi, surtout quand elle lui parle à l'oreille. De quoi serait-il fier, s'il a quelque noblesse ? La foi de Mme Lepic, quelle plaisanterie !

Elle prend les choses de plus bas ! J'ai voulu jadis causer avec elle, discuter. Est-ce qu'on discute des choses graves avec Mme Lepic ? Elle n'a même pas essayé de me convertir ! Elle veut aller au paradis toute seule, sans moi ! C'est une bigote égoïste, avare, qui me laissera griller en enfer ! J'aime mieux ça ! au moins je ne la retrouverai pas dans son paradis ! Ses idées, sa bonté, son amour du prochain, quelle blague !... la bigoterie, voilà tout son caractère ! Mme Lepic était une belle fille avec des cheveux noirs et très peu de front. Elle n'est pas devenue une croyante; elle est devenue ce qu'elle devait être, une grenouille de bénitier.

Mme Lepic ouvre la porte.

MADAME LEPIC, *avec un plateau de bière.* — Je ne veux pas que la bonne vous dérange, elle est si indiscreète ! (*Elle pose la bière sur la table;*

tio, ŝi kuris al la pastro! Poste mi diris: " Mi malpermesas al vi tien iri!" Ŝi kaŝe denove iris; tio fariĝis la rendevuo. Ĉu mi do estis nenio por ŝi? Mallerta, ĉu mi ne sciis kiel preni ŝin? Ho! Mi ofte reprenis ŝin sed preskaŭ tuj reperdis ŝin. Kiam mi kredis ŝin kun mi, tio estis ĉar ŝi mensogis, konsentite kun la pastro! Kaj mi nenion plu diris... Mi pro laceco rezignis, elĉerpita, tio estis finita!... S-ino Lepiko portis nian edziĝon, kaj, ĉar oni edziĝas por esti feliĉa, nian feliĉon en la preĝejon. Mi ne tien iris por repreni ĝin, ĉar mi neniam iras tien.

PAŬLO. — Kaj li... ĉu li venas ĉi tie?

SINJORO LEPIKO. — Ho! Sendube! Kiam mi vojaĝas, kaj eĉ kiam mi ĉeestas, malgraŭ miaj mienoj, kaj kiaj mienoj! Kelkfoje li aŭdacas! Kaj estas mi kiu eliras. Mi tamen ne povas preni mian fusilon.

PAŬLO. — Oni malpravigus vin.

SINJORO LEPIKO. — Kaj mi ne estas tiom terura! Mi, tirano! Funde, mi pliĝuste estas timemulo, malfortulo, viktimo de la libereco kiun mi lasas al la aliuloj; mi, persekutanto! Ne temas pri religio. Eĉ ne estas pastro kiun s-ino Lepiko, tiu edzino kiu estas mia, ĉiam bezonas; tio estas paroĥestro. Se necesus al ŝi konsciencestro, kiel inoj diras, ĉu mi ne ĉeestis? Mi ne estas stultulo, eble! — Sed ne: Tion kion ŝi bezonis estis paroĥestro, tiu mortenua kaj komika ulo kiu inside, senrespondece, enmiksiĝas en ĉio kio ne koncernas lin. Li necesis al ŝi, por kion fari? Mi tion neniam sciis. Kaj li, kion li faras de s-ino Lepiko? Mi ne konprenas. Kaj vi, ĉu...? Nu, eble jen mia venĝo, estas momentoj kiam verŝajne ja ankaŭ lin ŝi tudas, precipe kiam ŝi parolas al li ĉe la orelo. Pri kio li fierus, se li havus iom da nobleco? La fido de s-ino Lepiko, kia ŝerco! Ŝi ternivele konsideras la aferojn!

Mi iam deziris paroli kun ŝi, diskuti. Ĉu oni diskutas pri gravaj aferoj kun s-ino Lepiko? Ŝi eĉ ne provis konverti min! Ŝi volas iri al la paradizo tute sola, sen mi! Ŝi estas egoista bigotino, avara, kiu lasos min kradorostiĝi en infero! Mi preferas tion! Mi almenaŭ ne retrovos ŝin en ŝia pardizo! Ŝiaj ideoj, ŝia boneco, ŝia amo por la samuloj, kia ŝerco!...La bigoteco, jen ŝia tuta karaktero! S-ino Lepiko estis bela virino kun nigraj haroj kaj tre malgranda frunto. Ŝi ne iĝis kredantino, ŝi iĝis tio kion ŝi devis esti, sanktakvuja rano.

S-ino Lepiko malfermas la pordon.

SINJORINO LEPIKO, *kun biero sur pleto.* — Mi ne volas ke la servistino ĝenu vin, ŝi estas tiel maldiskreta! (*Ŝi metas la bieron sur la tablon;*

aimable.) C'est long !

PAUL. — Ça va très bien, madame, une petite minute !

MONSIEUR LEPIC. — Elle auscultait la porte.

PAUL. — Pauvre femme !

MONSIEUR LEPIC. — Ah! c'est elle que vous plaignez ?

PAUL. — Non, non. C'est vous, monsieur Lepic, profondément. (*Des ombres passent devant la fenêtre.*) Mais on s'impatiente !

MONSIEUR LEPIC. — Je le vois bien ; qu'ils attendent ! Et moi donc ! Ne m'en a-t-il pas fallu de la patience ? (*Il désigne sa poitrine.*) Ah ! monsieur, si la Grande Chancellerie me connaissait !... Oh! il y a le divorce; ce serait une belle cause! mais nous ne savons pas encore nous servir de cette machine-là, dans nos campagnes. D'ailleurs, Mme Lepic est aussi tenace qu'irréprochable. On meurt où elle s'attache. En outre, je ne suis pas sans orgueil. J'aurais honte de me plaindre en public ! Et puis un divorce, pourquoi faire ?

PAUL. — Une autre vie. Vous êtes toujours jeune.

MONSIEUR LEPIC. — Je suis un jeune homme.

PAUL. — À votre âge, on aime encore.

MONSIEUR LEPIC. — J'ai un cœur de vingt ans.

PAUL. — À vingt ans, c'est dur de se priver.

MONSIEUR LEPIC. — Je ne me prive pas du tout.

PAUL. — Comment ?

MONSIEUR LEPIC. — J'ai ce qu'il me faut.

PAUL. — Oh! monsieur Lepic, tromperiez-vous Mme Lepic ?

MONSIEUR LEPIC. — Tant que je peux ! Tiens ! Parbleu ! cette question ! Aucune compensation ? Vous ne voudriez pas ! Mieux vaudrait la mort. Oh ! dame, ici, j'accepte ce que je trouve, de petites fortunes de village. Ah ! si le curé était marié !

PAUL. — Vous lui prendriez sa femme ?

MONSIEUR LEPIC. — Il m'a bien pris la mienne. Oh ! je ne vous conseille pas de m'imiter plus tard. Le bonheur d'un mari dans un ménage ne consiste pas à tromper sa femme le plus possible. Mais ce n'est pas moi qui ai commencé. Sans le curé, j'eusse été un époux modèle. Dans une union parfaite, je n'admettrais aucune hypocrisie, aucun mensonge, aucune

afabla.) Tio estas longe!

PAŬLO. — Estas tre bone, sinjorino, malgranda minuto!

SINJORO LEPIKO. — Ŝi aŭskultumis la pordon.

PAŬLO. — Kompatinda virino!

SINJORO LEPIKO. — Ha! Ĉu ŝin vi kompatas?

PAŬLO. — Ne, ne. Vin, sinjoro Lepiko, profunde. (*Ombroj pasas antaŭ la fenestro.*) Sed oni malpacientiĝas!

SINJORO LEPIKO. — Mi ja tion vidas; ili atendu! Kaj mi do! Ĉu al mi ne necesis pacienco? (*Li almontras sian bruston.*) Ha! Sinjoro, se la Granda Kancelario⁴ konus min !...Ho! Eksedziĝo eblas; tio estus bela jurafero! Sed ni ankoraŭ ne scias kiel uzi tiun maŝinon, en niaj kamparoj. Cetere, s-ino Lepiko estas tiel obstina kiel senpeka. Oni mortas tie kie ŝi alligiĝas. Krome, mi ne estas sen fiereco. Mi hontus plendi publike! Kaj eksedziĝo, por kion fari ?

PAŬLO. — Alian vivon. Vi estas ankoraŭ juna.

SINJORO LEPIKO. — Mi estas junulo.

PAŬLO. — En via aĝo, oni ankoraŭ amas.

SINJORO LEPIKO. — Mi havas dudekjaran koron.

PAŬLO. — Dudekjaraĝe, rezigni estas malfacile.

SINJORO LEPIKO. — Mi tute ne rezignas.

PAŬLO. — Kiel ?

SINJORO LEPIKO. — Mi havas tion kio necesas al mi.

PAŬLO. — Ho, sinjoro Lepiko, ĉu vi trompus s-inon Lepikon ?

SINJORO LEPIKO. — Tiom kiom mi povas ! Vidu ! Per dio! Kia demando! Ĉu neniun kompenso? Vi ne volus? Pli bone estus morti! Nu, ĉi tie mi akceptas tion kion mi trovas, vilaĝajn fortunulinetojn. Ha! Se la pastro estus edziĝita!

PAŬLO. — Ĉu vi prenis lian edzinon ?

SINJORO LEPIKO. — Li ja prenis mian. Ho! Mi ne konsilas al vi iam imiti min. La feliĉo de edzo en la paro ne konsistas trompi lian edzinon kiel eble plej ofte. Sed ne estas mi kiu komencis. Sen la pastro, mi estus modela edzo. En perfekta unuiĝo, mi akceptus neniun hipokritaĵon, neniun mensogon, neniun pardonpeton, ne pli por la edzo ol por la edzino.

4 La aŭtoro verŝajne aludas la grandan kancelarion de la honora legio kiu, en Francio, ordenas ege meritantajn personojn ...

excuse, pas plus pour le mari que pour la femme. À un ménage comme le mien, je préférerais un couple de saints d'accord dans la même niche et il me répugne d'entendre un mari dire : « C'est si beau une femme à genoux qui prie ! » tandis qu'il en profite, lui, l'homme supérieur, qui ne prie jamais, pour la tromper à tour de bras ! Je vous assure, monsieur !

PAUL. — Je vous remercie de me parler avec cette confiance.

MONSIEUR LEPIC. — C'est le moins, mon gendre.

PAUL, *lui tendant la main*. — Mon beau-père !

MONSIEUR LEPIC. — Monsieur... comme vous entrez dans une famille qui se trouve être la mienne, je ne regrette pas de vous avoir dit ces quelques mots d'encouragement. Et puis, ça soulage un peu ! Je vous dois ce plaisir-là. J'ai votre parole pour ma fille, au moins ! Vous ne vous sauverez pas comme M. Fontaine, à propos d'un curé ?

PAUL. — Oh! c'est pour ça que M. Fontaine ?...

MONSIEUR LEPIC. — Je crois ; quand il a vu clair dans mon intérieur, il a eu peur pour le sien !

PAUL. — Ce devait être un homme quelconque.

MONSIEUR LEPIC. — Il tenait à ses idées.

PAUL. — Un sectaire !

MONSIEUR LEPIC. — Et il ne connaissait pas le chiffre exact de la dot !

PAUL. — Tout le monde tient à ses idées, moi aussi. Mais le temps a changé.

MONSIEUR LEPIC. — Rien ne change.

PAUL. — Depuis la séparation...

MONSIEUR LEPIC. — Espèce de radical-socialiste ! Ça va être le reste ! Qu'est-ce qu'elles ne feront pas pour les consoler ? Les voilà plus forts que jamais. Un homme intelligent comme vous, d'une bonne intelligence moyenne, ne pèsera pas lourd auprès d'un curé martyr.

PAUL. — Ce sont de pauvres êtres inoffensifs.

MONSIEUR LEPIC. — Bien ! Bien ! Votre affaire est bonne.

PAUL. — Oh ! permettez, monsieur Lepic ! Certes, votre vie, malgré ces petits dédommagements, est une vie manquée. Mme Lepic exagère. Je ne croyais pas qu'il y eût de pareilles femmes !...

Anstataŭ paro kiel la mia, mi preferus paron de sanktuloj konsentantaj en la sama nesto kaj, malplaĉas al mi aŭdi edzon kiu diras : "Tiom bele estas genuanta virino kiu preĝas !" dum li profitas, li, la supera viro, kiu neniam preĝas, por kokri ŝin kiel eble plej ofte ! Mi certigas al vi, sinjoro !

PAŬLO. — Mi dankas vin pro tio ke vi parolas al mi kun tiu fido.

SINJORO LEPIKO. — Tio estas la minimumo, mia bofilo.

PAŬLO, *tendant al li la manon*. — Mia bopatro!

SINJORO LEPIKO. — Sinjoro... Ĉar vi eniĝas en familio kiu ĝuste estas la mia, mi ne bedaŭras, ke al vi mi diris tiujn kelkajn kuraĝigajn vortojn. Kaj krome, tio iomete malpezigas! Mi ŝuldas al vi tiun plezuron. Mi havas vian promeson por mia filino, almenaŭ! Vi ne fuĝos kiel s-ro Fontano, pri preĝisto, ĉu?

PAŬLO. — Ho! Ĉu pro tio s-ro Fontano?...

SINJORO LEPIKO. — Mi kredas; kiam li klare vidis en mia hejmo, li timis por la sia !

PAŬLO. — Li verŝajne estis komuna homo.

SINJORO LEPIKO. — Li estis alkroĉita al siaj ideoj.

PAŬLO. — Sektemulo!

SINJORO LEPIKO. — Kaj li ne konis la ĝustan dotan valoron!

PAŬLO. — Ĉiuj estas alkroĉitaj al siaj ideoj, ankaŭ mi. Sed la epoko ŝanĝiĝis.

SINJORO LEPIKO. — Nenio ŝanĝiĝas.

PAŬLO. — Ekde la divido...

SINJORO LEPIKO. — Radikal-socialistulo! Estos la restaĵo! Ĝis kie agos virinoj por ilin konsoli? Jen ili pli fortaj ol iam ajn. Inteligenta homo kiel vi, kun bona meza inteligenteco, ne multe pezos fronte al martira pastro.

PAŬLO. — Ili estas kompatindaj sendanĝeraj estuloj.

SINJORO LEPIKO. — Bone! Bone! Via afero estas bona.

PAŬLO. — Ho! Permesu, sinjoro Lepiko! Certe, via vivo, malgraŭ tiuj malgrandaj kompensoj, estas fiaska vivo. S-ino Lepiko troigas. Mi ne kredis ke estis tiaj virinoj!...

MONSIEUR LEPIC. — Moi non plus... Elles, pullulent !... Mais n'y en aurait-il qu'une, c'est moi qui l'ai.

PAUL. — Ce n'est pas une maladie contagieuse.

MONSIEUR LEPIC. — Peut-être héréditaire.

PAUL. — Oh ! non. Et heureusement pour moi, d'après ce que vous dites, ce n'est pas Mme Lepic que j'épouse.

MONSIEUR LEPIC. — Évidemment !

PAUL. — C'est Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est elle que je vous ai accordée ! Mais si le cœur vous dit d'emmener la mère avec la fille.

PAUL. — Je vous remercie. Je ne voudrais pas manquer de respect à Mme Lepic..., mais je peux bien dire qu'elle et sa fille, au point de vue physique, ne se ressemblent pas beaucoup ! (*Il s'adresse à un portrait pendu au mur.*) Ce visage clair, ce front net, ce regard droit, ce sourire aux lèvres...

MONSIEUR LEPIC. — Ces cheveux noirs !

PAUL. — Oh ! magnifiques.

MONSIEUR LEPIC. — C'est un portrait de Mme Lepic à dix-huit ans que vous regardez là.

PAUL. — Non !

MONSIEUR LEPIC. — Voyez la date derrière.

PAUL. — 1884 ! D'ailleurs c'est encore frappant.

MONSIEUR LEPIC. — Ça vous frappe ?

PAUL. — Curieux !

MONSIEUR LEPIC. — Vous pouvez presque, d'après ce portrait, vous imaginer votre femme, quand elle aura l'âge de la mienne.

PAUL. — C'est loin !

MONSIEUR LEPIC — Ça viendra !

PAUL. — Mme Lepic n'est pas encore mal...

MONSIEUR LEPIC — La fraîcheur de l'église la conserve.

PAUL. — Bah ! le proverbe qui dit : Tel père, tel fils, ne s'applique pas aux dames ! Vous la connaissez ?

SINJORO LEPIKO. — Ankaŭ mi, ne.... Ili multiĝas!... Sed se estus nur unu, estas mi kiu havas ŝin.

PAŬLO. — Tio ne estas kontaĝa malsano.

SINJORO LEPIKO. — Eble hereda.

PAŬLO. — Ho! Ne. Kaj feliĉe por mi, laŭ viaj diroj, ne estas s-ino Lepiko kiun mi edzigas.

SINJORO LEPIKO. — Evidente!

PAŬLO. — Estas f-ino Henrieto.

SINJORO LEPIKO. — Estas ŝi kiun mi donis al vi! Sed se vi deziras kunpreni la patrinon kun la filino.

PAŬLO. — Mi dankas al vi. Mi ne volus malrespekti s-inon Lepikon..., sed mi povas ja diri ke ŝi kaj ŝia filino, laŭ la fizika aspekto, ne multe similas unu la alian! (*Li sinturnas al portreto alkroĉita al la muro.*) Tiu hela vizaĝo, tiu neta frunto, tiu rekta rigardo, tiu rideto sur la lipoj...

SINJORO LEPIKO. — Tiuj nigraj haroj!

PAŬLO. — Ho! Belegaj.

SINJORO LEPIKO. — Tiu estas portreto de s-ino Lepiko dekoka aĝa kiun vi rigardas tie.

PAŬLO. — Ne!

SINJORO LEPIKO. — Vidu la daton dorse.

PAŬLO. — 1884! Cetere tio estas ankoraŭ frapanta.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu tio frapas vin?

PAŬLO. — Strange!

SINJORO LEPIKO. — Vi preskaŭ povas, laŭ tiu portreto, imagi vian edzinon, kiam ŝi atingos la aĝon de mia.

PAŬLO. — Tio estas malproksime!

SINJORO LEPIKO. — Tio okazos!

PAŬLO. — S-ino Lepiko ankoraŭ ne aspektas malbone...

SINJORO LEPIKO. — La malvarmeco de la preĝejo konservas ŝin.

PAŬLO. — Nu! La proverbo kiu diras: "Kia patro, tia filo", ne koncernas la sinjorinojn! Ĉu vi konas ŝin?

MONSIEUR LEPIC. — Mme Lepic ?

PAUL. — Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est juste, vous pensez à vous.

PAUL. — C'est mon tour.

MONSIEUR LEPIC. — Vous n'espérez pas que je vais vous parler de la fille comme de la mère ?

PAUL. — Oh ! je sais ce que vaut Mlle Henriette.

MONSIEUR LEPIC. — C'est ce qu'elle vaudra qui vous préoccupe ? Ayez confiance !

PAUL. — Oh ! je ne crains rien.

MONSIEUR LEPIC. — À la bonne heure !

PAUL. — Elle est charmante ! J'en ferai ce que je voudrai... malgré le curé, n'est-ce pas ? Enfin ! Vous l'avez élevée ?

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! non, non ! C'est à Mme Lepic que revient cette responsabilité. Henriette a grandi sous les jupes de sa mère. Après huit années dans un pensionnat qui n'était pas de mon choix, elle a été reprise à la sortie, par sa mère ; elle ne quitte pas sa mère, et sa mère ne quitte pas le curé !

PAUL. — Vous avez souvent causé avec elle, un père ?

MONSIEUR LEPIC. — Moins souvent que le curé et Mme Lepic n'ont chuchoté avec Henriette. Elle m'a échappé, comme sa mère ; vous la garderez mieux !

PAUL. — Je suis sûr qu'à travers les bavardages du curé, vous avez semé le bon grain !

MONSIEUR LEPIC. — Faites la récolte. Déjà elle aime mieux vous épouser que de prendre le voile, ce n'est pas mal.

PAUL. — Et puis, nous nous aimons !

MONSIEUR LEPIC. — Pourvu que ça dure vingt-sept ans... et plus.

PAUL. — Oui, je l'aime beaucoup, Mlle Henriette, et je vous la redemande.

MONSIEUR LEPIC. — Je n'ai qu'une parole ; mais je peux vous la donner deux fois. Ma fille est à vous, elle, sa dot et la petite leçon de mon expérience.

PAUL. — Je n'ai pas peur.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu s-ino Lepiko ?

PAŬLO. — F-ino Henrieto.

SINJORO LEPIKO. — Tio estas ĝusta, vi pensas pri vi.

PAŬLO. — Estas mia vico.

SINJORO LEPIKO. — Vi ne esperas ke mi parolos al vi pri la filino kiel pri la patrino, ĉu ne ?

PAŬLO. — Ho ! Mi scias kion f-ino Henrieto valoras.

SINJORO LEPIKO. — Ĉu estas tio kion ŝi valoros kiu zorgigas vin ? Havu fidon !

PAŬLO. — Oh ! Mi timas nenion.

SINJORO LEPIKO. — Kia bonŝanco !

PAŬLO. — Ŝi estas ĉarma ! Mi faros de ŝi tion kion mi deziras...malgraŭ la pastro, ĉu ne ? Fine ! Vi edukis ŝin, ĉu ne ?

SINJORO LEPIKO. — Ha ! Ne, ne ! Estas s-ino Lepiko kiu respondecas pri tio. Henrieto kreskis sub la jupoj de sia patrino. Post ok jaroj en lernejpensiono, kiun mi ne elektis, ŝi estis reprenita ĉe la eliro, de sia patrino ; ŝi ne forlasas sian patrinon, kaj ŝia patrino ne forlasas la pastron !

PAŬLO. — Vi ofte babilis kun ŝi, kiel patro, ĉu ne ?

SINJORO LEPIKO. — Malpli ofte ol flustris kun Henrieto la pastro kaj s-ino Lepiko. Ŝi eskapis de mi, kiel ŝia patrino ; vi gardos ŝin pli bone !

PAŬLO. — Mi certas ke inter la babiladoj de la pastro, vi semis la bonan grenon !

SINJORO LEPIKO. — Faru la rikolton. Ŝi jam preferas edziniĝi kun vi ol fariĝi religiulino, tio ne estas malbona.

PAŬLO. — Kaj plue, ni amas nin reciproke !

SINJORO LEPIKO. — Esperu ke tio daŭros dudek sep jarojn... kaj pli.

PAŬLO. — Jes, mi multe amas ŝin, f-inon Henrieton, kaj mi denove petas ŝin al vi.

SINJORO LEPIKO. — Mi havas nur unu parolon ; sed mi povas dufoje doni ŝin al vi. Mia filino estas via, ŝi, ŝia doto kaj la lecioneto de mia sperto estas viaj.

PAŬLO. — Mi ne timas.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes un homme.

PAUL. — Un ancien dragon !

MONSIEUR LEPIC. — Ce n'est pas de trop !... Et qui sait ? L'encens a empoisonné ma vie : la vôtre n'en sera peut-être que parfumée !

PAUL, *la main tendue*. — Mon beau-père.

MONSIEUR LEPIC. — Monsieur...

PAUL. — Oh ! mon gendre !

MONSIEUR LEPIC. — Mon gendre, oui, mon gendre. Excusez-moi ! C'est le mot gendre. Je m'y habituerai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADELEINE, FELIX

MADELEINE, *cogne à la fenêtre; Paul ouvre*. — Avez-vous fini ? Je voudrais savoir, moi ! Ça y est ?

PAUL. — Oui, mademoiselle. Où est Mlle Henriette ?

MADELEINE. — Là-bas, au fond du verger !

FÉLIX. — Avec maman qui dit son chapelet à toute vitesse. (*À Paul.*) Mon cher beau-frère, je savais que ça irait tout seul.

MADELEINE. — Oh ! que je suis contente ! C'est bien, ça, monsieur Lepic ! Il faut que je vous embrasse.

Elle enjambe la fenêtre, suivie de Félix.

MONSIEUR LEPIC. — Mais il ne s'agit pas encore de toi, demoiselle d'honneur ! (*Il l'embrasse.*) Elle est bien gentille ! Par malheur, elle donne, comme les autres, dans les curés !

MADELEINE. — Voilà qu'il recommence, comme ce matin !

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! toi aussi, tu vas l'embêter ton mari, avec ton curé !

MADELEINE. — Félix, votre papa s'apitoie d'avance sur votre sort. N'est-ce pas, que vous serez heureux de faire toutes mes volontés quand nous nous marierons ?

FÉLIX. — Rien ne presse.

MADELEINE. — Tout son père !

FÉLIX. — Alors, je ferai tout comme papa.

SINJORO LEPIKO. — Vi estas viro.

PAŬLO. — Eksdragono!

SINJORO LEPIKO. — Ne estas troe! ... Kaj kiu scias ? La incenco venenis mian vivon, eble ĝi nur parfumos la vian !

PAŬLO, *la mano oferata* — Mia bopatro.

SINJORO LEPIKO. — Sinjoro ...

PAŬLO — Ho ! Mia bofilo !

SINJORO LEPIKO. — Mia bofilo, jes, mia bofilo. Pardonu min ! Tio estas la vorto bofilo. Mi alkuimiĝos al ĝi.

SEPA SCENO

LA SAMAJ, MAGDALENO, FELIKSO

MAGDALENO, *frapas al la fenestro; Paŭlo malfermas*. — Ĉu vi finis ? Mi ja volus scii! Ĉu farita ?

PAŬLO — Jes fraŭlino. Kie estas f-ino Henrieto?

MAGDALENO — Tie fore, ĉe la fundo de la fruktoĝardeno.

FELIKSO. — Kun panjo kiu diras siajn preĝojn rapidege. (*Al Paŭlo.*) Mia kara bofrato, mi sciis ke tio glate sukcesos.

MAGDALENO — Ho ! Kiel kontenta mi estas! Tio ja estas bona, sinjoro Lepiko! Necesas ke mi kisu vin.

Ŝi superpaŝas la fenestron, sekvita de Felikso.

SINJORO LEPIKO. — Sed ankaraŭ ne pri vi temas, honorfraŭlino! (*li kisas ŝin*). Ŝi estas afableta. Bedaŭrinde, kiel la aliulinoj, ŝi emas esti kun pastroj!

MAGDALENO. — Jen li rekomencas, kiel ĉimatene!

SINJORO LEPIKO. — Ha! Ankaŭ vi, vi tedos vian edzon, kun via pastro!

MAGDALENO. — Felikso, via paĉjo antaŭkompatas pri via sorto? Ĉu ne, vi estos feliĉa fari ĉion kion mi volos kiam ni estos edziĝintaj?

FELIKSO. — Nenio urĝas.

MAGDALENO. — Tute lia patro!

FELIKSO. — Do, mi faros ĉion kiel paĉjo.

PAUL, à *M. Lepic*. — Celui-là, au moins !

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! celui-là ne m'a donné aucun mal et il me dépasse !

FÉLIX. — Oh ! papa, je ne fais que te suivre ! Tu ne vas pas caner ?

MONSIEUR LEPIC, à *Félix*. — Triste modèle que ton papa, mon garçon ! Malheur à toi, si tu ne prends pas garde à la fleur poussée à l'ombre du clocher !

MADELEINE. — Oh ! que c'est joli ! C'est moi la fleur ! Ne dirait-on pas que je ferai une vieille bigote. J'aime M. le curé, comme je vous aime, vous, faute de mieux ; je ne peux pourtant pas vous épouser.

MONSIEUR LEPIC. — Moi non plus ! Je le regrette. Le curé pourrait, lui. Il est libre.

MADELEINE. — La messe, les vêpres, vous savez bien, mon vieil ami, que c'est une distraction, un prétexte pour essayer une toilette. Quand j'ai un chapeau neuf, j'arrive toujours en retard à l'église ; ça fait un effet ! Le curé, monsieur Paul, ça occupe. C'est pour attendre le mari. Dès qu'on a le mari, on lâche le curé.

MONSIEUR LEPIC. — On y retourne.

MADELEINE. — Ah ! si on devient trop malheureuse ! Nous ne voulons qu'être heureuses, nous, et nous sommes toutes comme ça ; Henriette aussi, que j'oublie, qui se morfond là-bas, sous son pommier. Je cours la chercher.

PAUL. — Moi aussi.

MADELEINE. — Venez, par la fenêtre. Félix, amenez les autres... (À *M. Lepic*.) Elle va vous sauter au cou. (*Importante*.) Oh ! nous avons causé toutes les deux ! Je l'ai sermonnée ! Tenez-vous bien !

MONSIEUR LEPIC. — Je me tiendrai.

MADELEINE, *de la fenêtre*. — Oui, sérieusement ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, ici, dans ce trou, le dimanche. Ah ! vous êtes cloué !

FÉLIX, *autoritaire*. — Avec moi, le dimanche, vous viendrez à la pêche.

MADELEINE. — Mais je n'aime pas ça !

FÉLIX. — Qu'est-ce que vous aimez ! La femme doit suivre son mari à la pêche.

MADELEINE. — Et quand la pêche sera fermée ?

FÉLIX. — On se promènera au bord de l'eau.

MADELEINE. — Toute la journée ?

PAŬLO, *al s-ro Lepiko* — Tiu ĉi, almenaŭ!

SINJORO LEPIKO. — Ho! Tiu ĉi donis al mi neniun malfacilaĵon kaj li superas min!

FELIKSO. — Ho! Paĉjo, mi nur sekvas vin! Vi ne timaĉos?

SINJORO LEPIKO, *al Felikso*. — Kia bedaŭrinda modelo tia patro, mia filo! Malfeliĉo al vi, se vi ne atentos pri la floro kreskinta ĉe la ombro de la sonorilejo!

MAGDALENO. — Ho! Kiel tio estas bela! Tio estas mi la floro! Ĉu oni ne dirus ke mi estiĝos maljuna bigotino. Mi amas s-ron Pastron, kiel mi vin amas, vin, anstataŭ ion pli bonan; tamen mi ne povas edzigi vin.

SINJORO LEPIKO. — Ankaŭ mi ne ! Mi tion bedaŭras. La pastro, li, povus, li estas libera.

MAGDALENO. — La meso, la vespro, vi bone scias, mia kara amiko, ke tio estas distraĵo, preteksto por provi novan vestaĵon. Kiam mi havas novan ĉapelon, mi ĉiam malfruas al la preĝejo; tio faras efekton! La pastro, sinjoro Paŭlo, tio okupas. Tio estas por atendi la edzon. Tuj kiam oni havas la edzon, oni forlasas la pastron.

SINJORO LEPIKO. — Oni reiras al li.

MAGDALENO. — Ha! Se oni iĝas tro mafeliĉa! Ni volas esti nur feliĉaj, ni, kaj ni estas ĉiuj tiaj: ankaŭ Henrieto, kiun mi forgesas, kiu enuegas tie, sub sia pomarbo. Mi kuras serĉi ŝin.

PAŬLO. — Ankaŭ mi.

MAGDALENO. — Venu, tra la fenestro. Felikso, alkonduku la aliajn... (*Al s-ro Lepiko*.) Ŝi eksaltos al via kolo. (*Grava*.) Ho! Ni ambaŭ interparolis! Mi moralinstruis ŝin! Tenu vin bone!

SINJORO LEPIKO. — Mi min tenos.

MAGDALENO, *el la fenestro*. — Jes, serioze! Kion vi volas ke oni faru, ĉi tie, en tiu truo, dimanĉe. Ha! vi estas alnajlita!

FELIKSO, *aŭtoritema*. — Kun mi, dimanĉe, vi venos fiŝkapti.

MAGDALENO. — Sed tion mi ne ŝatas!

FELIKSO. — Kion vi ŝatas! La edzino devas sekvi sian edzon al la fiŝkaptado.

MAGDALENO. — Kaj kiam la fiŝkaptadsezono estos fermita?

FELIKSO. — Ni promenados sur la akvobordo.

MAGDALENO. — Ĉu tuttage?

FÉLIX. — Tout le long de la rivière.

MADELEINE. — Et s'il fait mauvais temps ?

FÉLIX. — On restera au lit.

Madeleine se sauve.

FÉLIX, à Paul, dont il serre la main. — C'est votre mariage qui me met en goût, mon cher beau-frère. Je suis très content !... Je vais écrire à Poil de Carotte !

Tous les trois sortent par la fenêtre. Paul enjambe le dernier. La porte d'en face s'ouvre. Mme Lepic apparaît. On aperçoit Henriette derrière elle.

SCÈNE VIII

MONSIEUR LEPIC, MADAME LEPIC, HENRIETTE

MADAME LEPIC, *stupéfaite*. — Comment ? Il se sauve par la fenêtre, celui-là ! C'est un comble ! Alors, c'est encore non ? (*Figure impassible de M. Lepic.*) Tu refuses encore ? Et nous ne saurons pas encore pourquoi. Enfin, qu'est-ce que tu lui as dit, à cet homme, pour qu'il ne prenne même pas la peine de sortir comme les autres, poliment, par la porte. Tu ne veux pas me répondre ? Viens Henriette ! Tu peux entrer. C'est fini ! Grâce à ton père tu ne te marieras jamais ! Voilà, ma fille, voilà ton père ! Ce n'est pas un homme, c'est un original, un maniaque ! Et il rit, c'est un monstre ! Que veux-tu que j'y fasse ? À ta place, moi, je me passerais de sa permission, mais tu t'obstines à le respecter ! Tu vois ce que ça te rapporte. Et moi qui te conseillais de faire, quelques jours, des sacrifices sur la question religieuse. Voilà notre récompense ! Dieu n'est pas long à nous punir. Reste si tu veux ; je n'ai plus rien à faire ici. J'aime mieux m'en aller et mourir, si la mort veut de moi ! (*Elle sort.*) Seigneur, ne laisserez-vous pas tomber enfin sur moi un regard de miséricorde !

SCÈNE IX

MONSIEUR LEPIC, HENRIETTE

HENRIETTE. — Oh ! papa, moi qui t'aime tant, je te supplie à genoux de me le dire : qu'est-ce que j'ai fait, pourquoi me traites-tu si durement ? M. Paul et moi, nous nous aimions. Ma vie est brisée !

MONSIEUR LEPIC *la relève*. — Mais, ma fille, ton fiancé te cherche dans le jardin.

HENRIETTE. — Ah !... Et ma mère qui s'imagine !...

MONSIEUR LEPIC. — Je n'ai rien dit.

FELIKSO. — Sur la tuta longeco de la rivero.

MAGDALENO. — Kaj se la vetero estos malbela?

FELIKSO. — Ni restos enlite.

Magdaleno forfuĝas.

FELIKSO, *al Paŭlo, kies manon li premas*. — Estas via edziĝo kiu interesigas min, mia kara bofrato. Mi estas tre kontenta!... Mi skribos al Karotkapo!

Ĉiuj tri eliras tra la fenestro. Paŭlo superpaŝas laste. La fonta pordo malfermiĝas. S-ino Lepiko aperas. Oni ekvidas Henrieton malantaŭ ŝi.

LA OKA SCENO

SINJORO LEPIKO, SINJORINO LEPIKO, HENRIETO

SINJORO LEPIKO, *stuporita*. — Kio? Li forfuĝas tra la fenestro, tiu ĉi! Estas troe! Do, ĉu estas ankoraŭ ne? (*senmova vizaĝo de s-ro Lepiko.*) Ĉu vi ankoraŭ rifuzas? Kaj ni ankoraŭ ne scios kial. Fine, kion vi diris al li, al tiu homo, por ke li eĉ ne klopodu eliri kiel la aliaj, ĝentile, tra la pordo? Ĉu vi ne volas respondi al mi? Venu Henrieto! Vi povas eniri. Estas finite! Danke al via patro vi neniam edziniĝos! Jen, mia filino, jen via patro! Tiu ne estas homo, tiu estas fantaziulo, maniulo! Kaj li ridas, tiu estas monstro! Kion vi volas ke mi ne pri tio faru? Anstataŭ vi, mi, mi ne atendus lian permeson, sed vi obstinas respekti lin! Vi vidas kiel tio profitas al vi. Kaj mi kiu konsilis al vi fari, dum kelkaj tagoj, cedojn pri la religiaĵo. Jen nia rekompenco! Dio ne atendas longe por puni nin. Restu se vi volas; mi havas nenion plu por fari ĉi tie. Mi preferas foriri kaj morti, se la morto volas min! (*Ŝi eliras.*) Dio, ĉu vi ne fine lasos fali sur min kompateman rigardon!

LA NAŬA SCENO

SINJORO LEPIKO, HENRIETO

HENRIETO. — Ho! paĉjo, mi kiu tiom amas vin, mi humile petegas vin diri tion al mi: kion mi faris, kial vi traktas min tiom acerbe? S-ro Paŭlo kaj mi, ni amas unu la alian. Mia vivo estas frakasita!

SINJORO LEPIKO, *starigas ŝin*. — Sed, mia filino, via fianĉo vin serĉas en la ĝardeno.

HENRIETO. — Ha!... Kaj mia patrino kiu imagas!...

SINJORO LEPIKO. — Mi diris nenion.

HENRIETTE. — Oh ! papa, que je suis confuse ! Je te demande pardon.

SCÈNE X

LES MÊMES, TANTE BÂCHE, MADELEINE, FELIX

MADELEINE. — Nous te cherchions partout !

PAUL. — Mademoiselle, vous savez ?

HENRIETTE. — Je sais.

TANTE BÂCHE, *étonnée*. — Puisque c'est oui, où va donc Mme Lepic, comme une folle ! Elle sanglote, elle agite un chapelet au bout de son bras !

HENRIETTE. — Elle n'a pas compris, elle croit que papa refuse. Courez, ma tante !

TANTE BÂCHE. — Comment ? Elle croit ?...

MONSIEUR LEPIC. — Nous nous entendons toujours comme ça.

TANTE BÂCHE, *s'élançant*. — Je la ramène morte ou vive !

PAUL. — Mademoiselle, votre père, qui m'effrayait un peu, a été charmant ! (*À M. Lepic.*) N'est-ce pas ?

MONSIEUR LEPIC. — Ça m'étonne ! Mais puisque vous le dites ! À votre service.

HENRIETTE. — Merci, mon Dieu !

MADELEINE. — Merci, mon Dieu !... Merci, papa !... Va donc, puisque ça y est ! Saute à son cou ! (*À Paul.*) Je la connais mieux que lui ; je l'ai approfondie ! Croyez-moi, elle fera une bonne petite femme !

HENRIETTE, *après avoir embrassé son père qui s'est tout de même penché un peu*. — Oui, papa, j'espère que je ferai une bonne petite femme.

MONSIEUR LEPIC. — C'est possible !

HENRIETTE. — Veux-tu que je te dise comment je m'y prendrai ?

MONSIEUR LEPIC. — Dis toujours !

HENRIETTE. — Je ferai toujours exactement le contraire de ce que j'ai vu faire ici.

MONSIEUR LEPIC. — Excellente idée !

MADELEINE. — Bien répondu, Henriette !

HENRIETTE. — Oh ! si j'osais...

HENRIETO. — Ho! Paĉjo, kiel mi estas konfuzita! Mi petas pardonon de vi.

DEKA SCENO

LA SAMAJ, ONKLINO BAŜO, MAGDALENO, FELIKSO

MAGDALENO. — Ni serĉis vin ĉie!

PAŬLO. — Fraŭlino, ĉu vi scias?

HENRIETO. — Mi scias.

ONKLINO BAŜO, *mirigita*. — Ĉar estas jes, kien do iras s-ino Lepiko, kiel frenezulino! Ŝi ploregas, ŝi agitas rozarion fine de sia brako!

HENRIETO. — Ŝi ne komprenis, ŝi kredas ke paĉjo rifuzas. Kuru, onklino mia!

ONKLINO BAŜO. — Kiel ? Ĉu, ŝi kredas ?...

SINJORO LEPIKO. — Ni ĉiam interkompreniĝas tiel !

ONKLINO BAŜO, *ekkuras*. — Mi revenigas ŝin, morta aŭ viva.

PAŬLO. — Fraŭlino, via patro kiu timigis min iomete, estis ĉarma! (*Al s-ro Lepiko.*) Ĉu ne ?

SINJORO LEPIKO. — Tio mirigas min! Sed, se vi tion diras! Je via servo.

HENRIETO. — Dankon, Dio mia!

MAGDALENO. — Dankon, Dio mia! ...Dankon, paĉjo! Iru do, kiam estas farita! Saltu al lia kolo! (*Al Paŭlo.*) Mi konas ŝin pli bone ol li; mi profunde konas ŝin! Kredu min, ŝi fariĝos bona edzineto!

HENRIETO, *post kiam ŝi kisis sian patron, kiu tamen iomete kliniĝis*. — Jes, paĉjo, mi esperas ke mi fariĝos bona edzineto!

SINJORO LEPIKO. — Tio eblas!

HENRIETO. — Ĉu vi volas ke mi diru al vi kiel mi faros ?

SINJORO LEPIKO. — Ja, diru !

HENRIETO. — Mi ĉiam faros ekzakte la malon de tio kion mi vidis fari ĉi tie.

SINJORO LEPIKO. — Bonega ideo!

MAGDALENO. — Bone respondita, Henrieto!

HENRIETO. — Oh! Se mi aŭdacus...

MADELEINE. — Ose donc ! M. Paul est là.

HENRIETTE. — Écoute, papa. Écoute-moi, veux-tu ?

MONSIEUR LEPIC, *étonné*. — Mais j'écoute.

FÉLIX. — Oh ! ma sœur qui se lance ! Elle parle à papa !

MADELEINE, *à Félix*. — Chut ! Soyons discret— *Elle entraîne Félix*.

FÉLIX. — Je voudrais bien entendre ça, moi !

MADELEINE. — Allez ! allez !

SCÈNE XI

MONSIEUR LEPIC, PAUL, HENRIETTE

HENRIETTE. — Je ne suis plus si jeune ! J'ai réfléchi depuis ma sortie de pension, depuis quatre années que je vous observe, maman et toi, j'ai de l'expérience.

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! tu connais la vie !

HENRIETTE. — Je connais la vôtre. Je ne veux pas la revivre pour mon compte. J'en ai assez souffert !

MONSIEUR LEPIC. — À qui la faute ?

HENRIETTE. — Je ne veux pas le rechercher; mais, je jure que mon ménage ne ressemblera pas au tien.

MONSIEUR LEPIC. — Cela ne dépend pas que des efforts d'un seul.

HENRIETTE. — Cela dépend surtout de la femme. Je le sais bien. Je ferai de mon mieux et M. Paul m'aidera. (*Confiante, la main offerte.*) Oh ! Pardon !

PAUL. — Mademoiselle, votre geste était si gracieux !

HENRIETTE, *la main abandonnée*. — Je dirai toujours la vérité, quelle qu'elle soit !

MONSIEUR LEPIC. — Bon !

HENRIETTE. — S'il m'échappe un mensonge, je ne chercherai pas à me rattraper par un autre mensonge.

MONSIEUR LEPIC. — Pas mal !

HENRIETTE. — Si je commets une faute de ménagère, vous saurez le premier, et tout de suite, ma sottise. Je ne penserai jamais : ça ne regarde pas les maris !

MAGDALENO. — Ja aŭdacu! S-ro Paŭlo ĉeestas.

HENRIETO. — Aŭskultu, paĉjo. Aŭskultu min, ĉu vi volas ?

SINJORO LEPIKO, *mirigita*. — Sed mi aŭskultas.

FELIKSO. — Oh! Mia fratino kiu braviĝas! Ŝi parolas al paĉjo!

MAGDALENO, *al Felikso*. — Silentu! Ni estu diskretaj - *Ŝi foriras tirante Felikson*.

FELIKSO. — Mi ja bonvolus aŭdi tion, mi!

MAGDALENO. — Iru! Iru!

DEKUNUA SCENO

SINJORO LEPIKO, PAŬLO, HENRIETO

HENRIETO. — Mi ne plu estas tiom juna! Mi priprensis ekde mia eliro el lernejpensiono, de kvar jaroj dum kiuj mi observas vin, panjo kaj vi, mi havas sperton.

SINJORO LEPIKO. — Ho! Vi konas la vivon!

HENRIETO. — Mi konas la vian. Mi ne volas revivi ĝin por mi mem. Mi sufiĉe suferis de ĝi.

SINJORO LEPIKO. — Kiu kulpas?

HENRIETO. — Mi ne volas serĉi tion; sed mi ĵuras ke mia edziĝa paro ne similos la vian.

SINJORO LEPIKO. — Tio ne dependas de la zorgoj de nur unu!

HENRIETO. — Tio dependas precipe de la edzino. Mi tion bone scias. Mi faros kiel mi povos plej bone kaj s-o Paŭlo helpos min. (*Bonfida, la mano oferata.*) Ho! Pardonu!

PAŬLO. — Fraŭlino, via gesto estis tiel gracia!

HENRIETO, *la mano lasita*. — Mi ĉiam diros la veron, kia ajn ĝi estos!

SINJORO LEPIKO. — Bone!

HENRIETO. — Se iu mensogo elglitos el mia buŝo, mi ne provos elturniĝi per alia mensogo.

SINJORO LEPIKO. — Ne malbone!

HENRIETO. — Se mi eraras en mia mastrumado, vi la unua ekscios, kaj tuj, mian stultaĵon. Mi neniam pensos : tio ne koncernas la edzojn!

MONSIEUR LEPIC. — Bien !

HENRIETTE. — J'attendrai pour bavarder que vous ayez fini de parler. Je ne vous demanderai votre avis que pour le suivre. Je ne chercherai pas à vous être supérieure. (*Signes de tête de M. Lepic.*) Je ne dirai pas à votre enfant : ton père a tort, ou ton père n'a pas besoin de savoir ! J'aurai peut-être des amies, mais vous serez mon seul confident.

MONSIEUR LEPIC. — Avec le curé.

HENRIETTE — Papa, je ne dirai tout qu'à l'homme que j'aime.

MONSIEUR LEPIC. — C'est une déclaration !

HENRIETTE. — Oui ! chacun la nôtre. M. Paul m'avait fait, un soir, la sienne. Je viens de lui répondre, et je vous aimerai, monsieur Paul, comme vous m'avez dit que vous m'aimerez.

PAUL. — Oh ! mademoiselle !

MONSIEUR LEPIC. — Et je n'irai plus à la messe !

HENRIETTE, à Paul, hésitante. — Je n'irai plus, si vous l'exigez.

PAUL, ému — Mademoiselle, j'ai une grande liberté d'esprit !

MONSIEUR LEPIC. — C'est heureux, elle finirait par se marier civilement !

HENRIETTE, violent effort. — Si ce sacrifice était nécessaire à notre union...

PAUL. — Du tout ! mademoiselle, je ne vous demande pas ça !

MONSIEUR LEPIC. — Au contraire !

HENRIETTE. — Je l'accomplirais !...

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! le beau mensonge !

HENRIETTE. — Papa ! j'accomplirais ce sacrifice, tant je crois au danger inévitable des idées qui ne sont pas communes.

MONSIEUR LEPIC. — Des idées religieuses !

HENRIETTE. — Surtout des idées religieuses qui ne sont pas partagées.

PAUL. — Nous partagerons tout ce que vous voudrez, mademoiselle !

MONSIEUR LEPIC. — Oh ! oh ! elle est effrayante ! Où as-tu pris cette leçon ?

HENRIETTE. — Sur ta figure des dimanches, papa !

SINJORO LEPIKO. — Bone!

HENRIETO. — Mi atendos por babili ke vi finu paroli. Mi petos vian opinion nur por sekvi ĝin. Mi ne provos superi vin. (*kapaj signoj de s-ro Lepiko.*) Mi ne diros al via infano: via patro malpravas, aŭ via patro ne bezonas scii! Mi eble havos amikinojn, sed vi estos mia nura konfidanto.

SINJORO LEPIKO. — Kun la pastro.

HENRIETO. — Paĉjo, mi ĉion diros nur al la homo kiun mi amas.

SINJORO LEPIKO. — Tio estas deklaro!

HENRIETO. — Jes! Al ĉiu la sian. S-ro Paŭlo al mi faris, iun vesperon, la sian. Mi ĵus repondis al li, kaj mi amos vin, sinjoro Paŭlo, tiel kiel vi diris al mi ke vi amos min.

PAŬLO. — Ho! Fraŭlino!

SINJORO LEPIKO. — Kaj mi ne plu iros al la meso!

HENRIETO, al Paŭlo, hezitante. — Mi ne plu iros, se vi tion postulas!

PAŬLO, emociita. — Fraŭlino, mi havas grandan mensliberon!

SINJORO LEPIKO. — Tio estas feliĉe, ŝi fine edziniĝus civilmaniere!

HENRIETO, klopodego. — Se tiu ofero estus necesa al nia edzeco...

PAŬLO. — Tute ne! Fraŭlino, mi ne tion petas de vi!

SINJORO LEPIKO. — Male!

HENRIETO. — Mi ĝin plenumus!...

SINJORO LEPIKO. — Ha! La bela mensogo!

HENRIETO. — Paĉjo! Mi plenumus tion oferon, tiom mi kredas en la neevitabla danĝero de la ideoj kiuj ne estas komunaj!

SINJORO LEPIKO. — Religiaj ideoj!

HENRIETO. — Precipe religiaj ideoj kiuj ne estas komunaj.

PAŬLO. — Ni komunigos ĉion kion vi volos, fraŭlino!

SINJORO LEPIKO. — Ho! Ho! Ŝi estas timegiga! Kie vi ricevis tiun lecionon?

HENRIETO. — Sur via dimanĉa mieno, paĉjo!

PAUL. — Elle est exquise, monsieur Lepic !

MONSIEUR LEPIC. — Aujourd'hui !

HENRIETTE. — J'aurais dû parler plus tôt !... Tu ne m'aurais pas entendue !... Et puis, il fallait l'occasion. C'est la présence d'un fiancé, d'un ami, d'un protecteur qui me donne de l'énergie. Tu ne sais pas quel homme tu es !

MONSIEUR LEPIC. — Je suis si imposant ?

HENRIETTE. — Tu ne peux pas savoir ! (*Comique.*) Tu me ferais rentrer dans un trou de souris.

MONSIEUR LEPIC. — Toi aussi ! Comme la tante Bâche ! C'est ma spécialité : ça flatte un père !

HENRIETTE. — Oh ! Papa ! Désormais, je serai brave !

MONSIEUR LEPIC. — Alors ! c'est ce que tu as dit qui te fait trembler ?

HENRIETTE. — Je me suis énervée.

MONSIEUR LEPIC. — Ah ! dame! c'était un peu fort ! Malgré le conseil de ta mère, tu n'as pas l'habitude !

HENRIETTE. — Maman ignore ce qui se passe en moi !

MONSIEUR LEPIC. — Si le curé t'avait entendue !

HENRIETTE. — Oh ! je crois qu'il m'aurait comprise, lui !

MONSIEUR LEPIC, *faux jeu.* — Justement ? Il vient.

PAUL. — Oh ! monsieur Lepic, vous êtes méchant.

MONSIEUR LEPIC. *Il rit.* — Cruel !

HENRIETTE. — Tu m'as fait peur. (*Avec reproche.*) Oh ! papa, tu me tourmentes !

PAUL. — Mademoiselle ! Mon amie !... Oui, il vous tourmente ! Tout ça n'est rien. Des mots. Des mots !

MONSIEUR LEPIC. — En effet, ce n'est qu'une crise. Ça passera !... Le temps de se marier !

HENRIETTE. — Tu ne me crois pas ?

MONSIEUR LEPIC. — Mais si, mais si ! Ta mère m'a rendu un peu défiant !

HENRIETTE. — Je suis si sincère !

PAŬLO. — Ŝi estas delikatega, sinjoro Lepiko!

SINJORO LEPIKO. — Hodiaŭ!

HENRIETO. — Mi devus paroli pli frue!... Vi tiam ne aŭdus min!... Kaj plue, necesis la okazo. Estas la ĉeesto de fianĉo, de amiko, de protektanto kiu donas al mi energion. Vi ne scias kia homo vi estas!

SINJORO LEPIKO. — Ĉu mi estas tiel impona?

HENRIETO. — Vi ne povas scii! (*Ridiga.*) Vi enirigus min en musan truon.

SINJORO LEPIKO. — Ankaŭ vi! Kiel onklino Baŝo! Tio estas mia specialaĵo: tio flatas patron!

HENRIETO. — Ho! Paĉjo! De nun, mi estos brava!

SINJORO LEPIKO. — Do! Ĉu estas tio kion vi diris kiu tremigas vin?

HENRIETO. — Mi nervoziĝis.

SINJORO LEPIKO. — Ha! Ja! Tio estis forteta! Malgraŭ la helpo de via patrino, vi ne kutimas!

HENRIETO. — Panjo ignoras tion kio okazas en mi!

SINJORO LEPIKO. — Se la pastro aŭdis vin!

HENRIETO. — Ho! Mi kredas ke li, li komprenus min!

SINJORO LEPIKO, *simule.* — Ĉu? Li venas.

PAŬLO. — Ho! Sinjoro Lepiko, vi estas malbona.

SINJORO LEPIKO, *Li ridas.* — Kruela!

HENRIETO. — Vi timigis min. (*Riproĉe.*) Ho! Paĉjo, vi turmentas min!

PAŬLO. — Fraŭlino! Mia amikino!... Jes, li turmentas vin! Ĉio ĉi estas nenio. Vortoj. Vortoj!

SINJORO LEPIKO. — Efektive, estas nur krizo. Tio forpasos!... Ĝis la tempo de edziĝo!

HENRIETO. — Ĉu vi ne kredas min?

SINJORO LEPIKO. — Jes ja, jes ja! Via patrino igis min iomete malfidema!

HENRIETO. — Mi estas tiom sincera!

MONSIEUR LEPIC — Pour le moment, c'est sûr.

HENRIETTE, — Pour le moment ?

MONSIEUR LEPIC. — Tu fais effort, comme un pauvre oiseau englué qui s'arrache d'une aile et se laissera bientôt reprendre par toutes ses plumes.

PAUL. — L'essentiel est que je vous croie, mademoiselle Henriette, et je vous crois.

MONSIEUR LEPIC. — Mais oui, va ! c'est l'essentiel. Ne te mets pas dans cet état ! Tu te fais du mal ! et tu me fais de la peine. Je n'aime pas voir pleurer la veille d'un mariage. C'est trop tôt ! (*Il l'embrasse.*) Calme-toi, ma fille, tu soupirez comme une prisonnière !

HENRIETTE. — Sans reproche, ce n'est pas gai, ici !

MONSIEUR LEPIC. — Tu vas sortir !

HENRIETTE. — Oh ! oui, et je veux être heureuse ! Ne penses-tu pas que je serai heureuse ?

MONSIEUR LEPIC. — Nous verrons ; essayez ! Mariez-vous d'abord ! (*regard à Paul.*) Il est gentil !... Quant à ton curé... je ne suis pas dupe, tu ne pourras rien. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un curé !

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME LEPIC, TANTE BÂCHE, FELIX, MADELEINE, LE CURÉ

MADAME LEPIC *annonce triomphale.* — Monsieur le curé ! Monsieur le curé !

MONSIEUR LEPIC. — Naturellement !

Il prend son chapeau pour sortir.

FÉLIX. — Ça, c'est de l'aplomb !

MONSIEUR LEPIC, *à Paul.* — Votre rival, monsieur !

PAUL. — Oh ! monsieur Lepic, restez, moi je reste !

MONSIEUR LEPIC. — Vous ne serez pas de force.

PAUL. — Avec votre appui ?

MONSIEUR LEPIC. — Je crois plutôt que je vais vous gêner.

MADAME LEPIC. — J'ai rencontré par hasard M. le curé qui a bien voulu se détourner de sa promenade. Oh ! ma fille ! Oh ! mon gendre !

PAUL. — Vous saviez donc ?

SINJORO LEPIKO. — Por la momento, tio estas certa.

HENRIETO. — Por la momento, ĉu?

SINJORO LEPIKO. — Vi klopodas, kiel kompatinda birdo enbirdogluita kiu detiras sin perflugilo kaj baldaŭ lasos sin repreni per ĉiuj siaj plumoj.

PAŬLO. — Plej grave estas ke mi kredu vin, fraŭlino Henrieto, kaj mi kredas vin.

SINJORO LEPIKO. — Sed jes, ja! Tio estas la plej grava. Ne metu vin en tiu stato! Vi faras al vi malbonon! Kaj vi afliktas min. Mi ne ŝatas vidi iun plori la tagon antaŭ edziĝo. Estas tro frue! (*Li kisas ŝin.*) Trankviliĝu, mia filino, vi suspiras kiel malliberulino!

HENRIETO. — Sen riproĉo, ne estas gaje, ĉi tie!

SINJORO LEPIKO. — Vi eliros!

HENRIETO. — Ho! Jes, kaj mi volas esti feliĉa! Ĉu vi ne pensas ke mi estos feliĉa?

SINJORO LEPIKO. — Ni vidos; vi provu! Unue geedziniĝu! (*Rigardo al Paŭlo.*) Li estas afabla!... Kaj pri via pastro... mi ne estas trompita, vi povos nenion. Vi ne scias kio pastro estas!

DEKDUA SCENO

LA SAMAJ, SINJORINO LEPIKO, ONKLINO BAŜO, FELIKSO, MAGDALENO, LA PASTRO

SINJORINO LEPIKO *triumfe anoncas.* — Sinjoro Pastro ! Sinjoro Pastro !

SINJORO LEPIKO. — Kompreneble !

Li prenas sian ĉapelon por eliri.

FELIKSO. — Tio estas aplombo!

SINJORO LEPIKO, *al Paŭlo.* — Via rivalo, sinjoro!

PAŬLO. — Ho! Sinjoro Lepiko, restu, mi, mi restas !

SINJORO LEPIKO. — Vi ne estos sufiĉe forta.

PAŬLO. — Sed kun via apogo, ĉu?

SINJORO LEPIKO. — Mi pliĝuste kredas ke mi ĝenos vin.

SINJORINO LEPIKO.— Mi hazarde renkontis s-ron pastron kiu bonvolis deturni sin de sia promonado. Ho! Mia filino! Ho! Mia bofilo.

PAŬLO. — Ĉu vi do sciis ?

MADAME LEPIC. — Dès que tante Bâche m'a détrompée, j'ai couru prévenir M. le curé !... Oh ! je vous l'ai dit, ce n'est pas un curé comme les autres ! Il est parfait ! Il ne s'occupe de rien, pas même de religion. Félix, mon grand, veux-tu le recevoir au bas de l'escalier ? Il sera si flatté !

FÉLIX, à M. Lepic. — Faut-il le remmener ?

MONSIEUR LEPIC. — Laisse ! (À Henriette.) Tu as besoin de ce monsieur ?

HENRIETTE, *craintive*. — Sa présence même te serait désagréable ?

MONSIEUR LEPIC — Oui, mais tu es libre !

MADAME LEPIC. — Qu'est-ce que ça signifie, Henriette ? Fermer la porte à M. le curé, quand je l'appelle de ta part !

MONSIEUR LEPIC. — Tu es libre ! Oh ! je ne te donnerai pas ma malédiction ; de moi, ça ne porterait pas !

HENRIETTE. — Monsieur Paul, aidez-moi !

PAUL. — Ça n'engage à rien !

HENRIETTE. — Papa, toi, un esprit supérieur ! ce ne serait qu'une simple politesse, rien de plus !

MONSIEUR LEPIC, *déjà exténué*. — Qu'il entre donc, comme chez lui !

FÉLIX. — D'ailleurs, le voilà !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CURÉ

LE CURÉ, *la main timide*. — Monsieur Lepic !... (*M. Lepic ne lui touche pas la main.*) Je ne fais qu'entrer et sortir; monsieur le maire, je viens d'apprendre, par Mme Lepic, la grande nouvelle et j'ai tenu à venir moi-même vous adresser, au père, et au premier magistrat de la commune, mes compliments respectueux.

MONSIEUR LEPIC. — Vous êtes trop aimable. Ce n'était pas la peine de vous déranger.

LE CURÉ. — Je passais ! (À Paul.) Je vous félicite, monsieur ! Vous épousez une jeune fille ornée de toutes les grâces, parée de toutes les vertus. Comme prêtre et comme ami, j'ai eu avec elle de longues causeries chrétiennes. Elle est ma fille spirituelle !

HENRIETTE, *s'inclinant, déjà reprise*. — Mon père !

SINJORINO LEPIKO. — Ekde kiam onklino Baŝo senerarigis min, mi kuris por averti s-ron pastron. Ho! Mi tion diris al vi, li ne estas pastro kiel la aliaj! Li estas perfekta. Li zorgas pri nenio, eĉ ne pri religio. Felikso kara mia, ĉu vi volas akcepti lin piede de la ŝtuparo? Li estos tiom flatita.

FELIKSO, *al s-ro Lepiko*. — Ĉu necesas forkonduki lin?

SINJORO LEPIKO. — Lasu! (*Al Henrieto*) Ĉu vi bezonas tiun sinjoron ?

HENRIETO, *timema*. — Ĉu eĉ lia ĉeesto estus al vi malagrable?

SINJORO LEPIKO. — Jes, sed vi estas libera!

SINJORINO LEPIKO. — Kio tio signifas, Henrieto ? Fermi la pordon al s-ro pastro kiam mi por vi alvokas lin!

SINJORO LEPIKO. — Vi estas libera! Ho! Mi ne donos al vi mian malbenon; de mi tio ne efikus!

HENRIETO. — S-ro Paŭlo, helpu min!

PAŬLO. — Tio neniel engaĝigas!

HENRIETO. — Paĉjo, vi, supera spirito! Tio estus nur simpla ĝentilaĵo, nenio pli!

SINJORO LEPIKO, *jam elĉerpita*. — Li eniru do, kiel en sian hejmon!

FELIKSO. — Cetere, jen li!

DEK TRIA SCENO

LA SAMAJ, LA PASTRO

LA PASTRO, *oferanta heziteman manon*. — Sinjoro Lepiko! ...(*S-ro Lepiko ne tuŝas lian manon*) Mi nur en kaj el iras; sinjoro urbestro, mi ĵus eksciis, de s-ino Lepiko, la grandan novaĵon kaj mi absolute deziris mem veni adresi al vi, al la patro, kaj al la unua juristo de la komunumo, miajn respektajn komplimentojn.

SINJORO LEPIKO. — Vi estas tro afabla. Ne necesis peni veni.

LA PASTRO — Mi pasis! (*Al Paŭlo*) Mi gratulas vin, sinjoro! Vi iĝas edzo de juna knabino ornata de ĉiuj gracioj, aŭreolita de ĉiuj virtoj. Kiel pastro kaj kiel amiko, mi havis kun ŝi longajn kristanajn babiladojn. Ŝi estas mia spirita filino!

HENRIETO, *kliniĝanta, jam rekaptita*. — Mia patr... pastro!

FÉLIX. — Moi, mon père, c'est papa. Mon pauvre vieux papa !

LE CURÉ. — Je vous la confie, monsieur Paul, vous serez, j'en suis sûr, par votre intelligence et votre libéralisme bien connus, digne de cette âme qui est d'élite, sous le rapport humain et sous le rapport divin.

PAUL, *géné par le regard de M. Lepic*. — Je tâcherai, monsieur le curé !

MONSIEUR LEPIC. — C'est déjà fait.

PAUL. — Il n'est pas mal !

MONSIEUR LEPIC. — Pas plus mal qu'un autre. Ils sont tous pareils !

MADAME LEPIC. — Tante Bâche, vous n'avez pas envie de pleurer, vous ?

TANTE BÂCHE. — Je m'épanouis ! M. le curé a une voix qui pénètre et qui remue.

PAUL. — C'est comique !

MONSIEUR LEPIC — Profitez-en !

MADELEINE. — À quand la noce ?

TANTE BÂCHE. — Le plus tôt possible. Oh ! oui ! Ne les faites pas languir !

MADAME LEPIC, *à M. Lepic*. — Mon ami ?

PAUL. — Monsieur Lepic ?

FÉLIX. — Monsieur le maire ?

MONSIEUR LEPIC. — On pourrait fixer votre mariage et celui de ce pauvre Jacquelou le même jour ! La vieille Honorine serait fière !

FÉLIX. — Oh ! c'est une chic idée !

MADELEINE. — Oh ! que ce serait amusant !

MADAME LEPIC. — Mais nous aurons, nous, un mariage de première classe ! Où mettre l'autre ?

LE CURÉ. — Mon église est bien petite !

MONSIEUR LEPIC, *détaché, absent*. — Que M. le curé fixe donc votre mariage lui-même !

MADAME LEPIC. — Oui, le mariage civil, ça ne compte pas.

FÉLIX. — Pour la femme d'un maire, maman !

FELIKSO. — Por mi, mia pastro estas paĉjo. Mia kompatinda maljuna paĉjo!

LA PASTRO — Mi ŝin konfidas al vi, sinjoro Paŭlo, vi estos, mi certas pri tio, per via inteligenteco kaj via liberalismo bone konataj, digna de tiu animo kiu estas elita, laŭ la homa vidpunkto kaj laŭ la dia vidpunkto.

PAŬLO, *ĝenata de la rigardo de s-ro Lepiko*. — Mi provos, sinjoro pastro!

SINJORO LEPIKO. — Tio estas jam farita.

PAŬLO. — Li ne estas malbona!

SINJORO LEPIKO. — Ne pli malbona ol alia. Ili estas ĉiuj samaj!

SINJORINO LEPIKO. — Onklino Baŝo, ĉu vi ne emas plori, vi ?

ONKLINO BAŜO. — Mi gajmieniĝas! S-ro Pastro havas voĉon kiu penetras kaj kiu emociigas.

PAŬLO. — Estas komike!

SINJORO LEPIKO. — De tio profitu!

MAGDALENO. — Kiam la edziĝofesto?

ONKLINO BAŜO. — Kiel eble plej frue. Ho! Jes! Ne sopirigu ilin!

SINJORO LEPIKO, *al s-ro Lepiko*. — Mia amiko, ĉu ?

PAŬLO. — Sinjoro Lepiko, ĉu ?

FELIKSO. — Sinjoro urbestro, ĉu ?

SINJORO LEPIKO. — Oni povus fiksi vian edziĝofeston kaj tiun de tiu kompatinda Jakĉjo por la sama tago! La maljuna Honorino estus fiera!

FELIKSO. — Ho! Tio estas simpatia ideo!

MAGDALENO. — Ho! Kiel amuza estus tio!

SINJORINO LEPIKO. — Sed ni havos, ni, unuaklasan edziĝofeston! Kie meti la alian?

LA PASTRO — Mia preĝejo estas ja malgranda!

SINJORO LEPIKO, *indiferenta, malestanta*. — S-ro pastro do mem fiksi vian edziĝofeston!

SINJORINO LEPIKO. — Jes, civila edziĝofesto, ja ne gravas.

FELIKSO. — De urbestra edzino, panjo!

MADAME LEPIC. — Je veux dire que ce n'est qu'une formalité, des paperasses, enfin, je veux dire...

LE CURÉ. — Respect à la loi de votre pays, madame Lepic ! Pour ma part, je propose le délai minimum, et, malgré la dureté des temps, je vous ferai cadeau d'un ban.

FÉLIX, *bas, à Madeleine.* — Ça coûte trois francs !

MADAME LEPIC. — Il va de soi que la place de M. le curé est à la table d'honneur des invités.

FÉLIX. — Il y sera !

LE CURÉ. — Mme Lepic me gêne toujours ! J'ai dû, ce matin, interrompre mon jeûne pour ne pas laisser perdre ce merveilleux civet qu'elle a daigné me faire parvenir.

FÉLIX. — Ah ! Oui ! Le lièvre de papa qui avait tant réduit en cuisant !

MADAME LEPIC. — M. le curé exagère et Félix manque de tact ! Comme cadeau de retour, M. le maire ferait bien de rétablir la subvention de la commune à M. le curé... C'est accordé ?

M. Lepic la regarde fixement.

LE CURÉ. — Oh ! madame Lepic, je vous en supplie, pas de politique ! Je sais que, par M. Lepic, l'argent qui se détourne de moi va aux pauvres.

FÉLIX. — Pas trop longue, hein ! la messe, monsieur le curé ?

LE CURÉ, *agacé.* — Monsieur ! s'il vous plaît ?

PAUL. — À cause de M. Lepic.

MONSIEUR LEPIC. — Parlez pour vous ! Ça ne me gêne pas ! Je n'irai pas !

MADAME LEPIC. — Ce jour-là, un franc-maçon saurait se tenir ! M. le curé fera décevantement les choses. Il sait son monde, comme M. Lepic, il n'a que des délicatesses et il vient de me promettre une surprise. Après la messe, mon cher Paul, dans la sacristie, il vous récitera une allocution en vers de sa composition.

TANTE BÂCHE. — Oh ! des vers ! On va se délecter. Un mariage d'artistes !

PAUL. — Ah ! monsieur le curé taquine la muse ?

MONSIEUR LEPIC. — Parbleu !

LE CURÉ. — Oh ! à ses heures !

SINJORINO LEPIKO. — Mi volas diri ke tio estas nur formalajo, paperaĵaĉoj, fine, mi volas diri...

LA PASTRO — Respekton al la leĝo de via lando, sinjorino Lepiko! Miaflanke, mi proponas la minimuman templimon, kaj, malgraŭ la nuntempa malfacileco, mi donace afiŝos la proklamon de via edziĝofesto.

FELIKSO, *mallaŭte, al Magdaleno.* — Tio kostas tri frankojn!

SINJORINO LEPIKO. — Evidente estas ke la sidloko de s-ro pastro estos ĉe la honora tablo de la gastoj.

FELIKSO. — Tie li ĉeestos!

LA PASTRO — S-ino Lepiko ĉiam dorlotas min! Mi devis, hodiaŭ matene, interrompi mian faston por ne lasi fuŝiĝi tiun mirindan raguon kiun ŝi degnis alvenigi al mi.

FELIKSO. — Ha! Jes! La leporo de paĉjo kiu tiom malgrandiĝis kuirante!

SINJORINO LEPIKO. — S-ro pastro troigas kaj mankas al Felikso takto! Kiel redona donaco, s-ro urbestro devus restarigi la komunuman subvencion al s-ro pastro... Ĉu estas akceptite?

S-ro Lepiko fikse rigardas ŝin.

LA PASTRO — Ho! S-ino Lepiko, mi petegas vin, neniun politikumado! Mi scias, de s-ro Lepiko, ke la mono, kiu ne iras al mi, iras al la malriĉuloj.

FELIKSO. — Ne tro longa, ĉu ne, la meso, sinjoro pastro?

LA PASTRO, *incitata* — Sinjoro! Mi petas vin, ĉu?

PAŬLO. — Pro s-ro Lepiko.

SINJORO LEPIKO. — Parolu por vi! Tio ne ĝenas min! Mi ne iros!

SINJORINO LEPIKO. — Tiun ĉi tagon, framasono sciis sinteni! S-ro pastro dece faros. Li konas sian mondon, kiel s-ro Lepiko. Li havas nur delikatajn intencojn kaj li ĵus promesis al mi surprizon. Post la meso, mia kara Paŭlo, en la sacristio, li recitos al vi memverkitan versan festparoladon.

ONKLINO BAŜO. — Ho! Versoj! Ni gustos! Edziĝofesto de artistoj!

PAŬLO. — Ha! Ĉu sinjoro pastro tiklas la muzon?

SINJORO LEPIKO. — Kompreneble!

LA PASTRO — Ho! De tempo al tempo!

FÉLIX. — Et il a le temps !

LE CURÉ. — Humble curé de campagne !...

MONSIEUR LEPIC. — Ne faites pas le modeste ! Il y a en vous l'étoffe d'un évêque !

LE CURÉ. — Trop flatteur ! (*Toutes ces dames s'inclinent déjà.*) Mais vous, monsieur le maire, je vous apprécie comme il convient ! Par votre sagesse civique, la hauteur de vos idées et la rigidité de votre caractère, vous étiez digne de faire un excellent prêtre.

MADAME LEPIC. — Il a raté sa vocation !

MADELEINE. — Il sait pourtant bien son catéchisme !

MONSIEUR LEPIC. — Un prêtre, peut-être, monsieur, mais pas un curé !

TANTE BÂCHE. — Quelle belle journée ! Comme elle finit bien !

PAUL. — Tu n'as plus la frousse, ma tante ? Ça finit par un mariage, comme dans les comédies de théâtre, mon cher beau-père !

MONSIEUR LEPIC. — Oui, monsieur, ça finit... comme dans la vie... ça recommence. (*Au curé.*) Une fois de plus, monsieur, vous n'aviez qu'à paraître.

M. Lepic se couvre et s'éloigne suivi de Félix.

FÉLIX. — Toujours comme papa !

Moment pénible, mais Mme Lepic sauve la situation.

SCÈNE XIV

MADAME LEPIC

MADAME LEPIC. — M. Lepic va faire son petit tour de jardin. C'est son heure. Il ne se permettrait pas de fumer sa cigarette devant ces dames. Il reviendra. Il revient toujours. (*Elle pousse le fauteuil à M. le curé.*) Monsieur le curé ! le fauteuil de M. Lepic ! (*le curé s'installe; elle offre une chaise à tante Bâche.*) Vous devez être fatiguée ?... Assieds-toi donc, Madeleine !... Annette, servez le goûter !... Mes enfants ! votre mère est heureuse ! Cher Paul, embrassez notre Henriette, M. le curé vous bénira. Embrassez-la, allez ! Vous ne l'embrasserez jamais autant que M. Lepic m'a embrassée.

FELIKSO. — Kaj li havas tempon!

LA PASTRO. — Humila kamparana pastro!...

SINJORO LEPIKO. — Ne faru la modestulon! Estas en vi episkopa kapableco.

LA PASTRO. — Tro flate! (*Ĉiuj sinjorinoj jam kliniĝas.*) Sed vi, sinjoro urbestro, mi estimas vin kiel konvenas! Per via civita saĝeco, la alteco de viaj ideoj kaj la rigideco de via karaktero, vi estus inda iĝi bonega pastro.

SINJORINO LEPIKO. — Li mankis sian alvokiĝon!

MAGDALENO. — Li tamen bone scias sian kateĥismon.

SINJORINO LEPIKO. — Eble pastro, sinjoro, sed ne paroĥestro!

ONKLINO BAŜO. — Kia bela tago! Kiel ĝi bone finiĝas!

PAŬLO. — Ĉu vi ne plu timegas, mia onklino ? Tio finiĝas per edziĝo, kiel en teatraj komedioj, mia kara bopatro!

SINJORINO LEPIKO. — Jes, sinjoro, tio finiĝas... kiel en la vivo... tio rekomenciĝas. (*Al la pastro.*) Unufoje pli, sinjoro, vi bezonis nur aperi.

Sinjoro Lepiko surmetas sian ĉapelon kaj foriras sekvata de Felikso.

FELIKSO. — Ĉiam kiel paĉjo!

Peniga momento, sed s-ino Lepiko savas la situacion.

DEK KVARA SCENO

SINJORINO LEPIKO

SINJORINO LEPIKO. — S-ro Lepiko promenetos en la ĝardeno. Estas lia horo. Li ne permesus al si fumi sian cigaredon antaŭ tiuj sinjorinoj. Li revenos. Li ĉiam revenas. (*Ŝi puŝas la brakseĝon al s-ro pastro*) Sinjoro pastro! La brakseĝo de s-ro Lepiko! (*La pastro instaliĝas; ŝi proponas seĝon al onklino Baŝo.*) Vi estas verŝajne laca, ĉu ne? Sidiĝu do, Magdaleno! ... Aneto, servu la manĝeton!... Infanoj miaj! Via patrino estas feliĉa! Kara Paŭlo, kisu vian Henrieton, s-ro pastro benos vin. Kisu ŝin, bonvolu! Vi neniam kisos ŝin tiom kiom s-ro Lepiko kisis min.